

Le solstice d'hiver - journal 2001-2007

Jocelyne François

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jocelyne François

Le Solstice d'hiver

Journal 2001-2007



M E R C U R E D E F R A N C E

Jocelyne François

Le solstice d'hiver

Journal 2001-2007

Mercure de France
2009

« Je sais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coin du monde à l'autre. »

Michel de MONTAIGNE,
Essais,
Tome V, livre III, chapitre IX.

« Il y a plus de différence entre philosophie et poésie qu'entre poésie et pensée. Connivence (les yeux fermés) entre poésie et pensée. »

Marcelin PLEYNET,
Le plus court chemin,
Chroniques du Journal ordinaire
de l'année 1996, 8 octobre.

2001

17 janvier

Sans rupture dans le travail, nous sommes passées d'une année à l'autre... J'ai donc pu remettre à Isabelle Gallimard le 8 janvier le manuscrit du Journal que je dactylographiais. Merveille, il est déjà dans le circuit de la fabrication rue Sébastien-Bottin.

Aujourd'hui, le manuscrit du roman a été mis au point pour l'impression par téléphone. Il est chaque fois très émouvant d'entendre quelqu'un prendre un si grand soin des détails de présentation d'un manuscrit.

Deux mille un. Très belle appellation pour une année. Chaque mot est chargé. Début solennel qu'il m'est donné de voir.

Laurent Greilsamer est venu pour la deuxième fois le 15 janvier (la première, c'était le 27 décembre). Presque six heures déjà à parler autour de René Char. Je l'ai trouvé convaincu, très profondément, par son « sujet ». Gagné à l'avance par l'esprit de Char.

Il m'a offert *Le Prince foudroyé*, sa biographie de Nicolas de Staël, ce dont je suis très heureuse.

12 avril. Jeudi saint

Plus d'un quart de l'année déjà vécu ! Mais pesé et savouré à mesure. Dans notre vie, ici, et dans ma vie de travail qui a été essentiellement, au cœur d'une équipe de personnes attentives et parfaites à rencontrer, la fabrication (ce terme est toujours étrange) de mes deux livres chez Gallimard.

Mois où l'on ne peut rien faire d'autre, où l'on ne pense qu'à cela. Et chaque étape a ses exigences que je connais par cœur et que j'apprécie toujours autant. Cela m'a menée à deux livres très beaux formellement, en librairie le 4 avril, un mercredi, jour de Mercure. *Portrait d'homme au crépuscule* et *Journal 1990-2000, une vie d'écrivain*.

Sentiment de reconnaissance diffus. J'en suis très heureuse.

Maintenant, vivre à mesure les rencontres que ce fait engendrera.

Hier, projection privée du film de Michèle Rosier *Malraux, tu*

m'étonnes. À cause des difficultés de circulation (manifestations et encombrement car la Seine a envahi de nouveau les voies sur berges) nous sommes arrivées au Studio 13 avec vingt minutes de retard.

Le film était donc, pour nous, privé de son début. Mais tout de suite, nous y étions, prenant Malraux jeune au vol, accompagné de Clara Goldschmidt, devant un diptyque de Piero della Francesca dans un musée italien.

C'est une biographie inspirée, dans une simplicité lumineuse et un immense raffinement. Les comédiens sont excellents et Philippe Clévenot, qui habite Malraux âgé, prodigieux. Les dialogues sonnent juste. La photographie est parfaite et l'on retrouve à la minute même toutes les qualités du cinéma de Michèle Rosier. J'attends avec impatience l'accueil public qui sera pour l'automne. Moi qui n'ai lu de Malraux que *La Condition humaine* et *La Voie royale*, j'ai été touchée par ce film qui ne tombe jamais dans l'apologie, montre les côtés insupportables, mais restitue à cet homme son génie propre. La fin du film, précisément les deux dernières séquences, celle où il se tient au pied d'une Tour du silence en Inde, et celle de son entrée au Panthéon, cette fin à elle seule dit tout l'esprit de ce film. Magnifique !

2 juillet

Enfin je touche à l'été qui promet d'être une période silencieuse et calme. J'en ressens vitalelement le besoin. Là se reconstituera la matière mentale pour des poèmes et pour aborder la monographie sur la peinture de Claire. Je songe aussi à d'autres projets en espérant en avoir la force.

Je compte essentiellement sur notre vie, sa propre civilisation, notre amour, notre ardeur.

Demain, j'aurai soixante-huit ans. C'est beaucoup déjà... Je le sais, le temps est compté. Mais il l'est toujours... et depuis le début, et il en est ainsi pour chacun. Cette année aura été un temps prodigieux de rencontres. C'est du lest dans une vie. Si on ne rencontrait personne on s'envolerait comme un ballon gonflé pour les enfants. Par les rencontres, on est bien arrimé sur la terre.

Je n'ai guère visité les librairies, mais on m'a dit que l'on voyait souvent mes deux livres bien exposés dans les vitrines. Les rendez-vous pour des entretiens ont été relativement nombreux. À nouveau (comme en 1970), je me suis interrogée sur ce que pourrait être un service de presse idéal... et je n'ai rien résolu. Cela ressemble de plus en plus à un jeu de hasard.

Il n'empêche qu'au cœur de ce jeu se sont produites des rencontres, et c'est cela qui compte. Si j'ai eu quelques déconvenues, j'ai surtout eu de grandes joies.

Ces rendez-vous (entretiens pour la radio ou la télévision), ces courts voyages (Nancy, Metz, Tours) pour rencontrer des lecteurs et dédicacer des livres, ces attentes de critiques écrites que l'on ne peut s'empêcher d'espérer même si chaque fois on se promet une patience angélique ont coexisté avec la préparation des Journées de la poésie à Rodez où je devais, sur invitation, rendre hommage à René Char au musée Denys-Puech et à la Maison des jeunes et de la culture. Préparation conjuguant mémoire et attention à l'histoire des livres et des manuscrits de René Char *avec* les peintres. Cela était ma contribution, et malheureusement Paul Veyne qui aurait dû être là était souffrant.

Évidemment nos amis de Rodez ont été tels qu'ils sont dans leur merveilleuse fraîcheur dont l'authenticité rend *tout* émouvant d'un bout à l'autre de ces quatre Journées. Là-bas, rien n'est banal.

J'y ai découvert Antonio Gamoneda et Thierry Metz, ce dernier étant mort volontairement à trente-sept ans.

Artaud, toujours présent, par ses *Lettres de Rodez*.

Au musée Denys-Puech, Laurence Imbernon a pris grand soin des livres de Char et des nombreuses œuvres des peintres qui l'ont accompagné. L'exposition est belle, dans une lumière baignée d'ombre ; elle durera tout l'été. La parole avance autour de la poésie de celui qui fut mon ami, elle est inutile, je le sais, mais elle alerte ceux qui n'auraient pas encore fait attention. Marie-Claude Char assistait à l'inauguration. Beauté du Rouergue en de nouveaux paysages.

Veillée du soir sur les bords de l'île de Layoule ; un pont très touchant du Moyen Âge la relie à la ville, Rodez, située en haut sur son plateau rocheux.

Longue visite du château du Bosc avec Charles de Rodat sur les traces de Henri de Toulouse-Lautrec, halte fraîche à la bastide de Sauveterre et soirée inoubliable dans la maison de Claudine et Bernard Mounier, sur la terrasse dominant un paysage intouché. Beauté vénérable de cette maison, vrai refuge contre l'hiver, mystère d'un creux qui domine. Après le Causse de Sauveterre, l'arrivée par le haut devant le site d'Espalion, bien avant le crépuscule, est une sensation solide dans un surcroît de beauté.

Peu de paysages ont cette grâce et cette ampleur, cette force qui accueille les humains. Magnifique !

13 août

Pas encore assez de repos... C'est la sensation première, élémentaire. Trop de soucis, de questions et d'inquiétudes. Mais justement, c'est le moment exact pour savoir prendre des distances avec les difficultés. Prendre le temps de les éclairer, de les dénouer. Les buts, nous les connaissons.

Bientôt nous nous rendrons à Avignon, Montfavet pour voir Dominique et son compagnon ; pour voir les petits-enfants de là-bas, fort grands aujourd'hui, rendus heureux par leurs grands-parents paternels qui les ont adoptés pour la dernière partie (décisive) de leur adolescence. Julien vit seul à L'Isle-sur-la-Sorgue. C'est une longue histoire comme la littérature en est pleine. Ce qu'il en sort est souvent surprenant et l'avenir le dira. Ces grands-parents admirables ont agi. Moi, leur grand-mère maternelle, j'ai écrit. Pour l'éternité, mes actes pèseront moins lourd que les leurs. Aux jours anciens du Vaucluse, j'ai fait ce que je pouvais (mais jamais assez...). Depuis, j'ai beaucoup de difficultés à assumer ma propre vie qui est la nôtre.

20 octobre

Pour mon cœur de mère, temps blanc, silencieux depuis notre séjour chez Dominique en août. Signes contradictoires au long de ces quatre jours, signes qui m'ont laissée douloureuse et perplexe. D'une part, je m'incline devant la vie d'autrui (un enfant devient toujours un autrui, n'en déplaît aux parents abusifs), et d'autre part, comme sur n'importe quel autrui, je m'interroge. Où est le sens ? Où est la délectation de vivre qui devrait imprégner chaque vie ? Est-elle en danger ? Est-elle libre ou prisonnière ? Comment lui parler dans la distance personnellement ? Comment recevoir d'elle des signes libres ? Ce trouble majeur explique mon silence dans ces pages. D'où me viendra l'inspiration pour l'aimer justement et lui apporter la part de réconfort qu'elle m'a expressément demandée à travers ses larmes ?

Nous entrons dans un temps sévère. Claire sait depuis le début de septembre pourquoi elle souffre par intermittences de plus en plus rapprochées depuis deux ans. Le scanner a montré des images parlantes. Elle va, dans les mois qui viennent, subir une opération à l'hôpital Cochin. Probablement une prothèse du col et de la tête du fémur droit. Nous réalisons cela avec autant de sérénité que possible, ce qui n'exclut pas toujours la tristesse et une certaine angoisse. Notre vie quotidienne risque d'être difficile assez longtemps et la vie matérielle, toujours fragile ici, encore plus dure. Dure par rapport à ce qu'elle pourrait être si notre œuvre à l'une et à l'autre était plus

justement reconnue mais bien sûr austère seulement si on la compare à ceux qui manquent surtout d'un toit.

Le 11 septembre, alors que nous visitons à Cochin le service dans lequel aura lieu l'hospitalisation de Claire, nous avons vu dans une chambre vide dont la porte était ouverte tomber les tours de Manhattan en temps réel.

Depuis, c'est un changement de monde. Une prise de conscience, plus ou moins bonne, généralisée. Quelque chose d'impensable et d'encore impensé vient d'arriver qui plonge le Moyen-Orient dans la guerre. L'énormité des commentaires est presque sans précédent. Chaque jour depuis le 11 septembre est un chantier d'interrogations et d'intuitions qui se chevauchent.

Je suis plus que jamais pessimiste au sujet de l'avenir à cause de ce qui demeure impensé, justement.

Nous regardons, lisons, écoutons. Tout devient de plus en plus incertain. Les six mille morts américains rejoignent les milliers de morts du Moyen-Orient ou d'autres endroits du monde soumis à l'OTAN. Les religions en folie attisent le feu. La paix n'est pas en vue. Les réfugiés vont souffrir un long martyre.

La création géologique, géographique, animale, végétale, sidérale, humaine de la terre, cette création, généralement attribuée à Dieu, ne désire-t-elle pas se débarrasser de l'engence humaine qui la ruine, la défigure, la méprise ?

Le principe du mal est-il, en définitive, plus fort que le principe du bien ? (Et bien sûr, j'entends par là ces deux principes *partout*, sans aucune exception dans le monde.)

Attente suspendue. Nos vies deviennent comme dérisoires, nos buts, nos intérêts, nos évidences.

Tristes jours.

6 novembre

Dans le silence à nouveau. Une fois de plus je suis frappée par la fragilité de l'acte d'écrire. Faire avec rien de matériel – un espace nu – une attente. Vérité de ces moments où l'on est au pied du mur. Il n'y a aucune contenance à prendre, aucun bruit à faire, aucun effet à rechercher.

J'aime par-dessus tout ces moments-là où, malgré l'intense mémoire, on ne se souvient de rien. On commence.

15 décembre

Bientôt les derniers jours d'une année qui aura passé comme un train rapide.

Beaucoup d'énergie a été donnée à mon travail, c'est-à-dire à la vie extérieure de mes deux récents livres. Je sais gré au Mercure de m'avoir soutenue en m'accordant, entre autres grâces, la compagnie de Jean-Michel Décimo dans plusieurs circonstances dont deux voyages, et de Marion Barbé lors du « Livre sur la place » à Nancy et de beaucoup de sorties dans Paris pour les émissions auxquelles j'ai été invitée. Ainsi je me suis sentie plus forte au dehors ! Pour finir, il y a eu Cognac où les rencontres entre écrivains sont uniques.

Le 26 novembre, la Lorraine m'a honorée avec le prix Erckmann-Chatrian. La cérémonie aura lieu à Pont-à-Mousson en mai prochain à l'abbaye des Prémontrés. Lorsque j'étais petite et que je me rendais à l'école, j'avais le choix entre trois ou quatre itinéraires. L'un d'eux empruntait la rue Erckmann-Chatrian et je ne savais pas alors que ces deux noms un peu difficiles étaient ceux de deux écrivains qui collaboraient dans l'écriture de leurs livres. Et même lorsque j'ai lu *L'Ami Fritz*, je n'ai pas su tout de suite. Je *n'étais pas* encore sensible, à cause de l'ignorance que j'en avais, au drame alsacien-lorrain, à la souffrance de la partition due à l'annexion allemande, et c'est *L'Ami Fritz* qui me l'a révélée, mais pas vraiment en clair. C'était pourtant durant la guerre de 40, les Allemands étant là, surtout dans notre quartier avec le consulat d'Allemagne à trois cents mètres à peine de la maison de mes parents.

On ne sait pas comment on apprend à lire la réalité. Cela se fait par pans successifs et, au fond, il en est ainsi jusqu'à la mort.

Ce prix que m'a décerné un jury de lecteurs, attachés à la littérature, écrivains de Lorraine que j'estime vraiment et dont les paroles m'ont touchée infiniment, a été pour moi une joie intime et profonde, oui, venue de la profondeur lorraine qui vit toujours en moi. Avoir été ainsi reconnue, aimée par ceux de mon pays sans mondanité ni intrigue et, justement, dans l'Orangerie de la ville de Metz qui est la sœur, autrefois meurtrie mais brillante à présent, de la ville de Nancy, cela s'est inscrit comme un symbole dans ma vie d'écrivain plutôt solitaire. Depuis toujours mon goût est grand pour la solitude et aussi pour les rencontres espacées avec mes pairs.

J'ai donc médité sérieusement sur la vie d'Émile Erckmann et d'Alexandre Chatrian et je me suis promis de revenir à l'un de leurs livres, au plus brûlant de cette terrible déchirure qui fit tant de

victimes physiquement et moralement. La trilogie *Les Alsaciens* d'Henri de Turenne et de Michel Deutsch, magnifiquement réalisée pour Arte il y a quelques années, empruntait sûrement beaucoup à l'ensemble des œuvres d'Erckmann-Chatrian et j'en avais été très bouleversée.

En ce moment, nous vivons à côté d'un sablier qui semble s'être arrêté. En Afghanistan, c'est peut-être les derniers (?) jours d'une guerre d'une violence inouïe pour les populations civiles sans pour autant donner la preuve d'un succès pour la recherche des terroristes fous d'un Islam fou. Je doute que le danger qu'ils constituent soit écarté pour les États-Unis et pour l'Europe. Quant à la Palestine, c'est le drame absolu. On peut dire aujourd'hui que la situation est sans espoir, que Sharon a tué tout germe de paix, que le proche avenir est effrayant. Je viens de relire tout l'historique de la création de l'État d'Israël depuis le début du XX^e siècle et j'en sors anéantie.

Que pouvons-nous faire afin d'aider Védrine, notre extraordinaire ministre des Affaires étrangères, pour qu'il puisse *enfin* être entendu ? Afin que des mesures concrètes soient prises par le Parlement européen et que ce ne soit pas seulement les États-Unis qui décident tout ? Que pouvons-nous faire avec nos forces et notre voix ? Cela hante notre pensée continûment. Vague de froid. Ciel clair. Jours noirs.

2002

5 janvier

L'esprit de fête n'était pas dans les derniers jours de l'année. L'actualité mondiale trop lourde à supporter, l'attente physiquement difficile pour Claire de cette opération que l'hôpital ne peut programmer avant fin mai, l'inquiétude pour le travail et pour la vie matérielle, l'attitude de Catherine dont le revirement s'accroît avec violence, tout cela obscurcissait nos pensées. J'ai grand mal à supporter ces remous et pourtant il va bien falloir apprivoiser ce qui dépend de moi et de nous. L'allongement des jours bien que le froid vif évoque l'hiver est toujours aussi émouvant à observer. La ville va se remplir à nouveau des vacanciers qui sont justement en train de surmonter un retour pénible.

Ici, dans la douceur de la maison, dans son remarquable silence, une continuité revient et nos esprits détournés se reprennent. Faire que chaque journée soit nourrissante devrait être notre unique but jusqu'à ce que s'apaisent les douleurs de part et d'autre. Nous savons ce que nous avons vécu, Catherine sait ce qu'elle a vécu. Chacun de mes enfants a son histoire singulière. Je les aime ensemble et séparément. Autant chacun et différemment.

Je ne cesserai jamais de les aimer quoi qu'il arrive. Cependant, pour l'instant, *cela* ne peut pas être dit car ne pouvant être entendu.

25 janvier

Fin d'après-midi. Vers 14 heures j'ai quitté Robert Sturm après un déjeuner chez les Italiens de l'Odéon qui succédait à un long moment au Mercure où j'ai présenté Robert à Isabelle Gallimard, à Bruno Batreau, Jacqueline Brault, Marion Barbé et Jean-Michel Décimo. Peut-être l'aboutissement de deux traductions (*Les Amantes* et *Jouenous* « *España* ») se profile-t-il à l'horizon... car Robert que je n'avais pas revu depuis 1995 et qui avait envoyé quelques messages, pour diverses raisons restés sans réponse, s'est manifesté à l'atelier la semaine dernière annonçant un voyage éclair à Paris. Il était donc ici, dans la maison, hier soir et nous l'avons retrouvé avec une joie profonde. Il a quitté Chicago pour le Nouveau-Mexique où il s'est construit une maison dans un endroit peu habité, très beau. Sa vie a donc changé. Il approche de ses quarante et un ans mais sa jeunesse

est intacte, toujours ce mélange de jeunesse et de profondeur. Sa présence à l'état du moment. Il a été accueilli au Mercure avec une réelle sympathie et j'en ai été touchée. Proches nous sommes malgré tant de kilomètres d'océan et de terres variées. Proches dans nos pensées, nos convictions, notre façon de sentir la vie.

Il va falloir désormais faire encore plus attention, nous accrocher à nos appuis les plus sûrs, laisser passer sur nous quelque chose qui ressemble à une tempête jusqu'à ce que Claire guérisse en profondeur de cette opération à la fois répandue et dangereuse.

20 02 2002. Palindrome parfait, seule date ainsi faite dans le millénaire !

Pour fêter ce jour, Lionel Jospin choisit de révéler sa candidature à la présidence de la République (ce que tout le monde savait !) et Valéry Giscard d'Estaing inaugure *Vulcania*, parc et lieu d'initiation à la compréhension des volcans d'Auvergne et d'ailleurs ; Sharon fait pilonner, écraser, bombarder la Palestine pour affirmer qu'il a raison et qu'il aura toujours raison contre les Palestiniens qui, de jour en jour, enterrent leurs morts et perdent leurs maisons, leurs plantations, leurs équipements, les sièges de leurs institutions (le peu qu'ils ont).

22 février

Nous apprenons qu'à l'O.N.U. les États-Unis opposent leur veto à chaque décision qui déplaît à Israël. Kofi Annan a raison de rappeler (hier soir) que les Israéliens et les Palestiniens sont au bord de l'abîme. Les nouvelles sont tragiques depuis des jours et des jours mais cette semaine est atroce. L'Europe, qui n'en finit pas de régler des problèmes d'intendance, de croissance, de monnaie, de tests sécuritaires alimentaires, ne fait pas beaucoup de bruit en ce qui concerne le Moyen-Orient. En France, les futures et proches élections occupent le champ. Seul, Védrine... mais pour combien de temps encore ?

France-Culture a diffusé toute cette semaine une superbe série d'émissions sur les Arbres. Magnifiquement équilibrée entre savoir et poésie (la poésie comme je l'entends). Mais nous vivons dans un pays où, en ce moment même, on arrache les arbres au bord des routes afin que les conducteurs ne soient pas gênés pour rouler très vite, ne risquent pas de « s'écraser contre un arbre ». N'est-ce pas ? C'est ainsi maintenant.

Le livre de Jean-Marie Lamblard, *Le Vautour, mythes et réalités*, suscite beaucoup d'intérêt chez les archéologues, les spécialistes des rapaces, les amoureux de la nature. Je m'en réjouis. Le livre est beau, le texte est écrit exactement comme un livre de cette espèce doit l'être, mais s'y ajoutent l'œil unique de Jean-Marie, son humour et certaines intuitions qui transcendent le savoir. C'est un livre singulier, très utile en ces moments que nous vivons. C'est aussi, et ce n'est pas rien, un écrit sur le sens de la mort dans le cycle naturel. Méditation devenue très étrange à présent.

Catherine persévère dans son silence. Quant à François, il s'est hier envolé très loin pour réaliser les jeux d'été de TF1 (il sera absent cinquante jours). Hier aussi, « passage » à l'atelier. La force des tableaux visibles aussitôt présente. C'est vraiment un lieu grâce à la peinture qui l'habite. Claire vient de finir les peintures originales qui accompagneront le livre de poèmes d'Antonio Gamoneda (à ce jour, encore sans titre).

3 mars

Terribles affrontements entre Palestiniens et Israéliens. Sharon et l'extrême droite en sont les seuls responsables.

Bientôt, il ne restera plus rien de la Palestine, aucune infrastructure, aucune maison solidement construite, aucune terre cultivable. Ses habitants en seront réduits à survivre une fois de plus dans le drame perpétuel que cela suppose. Bouleversant hier soir l'apport de David Grossman (Metropolis-Arte). Son visage frémissant parlait autant que ses paroles. *Tout* ce qu'il a dit était juste. Mais combien sont-ils en Israël à penser ainsi ? Heureusement il est écrivain et cet état prolonge et disperse ses pensées dans les quatre directions. Il semble pourtant que des changements venus de plusieurs endroits (Arabie Saoudite, militaires israéliens, mouvement *La Paix maintenant*, responsables palestiniens à Jérusalem-Est, et certains travaillistes israéliens) pourraient avoir lieu et s'imposer.

L'urgent, c'est la révocation d'Ariel Sharon qui aurait dû être déclaré inéligible après les massacres de Sabra et Chatila. Je souhaite ardemment qu'il soit bientôt traduit devant le Tribunal international de La Haye.

Nous vivons nos jours de maintenant. Temps autre, sur un tempo différent. Le printemps se prépare de façon capricieuse. Cela incite aux projets « au jour le jour ». Le repos est capital pour Claire, et j'y participe d'une certaine manière. Moins seule, j'écris infiniment moins. Mais c'est un temps précieux, comme à mon insu !

Nous réduisons nos sorties dans la ville, nos invitations ; nous refusons celles qui nous sont faites. Tout cela sera pour l'an prochain !

Cependant, il nous reste des exceptions magnifiques. Hier, les dessins de Matisse et de Kelly au Cabinet d'art graphique du Centre Pompidou nous ont passionnées. Les peintures récentes de Garouste à partir de la Bible (Histoire de Juda et de Tamar, Genèse) chez Daniel Templon. Somptuosité des couleurs, anamorphoses, liberté, pleine possession de l'art de peindre ; Garouste fait ce qu'il veut, suit son fil d'Ariane, ne fait aucune concession à l'air du temps.

Marcelin nous a envoyé son livre de poèmes, celui qui est attendu depuis des années. Le Chant V de *Stanze*. Celui qu'il donnait toujours comme improbable et comme but ultime. Son titre est *Le Póntos*. On ne comprend que progressivement que l'on est dans le Chant V. Ce titre mystérieux désigne « un chemin qui n'est pas simplement un espace à parcourir d'un point à un autre. Il implique incertitude et danger. Il a des détours imprévus et peut varier avec celui qui le parcourt. Non tracé d'avance, ni foulé régulièrement, c'est plutôt un "franchissement" tenté à travers une région inconnue, la route à ouvrir là où il n'existe aucune route » (E. Benveniste), cité par Pleyner en début, avant le titre.

C'est un livre capital dans le parcours de Marcelin. Immense émotion à le lire dans tous ses détails, ses notes finales.

Tout ce qu'il abrite en arrière-plan. J'y reviendrai.

Catherine ne répond toujours pas. Je ne suis pas femme à camper sur mes positions. J'ai toujours pensé que « les positions » n'existent pas. La lettre que je lui ai écrite en décembre est une lettre qui ne peut engendrer la dureté. Alors ? Que la lumière me vienne...

18 mars

Hier, dimanche, c'était le 42^e anniversaire du magique récital de Claire à la Salle Gaveau. La salle était comble et j'étais venue de Mende pour y assister. Arrivée à Paris la veille, je devais en repartir le lendemain. Mais la coupe de la séparation était pleine. Le lendemain, elle déborda. Je ne pus repartir. J'arrivai en Lozère deux jours plus tard et la mort dans l'âme. C'est à ce moment précis que G. et moi avons décidé de nous séparer. Ce récital reste en moi comme la césure entre la vie d'avant, celle conduite par la volonté, et la vie d'après conduite par l'amour. C'est là que s'est renoué le fil coupé par l'intervention sans nuance de Jean Streiff, prêtre devenu évêque de Nevers, en ce printemps de 1953, un jour de mars, justement...

Et justement, nous qui allons si rarement au théâtre à présent, *Un jour en été* de Jon Fosse, mis en scène par Jacques Lassalle. C'est l'histoire d'une sidération. Une femme, seule après la disparition en mer de son mari, revit en une heure les circonstances et l'atmosphère intime de ce drame. La mise en scène très subtile exalte le ton d'extrême simplicité, voire de pauvreté, de l'écriture. Le jeu des acteurs, tendu, concentré, était l'outil parfait de cette lecture que Lassalle a faite de la pièce.

Avant cela, j'ai parlé au téléphone avec Dominique. Elle avait retrouvé sa spontanéité avec moi et surtout sa voix des jours où elle va bien.

Anne Walker a fait le projet de peindre pour un livre qui sera édité par Fata Morgana. Elle me fait l'honneur de m'inviter à en écrire le texte dans la direction que je voudrai. J'y pense en marchant, en vivant la quotidienneté prenante.

La pluie dans le crépuscule après une journée grise, venteuse fortement, pleine d'abondante pluie. Le vert du bouleau, léger brouillard depuis trois jours, se change en feuilles. Les oiseaux chantent à nouveau.

Catherine persiste dans son silence. Quelle réalité vit-elle ? Est-elle *encore* l'enfant que j'ai apparemment, mais concrètement, abandonnée durant dix années ? Ma question (brûlante) est celle-ci : Qu'a-t-elle fait des jours nombreux, des heures innombrables qui ont jalonné ces dix ans ? Pourquoi un fil incassable ne s'est-il pas étiré en elle à mesure qu'elle grandissait, faisant un lien entre ces moments de présence dispersés ? Il reste la souffrance nue qu'elle n'a pas su dire et qui resurgit. Fallait-il en ces années-là laisser voir ma difficulté à être loin d'elle et de François alors que j'essayais le mode d'une certaine unité entre les deux maisons, les deux éducations, entre la sensation du père et la sensation de la mère ? Tout était difficile mais je croyais tout possible. Je me suis affreusement trompée. L'harmonie n'était que de façade, et elle cède devant la béance d'aujourd'hui. J'en suis on ne peut plus triste.

7 avril

Pâques cette année coïncidait avec le 31 mars. Pâques, dans l'imaginaire sensible, est lié à la « Terre sainte ». On disait la Palestine. Je n'y suis jamais allée (contrairement à Claire) et j'ai gardé, sur ce lieu, mes impressions d'enfance. Celles de la lecture, des lectures plutôt, des Évangiles, puis de celles, houleuses, de l'Ancien Testament. Quelque chose en nous ne *veut* pas de déchirure en ce pays. Il y a le

Jourdain, le lac de Tibériade, Jérusalem, Bethléem, Nazareth, des déserts, des oliveraies, des puits, c'est-à-dire la terre, le ciel, les arbres, l'eau, les nuits étoilées, les routes ou des chemins familiers de Jésus. C'est le lieu de sa naissance, de sa vie, de sa mort sur la croix et de sa Résurrection. C'est un lieu mental à jamais inscrit dans l'être. Tout le reste est rites, morale, religion. On peut s'en détacher, mais pas du lieu mental inscrit dans l'être.

Cette année, et cela depuis quelques jours avant Pâques, toutes les terres qui touchent le Jourdain (la Cisjordanie hormis les colonies israéliennes qui la dilacèrent) sont labourées par les chars israéliens, les villes bombardées, leurs murs et clôtures détruits. On parle d'une guerre que fait Israël. Mais à aucun moment on ne peut employer ce mot. Une guerre engage deux armées l'une contre l'autre. Les Palestiniens n'ont pas d'armée et leurs milices sont décimées, leurs infrastructures pilonnées. Les conditions de la vie matérielle quotidienne sont difficilement imaginables. Certes la vie de la communauté israélienne, harcelée par les attentats-suicides, a quelque chose d'atroce, mais les Israéliens ont donné par vote le pouvoir à celui qui a tout déclenché. Si, en effet, Sharon était allé sur le mont du Temple en tenant l'un de ses petits-enfants par la main afin d'y méditer sur ce que pourrait être la paix entre les deux peuples, aucun de ces attentats-suicides n'aurait eu lieu. Au contraire, hélas, il s'y est ostensiblement montré entouré de mille soldats pour revendiquer l'appartenance du mont au peuple juif. Tout est venu de cette fatale journée. À cela l'Histoire ne pourra plus rien changer. Maintenant, le tragique va suivre son cours.

Aux jours de tristesse, je me dis que nous mourrons l'une et l'autre avant de voir de nos yeux les deux peuples côte à côte. Celui d'Israël et celui d'Israël. Une consonne, un monde, les séparent et pour combien de temps encore ?

24 avril

J'éloigne mes pensées du désastre électoral qui vient de secouer la France pour m'approcher de Roger, mort il y a aujourd'hui un an.

Sa mort, prématurée en quelque sorte bien qu'il soit né en 1925 car elle ne coïncidait pas avec une maladie mortelle à court terme, m'a été dite, après que nous ayons été prévenues du coma dans lequel il était tombé. Quelques jours de suspens, et puis... la réalisation soudaine de *Moriendo*.

Une certaine irréalité, du moins son sentiment, s'attache toujours pour moi à la mort énoncée de quelqu'un qui m'est proche. Je ne sais

pas pourquoi.

Avec Roger Laporte, l'échange a commencé en 1973, peut-être même avant. *Feu de roue*, mon premier livre de poèmes, en fut l'ouverture. Roger et Jacqueline sont devenus nos amis assez vite et nos rencontres furent fréquentes. Nous avons beaucoup lu, commenté, les livres de Roger Laporte. D'abord en rattrapant le retard dans la lecture des premiers publiés et ensuite au long des années (pendant que je dactylographie ces pages de mon Journal, je vois sur ma table *Gladiator*, court essai consacré à Paul Valéry, texte passionnant et empli de passion, d'une passion propre à Roger Laporte). Ce sont des écrits qui constituent eux aussi une nourriture substantielle et suscitent le questionnement. Au long de ce questionnement fertile, nous ne fumes pas toujours d'accord tous les deux, mais il n'en découlait aucun inconvénient. Notre sincérité était franche dans l'affrontement ; et la tendresse réciproque aplanissait tout. Claire a elle aussi beaucoup aimé ces livres qui rejoignaient, selon ce qu'elle m'a souvent dit, son approche de la peinture telle qu'elle l'avait ressentie dès le commencement. Je suis témoin de ce fait car chez Roger L. comme chez Claire P. la distance avec la subjectivité est forte, instinctive.

Il n'en va pas de même pour moi ; certes je pratique la distance littéraire, mais avec le moins de recul possible.

La simplicité de nos rencontres fraternisait sans aucune gêne avec ces différences de perception. C'est cela qui musclait le ressort de notre amitié, c'est pourquoi j'ai mis autant de mois pour croire à la mort de Roger, pour rompre le silence dans lequel, à son sujet, m'a conduite sa disparition. La mort ne rompt pas les liens, ni le commerce intérieur avec les êtres. C'est aussi en cela qu'elle est le mystère des mystères.

2 mai

L'opération qui approche contraint Claire à de nombreux examens et à des prélèvements de sang importants pour l'autotransfusion qui pourrait s'avérer nécessaire. Tout cela est fatigant et prend le temps, l'attention. C'est ainsi et c'est une preuve de prudence.

Nous étions en fin d'après-midi et dans un magnifique soleil au vernissage de l'exposition des récentes sculptures de Roseline Granet. Quel savoir subtil dans son approche des corps... Ils sont à la fois profondément humains et ils répondent en leurs significations multiples à l'expression de « corps glorieux » (mais sans théologie). C'est vraiment, chaque fois, surprenant et bouleversant. Personnelle,

contemporaine, hors du temps, défiant toutes les modes, ainsi est la sculpture de Roseline Granet.

20 mai

En ce lundi de Pentecôte, Paris est calme, désert.

Je me repose du voyage en Lorraine durant lequel la présence d'Isabelle Gallimard a été pour moi une joie profonde ; en outre elle a rendu le voyage facile en tout point, surtout à la veille de cette fête !

Nous avons été reçues avec tous les égards et les attentions dignes du prix Erckmann-Chatrian dont c'était la remise officielle. Cela nous a beaucoup touchées. La modestie la plus élémentaire veut que je ne rapporte pas toutes les paroles. Mais elles sont dans mon cœur. Intensité de présence de la part de plusieurs, mais surtout de Michel Caffier qui accomplissait sa dernière année de président du jury. Dans cette abbaye classique, sauvée in extremis des malheurs de la guerre, au bord de la Moselle, nous avons vécu tous ensemble des moments d'une grande humanité. C'était le 18 mai, la lumière de la veille avait disparu mais la chaleur était ailleurs. Et je pensais à Charles Dieudonné, l'âme de mon roman *Portrait d'homme au crépuscule*.

Jeudi 23, avec François dont la voiture est très grande, nous irons porter au Fonds national d'art contemporain les deux tableaux de Claire qui viennent d'être acquis. Ces deux œuvres appartiennent au cycle *Le Zodiaque. Signes et Demeures*, série purement abstraite. Le Cancer, 4^e Demeure ; Le Capricorne, 10^e Demeure. Leur achat a eu lieu fin mars. C'est un événement important et gratifiant.

28 mai

La petite bande de gaze collée dans mon cahier fait frontière, par hasard, entre l'avant et l'après. Claire a été opérée ce matin, très tôt dans la matinée. C'est elle-même, rentrant dans sa chambre un peu avant 14 heures, qui a levé la chape d'angoisse en me téléphonant d'une voix tout à fait étrange. Mais quel bonheur de l'entendre ! J'étais sur le point de partir à l'hôpital. La matinée pour moi avait été indescriptible. Tout peut arriver en ces moments, chacun le sait.

En ce jour tellement attendu, je l'ai donc retrouvée émergeant de sommeil court en sommeil court, surveillée constamment par les soignants, ne réalisant pas vraiment que tout était fini. Souffrant certes, mais soulagée à mesure. Très pâle cependant, fragile et avec une température encore très basse. Je suis restée auprès d'elle aussi longtemps que possible. Il pleuvait à la tombée de la nuit.

Ce soir, seule depuis hier, j'entame un temps tout à fait autre. Sans elle. Avec elle sans paroles. Je vais connaître ce qu'elle a traversé durant les quatre-vingt-dix-neuf jours que j'ai passés à l'hôpital en 1986. Si souvent, j'essayais de l'imaginer. Aucune circonstance matérielle ne peut nous séparer. Mais le contraste est très fort depuis hier soir entre la sensation de solitude et l'existence de ces derniers mois que nous avons vécus sans séparation quotidienne. La fatigue et l'émotion m'empêchent d'y voir vraiment clair et, à vrai dire, je pense surtout à la nuit blanche qui la guette après l'anesthésie.

1^{er} juin

Claire a fait quelques pas, et peut s'asseoir un moment dans un fauteuil. Elle est encore « attachée » à son lit, mais les perfusions sont finies. Déjà elle est en route vers la guérison. Sans préjuger de rien, nous faisons des projets, parlons sans fin de ce qui nous occupe. Parlons en silence aussi.

À la maison, depuis plusieurs jours, j'ai poussé la table un peu repliée contre la fenêtre ouverte de façon à vivre avec le grand bouleau, dans le bruissement de ses feuilles. Je travaille souvent là le matin, je prends mes repas dans l'air. Avec l'arbre, je me sens moins seule ! Le soir, tard, je reste là jusqu'à ce que la nuit tombe. La fraîcheur de l'air me défatigue, et accompagne la nuit durant laquelle je me réveille souvent. Les pensées qui m'envahissent alors sont claires, elles vont toujours vers toi.

Avant ton opération, en mon absence durant le voyage en Lorraine, tu as écrit à Catherine. Tu n'as pas voulu risquer ta vie sans lui parler avant. Tu sais que son silence me fait de plus en plus mal. Tu me le dis soudain. Immédiatement, j'ai cru à la force de ton intervention car je connais ton cœur et je me mis à espérer. Et aussitôt (je n'étais pas dans la maison), Catherine a répondu par téléphone et vous avez parlé longtemps. Lorsque tu m'as appris cela, le poids que j'avais en moi a disparu. Chaque jour, depuis, je sens qu'il n'est plus là. J'ignore presque tout de vos paroles échangées, mais je sais que dès le lendemain de l'opération, dans la matinée, Catherine m'a demandé de tes nouvelles, elle est venue ici, nous avons déjeuné et nous sommes allées à l'hôpital ensemble. Ce qui paraissait impossible il y a trois semaines encore vient d'avoir lieu. C'est ma seconde pensée chaque jour en me réveillant. Pour moi, il est insoutenable d'imaginer perdre le fil conducteur avec une personne que l'on a mise au monde. Par fil conducteur, j'entends le contact réel qui n'a rien à voir avec la fréquence. Tout peut être élucidé à propos du passé, je ne m'y

refuserai jamais. J'écris comme si je te parlais. Rien ne t'est étranger dans mes pensées. C'est bien à cause de cela, et par amour, que tu as pris cette initiative qui rejoint, loin dans le temps, ce moment intense que nous avons vécu à Sécheron et qui décida tout de l'avenir, non seulement de toi et de moi, mais de nous avec les enfants de G. et de moi. Moment prémonitoire qui ne se réalisa que partiellement durant les dix premières années, mais parvint ensuite assez rapidement à la complétude. C'est si vrai que Catherine l'a senti et y a répondu avec une générosité spontanée qui m'a ôté toute tristesse.

5 juin

Claire a quitté l'hôpital Cochin pour l'hôpital Cognac-Jay, site Saint-Jacques, en vue d'une rééducation. C'est une petite unité de soins variés, dans le 15^e arrondissement. Réinstallation dans une chambre plus petite. Travaux bruyants dans l'enceinte de l'hôpital Pasteur qui est voisin.

La vie politique très agitée depuis le triomphe de Jacques Chirac à l'élection présidentielle (sans doute est-il sage à présent d'oublier l'artificielle scission gauche-droite sur bien des points vitaux pour la nation, points sur lesquels l'amélioration peut être recherchée en commun...), prépare les élections législatives des 9 et 16 juin.

14 juin

Claire revient demain. L'essentiel de sa rééducation immédiate est accompli. Elle l'a senti et l'a décidé. François l'avait conduite à Cochin, Jean-Marie Lamblard facilitera son retour ici. Son amitié a veillé sur nous tout au long de ce séjour. Demain est un grand jour !

Hier soir, j'ai été bloquée dans l'ascenseur entre 20 h 20 et 23 heures entre les deux derniers étages. Expérience difficile physiquement et nerveusement. La chance a voulu que les délicieux voisins du 3^e étage sortent un peu avant 21 heures pour faire un achat de nourriture ! Sinon personne ne m'aurait entendue appeler à l'aide et j'étais là pour la nuit. Ils ont été d'une attention rare avec moi, mais j'ai découvert que les secours dans une ville capitale, un soir de semaine, un jeudi, bien avant la nuit, sont incroyablement lents à réagir. Oui, c'était difficile à supporter debout, dans la chaleur de la canicule, avec peu d'air, peu de lumière, et le vide qu'on imagine en dessous.

À midi, Catherine Bolle, de passage à Paris, m'a invitée à déjeuner

sur la placette voisine. Nous avons longuement et vraiment parlé. C'est une artiste exigeante dans sa vie comme dans son art.

Claire va dans le jardin de l'hôpital, descend l'escalier, le monte, marche avec des cannes anglaises, approche l'autonomie ! Douleurs encore fréquentes, positions difficiles, mais sa volonté est intacte. J'ai « médicalisé » autant que possible notre lieu afin qu'il réponde aux exigences actuelles durant un certain temps. Bonheur de l'imaginer ici demain.

31 août

Demain, septembre commencera et ce sera dimanche !

Le mois d'août fut profond, enfin réparateur. Le temps, plutôt incertain et décevant, nous a aidées avec ses plages de fraîcheur, ses pluies, ses nuages.

Sédentaires dans la maison plus souvent que présentes au-dehors, nous avons trouvé le repos dont nous avions le désir. Musique, lectures, échanges sans fin. Des maçons travaillaient dans la cour, la ville était presque silencieuse.

Notre rythme ne ressemblait à rien.

Dans cet espace ouvert, le livre de Daniel Desmarquest est arrivé. *Kafka et les jeunes filles*. Attendu depuis longtemps (il y a travaillé quatre années environ), nous l'avons reçu avec bonheur. Je dois le dire, Kafka n'est pas notre commensal. Ses livres (à peu près tous, sauf son Journal et ses Lettres) dorment profondément dans la bibliothèque depuis longtemps. Je ne sais pas vraiment pourquoi tous furent commencés, puis abandonnés. Devons-nous croire plus que lui à ses livres ? Ce serait assez paradoxal...

Et pourtant les livres sont là et n'ont pas été retirés. Cela signifie quelque chose, évidemment.

La lecture du livre de Daniel, notre lecture commune d'août, nous a tellement étonnées, elle ouvre de tels horizons sur l'homme Kafka, que les livres sont sortis de la bibliothèque. Daniel, en effet, éclaire, même fuligineusement parfois, l'objet de sa passion. Il met en perspective toute l'œuvre avec le Journal, la correspondance, et le refoulement invraisemblable de Kafka, sa peur de l'amour charnel, ses inhibitions récurrentes et *en même temps* sa quête amoureuse envers les jeunes filles. Sans pause et sans fin. Seule la mort dans la présence de Dora met un terme à ses tourments incessants. Cela explique pour ainsi dire tout. Le comprendre est la seule offrande que l'on puisse lui faire. Mais

après la lecture du livre de Daniel on la lui fait de grand cœur et l'on n'a qu'une envie, lire enfin ou relire Franz Kafka, tel qu'en lui-même il fut. Bouleversant.

11 septembre

Alors que « l'anniversaire » de la destruction des Twin Towers est rappelé dans le monde entier (nous y prenons part et par la pensée et par l'attention profonde à certaines émissions de télévision soigneusement choisies), nous invitons ce soir notre ami Christian Sauzède qui est l'un de ceux dont la vie contredit la folie environnante et galopante, toile de fond des jours que nous vivons par force.

La philosophie du « Carpe diem » est la seule attitude intérieure raisonnable mais elle n'ôte pas la lucidité. Je note qu'en Palestine, côté Israël, on dit qu'un Palestinien tué est un homme « abattu ». C'est un contrepoint aux cérémonies commémoratives.

Je reviens au livre de Daniel, *Kafka et les jeunes filles*. Il pourrait recevoir le prix Médicis de l'essai. Ce serait magnifique et surtout mérité. Nous en parlons autour de nous et ce sera encore le cas ce soir !

Notre vie continue dans le retrait. Elle est toujours retirée d'une certaine manière, mais cette fois (et pour combien de temps ?) nos limites dans le territoire de la ville sont étroites à cause des précautions que nous devons prendre. Néanmoins Claire va bien mieux malgré une entorse tendineuse du genou quelle s'est faite en tombant à la maison lors du long moment que nous avons passé avec Monique et Marius Alliod.

J'ai eu grande joie à recevoir la lettre de Bruno Roy auquel je venais d'envoyer le manuscrit des neuf poèmes de *Terrestres*. Déjà les paroles d'Anne Walker qui est à l'initiative de ce livre (à vingt-huit exemplaires), quelques jours avant, m'avaient réconfortée. En effet, je n'ai pas publié de poèmes depuis 1988.

Il serait très long de tenter une explication.

Je crois que je trouve la poésie ailleurs et autrement, progressivement je m'en suis aperçue et j'ai suivi ce chemin sans remords aucun.

Voir, à mesure que l'on écrit.

Cette nouvelle aventure s'annonce bien et je verrai bientôt les gouaches liées aux pastels d'Anne Walker dans son atelier. Je m'en réjouis infiniment.

21 septembre

Temps léger, fin d'une semaine lumineuse, sorte d'été indien. Crépuscules d'une pureté exceptionnelle. Air *vrai*.

Lundi (le 16), à l'improviste comme la dernière fois, Julien est arrivé. Joie de le revoir dans sa profonde sérénité et sa jeunesse avide de beauté et de vérité allant ensemble.

Nous avons passé ce premier jour à parler, et tout de suite, avec intensité. Il est aussi venu pour rencontrer François et Laurence, Catherine, et ses six cousines de Paris, de Camille à Iris. Et pour découvrir la ville en marchant, exclusivement, de lieu en lieu, de jardin en jardin pour s'y reposer. Seul. Hier, nous avons passé la journée avec lui, et là encore, la parole fut essentielle.

C'est pour moi une de ces joies qui viennent d'elles-mêmes, que l'on attendait sans se le dire, qui sont comme des réponses à travers le temps. Elles font écho à des actes déjà anciens que l'on a posés et seulement gardés dans une mémoire silencieuse. Une génération grandit, l'autre vient, et quelque chose surgit.

Ce même jour, le 16, Marcelin m'a envoyé une extraordinaire preuve de son amitié, un signe que je n'oublierai jamais. Qui couronne d'une lumière inattendue toutes les pages que j'ai écrites en ce monde jusqu'à maintenant. C'est un *portrait* de moi pour la revue *Les Moments littéraires*, créés par Gilbert Moreau, lecteur exceptionnel, dont le numéro 9 contiendra un dossier sur mon travail en janvier 2003.

Nous sortons à nouveau dans la ville et, bien sûr, pour rencontrer des œuvres et ceux qui nous sont chers. C'est comme une vraie rentrée de septembre et l'affection va de pair avec l'admiration.

15 octobre. Sainte Thérèse d'Avila

Plus que jamais il faut *espérer* dans le noir. Les éclairs de paix pourront peut-être nous surprendre comme l'orage. On ne sait jamais de quel coin du ciel ils tombent faisant arc avec la terre. Tout va mal à peu près partout. On ne sait rien des vies individuelles. Des décisions terribles et qui, bien sûr, nous ignorent vont avoir lieu.

Notre vie n'est pas complète à cause de nos corps infirmes (oui, le contraire de confirmés) par la chirurgie. Pour l'amour qui embrase le corps, il faut retrouver des forces, des mouvements libres et nous n'en sommes pas encore là. Nous le savons sans le dire, nous attendons sans impatience, nous nous souvenons sans le signifier. L'amour, lui,

ne perd aucunement sa force mais il nous distance dans sa marche en avant. Les longs silences dans le jour et dans le soir nous ramènent à nous, ensemble, et désirant la même vie.

Avant-hier, j'ai reçu les épreuves de *TERRESTRES*, elles sont parfaites. Bruno Roy qui a reçu les gouaches d'Anne Walker les a beaucoup aimées. J'en suis heureuse et je pense souvent à cet après-midi extraordinaire que j'ai passé dans l'atelier de la rue de l'Éperon avec Anne, atelier que j'ai découvert et profondément admiré tant la concentration qu'il recèle est grande. Je me réjouis de ce livre qui verra le jour en décembre car les peintures en sont d'une très forte subtilité.

Le Mercure me manque. Je n'y suis pas allée depuis la fin du printemps. C'est dire le bouleversement que nous avons vécu.

Dominique, après trois semaines au moins de vendanges à Châteauneuf-du-Pape, travaille comme horticultrice dans les serres et le parc de l'hôpital de Montfavet (Montdevergue). S'il était encore vivant, elle verrait donc souvent Léo Goudard. Je ne peux penser à lui sans une immense tristesse. Sa mort a creusé un vide insistant. J'aurais dû trouver des moyens pour combler la distance qui s'est instaurée après notre départ de Saumanes. Lorsqu'on part, on n'emporte pas tout avec soi, le cœur le voudrait, mais le temps est fort et toutes les choses immédiates.

J'ai évoqué ce parc dans *La Femme sans tombe* car Marthe Dieudonné y termina sa vie. Camille Claudel, bien avant elle, mais exactement dans le même lieu. Léo exerçait son savoir dans la biologie. Et aujourd'hui, Dominique y surveille le végétal.

Strates sans fin.

11 novembre

Fatigue profonde. Comme va le temps de ces jours, avec de lumineuses pauses, des éclaircies. Comme chaque fois, attendre. Rien que ce mot me ramène au grand tableau de la *Suite saturnienne*, l'un des plus récents de Claire où ATTENDRE en lettres noires apparaît, vers le haut, sur un monochrome gris. C'est une autre façon de faire attention au temps, de savoir qu'il faut laisser passer sur soi des forces obscures.

Pourtant il y a eu des joies. Claire progressivement retrouve

l'atelier, commence à recevoir quelques personnes concernées par sa peinture, et même si sa convalescence n'est pas terminée, c'est la preuve qu'elle va beaucoup mieux. Le rythme du travail, à l'une et à l'autre, est encore « en souffrance », encore meurtri par l'empreinte de mois qui furent difficiles. D'où ma fatigue ?

Pascal Quignard a reçu le prix Goncourt pour *Les Ombres errantes*. C'est l'un des trois livres qui constituent la première partie d'un ensemble de neuf livres intitulé *Dernier Royaume*. Il est publié en même temps que *Sur le jadis* et *Abymes*.

Nous les possédons depuis la venue de Pascal Quignard à la Librairie Compagnie. C'est très important pour nous d'entrer dans la lecture de ces trois livres. Évidemment, c'est un Goncourt stupéfiant (au premier degré !). Pourquoi pas ? Edmonde Charleroux a parfaitement répondu aux étonnements divers des journalistes. Pourquoi douter des esprits qui vont découvrir autre chose qu'un roman attendu ? S'ils sont moins nombreux que d'autres fois, où est l'importance ?

Quant à Daniel Desmarquest, il vient de recevoir le 7 novembre le prix Médicis de l'essai pour *Kafka et les jeunes filles*. J'en étais à peu près sûre... Mais naturellement, on ne sait jamais ! C'est un grand bonheur que nous partageons avec amitié et qui nous a vraiment émue.

Le bouleau du jardin n'a pas tout à fait perdu ses feuilles. Dans le soleil de ce matin, sous un ciel très bleu, son jaune cerné d'ocres était magnifique. Quelque chose de sa forme, de son volume est encore largement perceptible.

Aujourd'hui, 11 novembre, je *veux* croire, espérer qu'il n'y aura pas de guerre en Irak. Contre toute attente, toute prévisibilité.

J'emporte, parmi les choses vues et entendues, l'entretien de Nadine Gordimer avec Frédéric Ferney, hier matin. Je n'ai rien lu d'elle, mais son attitude plus intérieure qu'extérieure, ses paroles d'une justesse aussi aiguë à propos de son travail qu'à propos de sa condition de femme blanche en Afrique du Sud (de surcroît à gauche politiquement), bref le fil de la conversation qui ouvrait des portes, éclairait des situations concrètes, tout cela ajouté à un visage lumineux, à un très beau regard qui ne se déroba jamais, faisait de ce moment une exception absolue.

La lirai-je un jour ? Je ne sais. Cela se pourrait. Mais je suis dès

maintenant heureuse d'avoir entrevu cette femme de soixante-dix-neuf ans (ce que l'on a du mal à croire) existant chaque jour dans un pays que je ne verrai jamais et que j'avais découvert, adolescente, en lisant *Pleure, ô pays bien-aimé*. C'était vers 1948...

6 décembre

J'ai recommencé des séances de kinésithérapie le 21 novembre après une interruption involontaire de presque une année. Cette fois, depuis le départ d'Yves Necker, quelqu'un qui saura vraiment m'aider. La confiance sur ce terrain revient et c'est très important pour moi car les retombées en sont vitales. Pour l'instant je suis encore très fatiguée mais la nocivité de novembre n'y est pas étrangère.

Hier, 13^e anniversaire de la mort de François Pichaud. Les années ont donc passé si vite? Cela paraît si proche encore, si douloureusement proche.

Je ne suis pas plongée dans un vrai travail. Bientôt, j'y serai, je le sens. Mais il y a tant à élaguer avant...

J'ai reçu en novembre et renvoyé après corrections d'usage les épreuves qui me concernent dans le numéro 9 des *Moments littéraires*. La revue sortira vers le 15 janvier et c'est un grand plaisir auquel je ne m'attendais pas du tout lorsque Gilbert Moreau me l'a offert. Ce passionné de littérature est venu un jour de février (le 15) pour un très long entretien avec moi, que nous avons prolongé par une conversation dont je garde un grand souvenir. J'aime voir et sentir à quel point la lecture peut imprégner les êtres, à quel point la littérature est agissante lorsqu'on s'en nourrit avec exigence.

Le 29 novembre, nous avons fait notre premier voyage depuis de longs mois! À Bourg-en-Bresse, au monastère royal de Brou, côté musée où Monique Frydman avait une extraordinaire exposition rétrospective de peintures sur papier (de très grands formats pour quelques-unes). À cause de la subtilité des supports différents (papiers de soie, Fabriano, Arches, papiers à la cuve, papiers japon, kraft), la *franchise* de la peinture est à son plus haut degré.

Chez Monique Frydman, le pastel a une force particulière, il est employé avec une énergie peu commune, renforcé par les encres, les craies, et l'huile. Remarquablement présentés, ces dessins, dans le lieu admirable que nous avons eu la joie de revoir, sont d'une présence inoubliable. À plusieurs, nous nous sommes retrouvés autour d'eux.

Heureux tous ensemble dans ces murs que nous avons découverts, pour la première fois, illuminés à la tombée de la nuit.

Cela couronnait deux mois au cours desquels nous avons vu les œuvres de Jean Degottex, de Pierre Soulages, de Michel Parmentier, de Geneviève Asse, de Pierrette Bloch, de Matisse et de Picasso, de Pierre Alechinsky, sans compter les tableaux dispersés dans la F.I.A.C. et au Musée national d'art moderne.

C'était vraiment le grand réveil qui contraste singulièrement avec l'obscurcissement du monde.

On pourrait penser que cette notion d'« obscurcissement du monde » est un effet de l'âge. En effet, je vieillis et même je vieillis vite si l'on peut dire (plus vite que je ne marche !). Mais malheureusement, ce n'est pas un effet de l'âge... C'est une constatation terrible, que chacun peut faire s'il ne se voile pas les yeux. Et à cela, notre civilisation de papier glacé, notre luxe en trompe l'œil, ne peut et ne pourra rien changer.

La ridicule approche des « fêtes » nous envahit déjà depuis plusieurs semaines, elle est très difficile à supporter même si l'on n'y met pas le bout d'un petit doigt.

18 décembre

Soleil presque toujours absent de nos journées. Vers quel avenir immédiat allons-nous ? Déjà, oui, à la date d'aujourd'hui, les États-Unis font savoir qu'ils ne demanderont aucune « permission » aux instances républicaines pour lancer la 1^{re} attaque sur l'Irak car elle doit rester secrète (sauf pour Israël qui a obtenu il y a plusieurs mois d'être prévenu trois jours auparavant). Cela ne demande aucun commentaire tant la stratégie est claire. Le document de douze mille pages fourni avant le 8 décembre par l'Irak, les assertions répétées des inspecteurs de l'O.N.U. ne servent donc à rien, sont frappées à l'avance de nullité.

Pendant ce temps, partout, le malheur continue...

Il est difficile de faire des projets et pourtant, il est vital d'en faire. Et d'abord, d'éliminer cette fatigue qui nous affecte depuis quelque temps. Purement physique et qui serait plutôt un manque de forces. Cela peut sans doute s'arranger.

Henry-Claude Cousseau nous a offert pour Noël *À la recherche du*

temps perdu. En un seul volume.

Cette lecture que nous savons capitale et que nous avons toujours remise à plus tard pour des raisons sûrement mauvaises mais qui tenaient toujours au manque de temps... va donc occuper cette année 2003. C'est une profonde joie. La littérature se tenant toujours hors du temps n'y perdra pas sa saveur irremplaçable. Et l'amitié est le meilleur des vecteurs.

Justement, nous étions avant-hier soir dans la chapelle des Petits-Augustins, à Paris (École nationale supérieure des Beaux-Arts) pour l'inauguration de l'exposition de Sarkis (« Ikones dans la chapelle »), dont le commissaire est Henry-Claude Cousseau. Ensuite, fête dans le salon de l'hôtel de Chimay. Rencontres très belles, amitié, tendresse diffuse. Magnifique moment. Je lis le très beau texte de Henry-Claude sur ces Ikones dont nous avons vu une première exposition partielle au C.A.P.C. / Musée de Bordeaux en février 2000. Là, il y en a cent vingt-cinq présentées pour la première fois à Paris, signes mystérieux, enclos dans un contenant de bois fait à Silvacane, arche aux petites fenêtres.

Je viens de parler longuement avec Dominique. Elle travaille dans les serres de Montdevergue à mi-temps. Chaque après-midi donc. Elle avait passé sa journée à tailler des arbustes. Nous avons bien sûr parlé de Julien et je lui ai lu sa lettre, celle, si pleine, qu'il nous a écrite fin novembre. Je crois que rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Elle lit beaucoup. À propos de l'archéologie, sur les anciennes civilisations, sur les premiers humains. C'était bien de parler ainsi, avant la nuit. Son compagnon s'est cassé le poignet fin novembre et doit porter un plâtre jusque fin janvier. Elle le remplace donc dans ses veilles de quinze jours par mois dans la résidence de retraités où ils sont logés. Elle l'assiste en tout dès qu'elle est dans la maison. Elle allait bien.

J'ai relu ce jour beaucoup de lettres anciennes concernant mes manuscrits, c'est-à-dire mes livres puisque, sauf un roman, *Comme on parle à la nuit tombée*, tout a été publié. J'en sors un peu étourdie, et en même temps heureuse. Le chemin est difficile. Il prend beaucoup de temps, il y a des passages à vide, et cependant un fil rouge, intense.

Très émue en relisant la lettre de Roger Laporte à Paul Otchakovsky-Laurens à propos de *Tombeau de C.* et aussi les lettres incroyables de Paul O.L., cette lutte que nous eûmes. Et aussi tout ce que l'on sent vibrer autour d'un manuscrit lorsque son auteur est encore un parfait inconnu. Il y avait en effet de quoi ne pas se

décourager et de quoi réfléchir. Ce que j'ai fait. René m'avait dit bien avant : « La poésie est longue » et cela, je le savais aussi.

Au fond, tout ce temps, toute cette épaisseur obscure, cette attente, ces recommencements, ce fut là le chemin réel de l'écriture en moi, liée à la vie.

26 décembre

Ciel clair. Le « saut de puce de la sainte Luce » des dictons ! Douceur de l'air. Fraîcheur des rues, celle qui est encore plus émouvante que celle des soirées de printemps. Bonheur d'avoir, ici, des rues vides où tout résonne.

Attendre, maintenant, observer la remontée de la lumière.

Après la lecture du *Ramier (Le Ramier)*, je me suis replongée dans Gide avec le plaisir des jours d'autrefois. Je ne l'avais pas oublié, mais je le situe beaucoup mieux.

C'est Écrire qui va me redonner de la force. Cela, je le sens et j'en suis sûre. Je serai au rendez-vous !

Les poèmes se réveillent de plus en plus souvent.

Et c'est une joie d'attendre ces jours-ci *TERRESTRES* qui sera un magnifique livre chez Fata Morgana. Marijo et Bruno Roy, à cette heure, viennent d'arriver en Inde. Nous nous parlerons donc ou nous écrirons en janvier.

31 décembre

Grâce à Anne Walker qui me les a portées ici, j'ai pu signer les feuilles du colophon de *TERRESTRES*, hier. Vingt-huit exemplaires. Très beau format.

L'année se termine dans la grisaille douce. On dirait que le temps ne se décide pas à la lumière, que l'angoisse diffuse des humains monte comme une vapeur qui l'obscurcirait. L'absurdité envahit le monde, et le seul antidote est l'attention aux autres rencontrés.

Je poursuis parallèlement la lecture de Proust, celle de Gide, celle de Sebald. Pour peu, j'y ajouterais bien celle de Handke. Le continuo de Quignard ne s'interrompt pas bien entendu. C'est sur ce fond d'une richesse inouïe que vont mes pensées à l'aube de l'année qui sera celle de mon soixante-dixième anniversaire. Je voudrais pouvoir lire et

écrire jusqu'à ma mort. Avec aimer, c'est sans doute ce que j'aurai fait de mieux !

Cette année difficile pour nous s'achève. Bien que tous les obstacles ne soient pas levés, je suis pleine d'espoir pour ce que nous avons entrepris. Je sais que la peinture de Claire révélera sa valeur irremplaçable, percutante, singulière.

Je désire que mes enfants soient heureux. Que mes petits-enfants traversent les trois quarts au moins du siècle en se réalisant selon leur nature à chacun.

Je pense à mes amis dispersés.

Je désire notre amour plus fortement que jamais.

2003

6 janvier

Même arbitraires, artificiels, non universels, les débuts symboliques de l'année civile sont toujours émouvants.

J'y souscris moi aussi et de bon cœur ! Les Épiphanies sont diverses, aucune année ne ressemble aux autres. Chaque fois des lumières différentes sont manifestées. Nous y sommes.

28 février

La couverture du *Nouvel Observateur* de cette semaine montre la silhouette de G.W. Bush, noire comme celles des théâtres d'ombres chinoises, à son célèbre pupitre noir lui aussi, tendant le bras et la main, menaçant, sur fond de drapeau américain dont le rectangle bleu a perdu toutes ses étoiles. La légende, en blanc, dit : Ce que Bush veut faire.

On ne *fait* pas la guerre, on la commet.

Le verbe faire ne convient pas à la guerre. Le verbe faire qui est l'étymologie de Poème est impropre pour la guerre. On ne compare pas le Poème et la guerre. La guerre défait, elle détruit, elle tue, elle anéantit.

Demain, 1^{er} mars, des décisions terribles seront prises par le gouvernement Bush *contre* la majorité des peuples du monde.

Tout le mois de janvier, tout le mois de février ont été gâchés par la montée en puissance d'une force aveugle, exacerbée, qui transgressera une fois encore le véritable ordre mondial qu'elle prétend défendre au nom d'un faux ordre mondial, érigé par elle après les attentats du 11 septembre 2001.

Nous avons lu des pages et des pages, écouté pendant des heures des radios jusqu'à l'écoeurement, pour constater où mène l'obstination louche, inhumaine et rapace d'une poignée de politiciens qui, pour notre malheur collectif, sont aux commandes de l'État le plus puissant du monde.

Ils n'ont que le mot justice à la bouche, ils prient avant chaque décision honteuse. Ce sont des fous et ils ont la force. Les dernières élections américaines, aux résultats si controversés, sont un désastre pour l'humanité.

3 mars

Impossibilité de travailler vraiment.

Seul réconfort: Jacques Chirac mène un combat étonnant, inattendu, contre le projet d'une nouvelle guerre en Irak. Avec lui, la majorité des Français. En osmose avec nous sur ce terrain, l'Allemagne et d'autres pays européens dont la Belgique. Avec nous, la Russie, la Chine. Beaucoup de pays africains, sud-américains, et bien sûr, arabes. Le monde entier s'agite.

Les réunions au plus haut niveau se succèdent. Jean-Paul II n'a jamais déployé autant d'ardeur pour défendre la cause de la paix car ce qui se profile à l'horizon proche, c'est l'écrasement d'un peuple exsangue.

Naturellement, l'état de misère du peuple irakien est en partie imputé à Saddam Hussein avec raison, mais en partie seulement, car l'embargo maintenu depuis 1991 a fait des dégâts incommensurables. Des dégâts humains, donc irréparables.

L'ombre s'étend sur tout le Moyen-Orient. Les répercussions prévisibles vont détruire des pans entiers de pays voisins. Bien entendu, l'Occident sera touché. Le terrorisme sera démultiplié. Le nouveau millénaire qui a fait couler tant d'encre (inutile) s'engage on ne peut plus mal.

Les peuples descendent dans la rue pour protester mais on voit bien, là, les limites de la démocratie. Ces manifestations bouleversantes seront sans doute sans effet. On sent que les États-Unis ont tout décidé, tout programmé.

Ce qui étonne là-dedans une fois de plus, c'est l'attitude des militaires volontaires déjà sur place (deux cent cinquante mille environ) qui piaffent et rêvent d'en découdre vite. Alors que des décisions juridiques sont prises contre le clonage humain à des fins de reproduction, comment ne voit-on pas que le clonage est là dans ces armées où les jeunes gens ont été conditionnés au point qu'ils sont devenus des clones ? Il n'y a qu'à les regarder et les entendre.

Aujourd'hui, j'apprends par le Monde du 1^{er} mars qu'en 1933, exactement le 12 avril (lorsque j'étais dans le ventre de ma mère), Édith Stein écrit à Pie XI une lettre pour lui demander, ainsi qu'à son secrétaire d'État (le futur Pie XII), de ne plus *se taire* et de dénoncer les premières persécutions contre les Juifs. À ce moment, Édith Stein, convertie en 1922, a quarante-deux ans. Elle sera chassée de l'Université, où elle enseignait la philosophie, en 1934 et entrera au Carmel de Cologne. En août 1942, elle est arrêtée et déportée, avec sa sœur Rosa, à Auschwitz. Elles sont gazées à leur arrivée. Aujourd'hui Édith Stein, canonisée en 1998, est une sainte. On peut la penser comme telle. J'ai su son histoire lorsque j'étais encore très jeune et je l'ai toujours admirée et aimée car les deux vont ensemble pour moi. Mais j'ignorais cette lettre que l'ouverture des Archives du Vatican vient de révéler. Une lettre bouleversante, admirable. Prophétique. Et restée sans effet.

Ainsi en est-il sûrement de beaucoup d'actes faits en ce moment et ignorés de tous.

Or, par hasard, j'ai appris par quelqu'un de sûr, il y a quelques jours, que sur le drapeau d'Israël que tout le monde connaît, les deux bandes bleues symbolisent le Nil et l'Euphrate. Limites souhaitées du « Grand Israël ». J'espère rencontrer une personne qui me dira, en me le prouvant, que ce n'est pas vrai. Mais ne serait-ce pas la Méditerranée et le Jourdain ? La situation Palestine-Israël, chaque jour, est un écartèlement de la pensée, une déchirure pour le cœur. À l'ombre de la guerre en Irak, si elle a lieu, le *pire* ne risque-t-il pas d'arriver dans le silence et le détournement de l'attention car tout le monde regardera ailleurs ?

12 mars

Le temps est poignant, précieux. Les jours ne passent plus de la même façon. L'eau s'est changée en mercure. Attendre fait beaucoup de bruit d'un bout du monde à l'autre. Nous sommes tous malheureux, c'est sûr. Alors, c'est un réveil général, les interrogations sourdent de partout. Qu'en sortira-t-il ?

Avons-nous encore assez d'années de vie pour le comprendre ?

Le spectre de la guerre se profile de plus en plus fort. Les avions passent dans le ciel, le jour, la nuit. Ils volent haut, ils sont lourds. Seul, l'air est innocent. On sait que ceux qui les pilotent ne pensent plus depuis longtemps.

18 mars

George W. Bush a parlé dans le jour. Pour nous, pendant la nuit de Greenwich. Ce sera la guerre en Irak au jour qu'il voudra dès que l'ultimatum donnant quarante-huit heures à Saddam Hussein pour « partir avec ses fils » sera écoulé. Voilà. Un discours émaillé de justifications (trop).

Pour Colin Powell, la fenêtre de la diplomatie est refermée.

Attendre. Savoir aussi ce que l'on attend. Toujours la même chose. Sans fin.

Découragement extrême. Je serai comme tous les humains, je mourrai sans le sentiment d'un avenir meilleur. L'écrire ici est enfoncer une porte ouverte.

Pourquoi le pouvoir politique est-il si mauvais ? Pourquoi enferme-t-on les fous ? et jamais les fous politiques ?

9 avril

Je peux trouver un peu de forces pour écrire. Je les avais perdues depuis le 22 mars où nous avons été malades ensemble (dans un temps un peu décalé) après la soirée d'ouverture du Salon du Livre. C'était le 20 mars. C'était le jour du début de la guerre en Irak.

Aujourd'hui, il semble que tout s'effondre à Bagdad depuis quelques heures. Il y a eu beaucoup de morts civils, plus encore de blessés à vie. Des monceaux de décombres. Presque toutes les villes ont été ou sont pilonnées. On attend pour comprendre la réaction des différentes populations.

À la fois, le désastre est immense (irréparable) et à la fois les Anglo-Américains peuvent triompher *si* Saddam Hussein est retrouvé mort avec ses fils, morts eux aussi. Mais tant de discours inquiétants émanent du gouvernement Bush que la tranquillité d'esprit est impossible.

Échanges de paroles à perte de vue. Tout cela est vain, bien sûr, mais on ne peut s'en empêcher.

Le mieux est de se remettre au travail après la fatigue qui a été augmentée par la grippe et le rhume. Nous avons manqué tous les jours de grand beau temps sur la ville, et le 28 mars, pour son anniversaire, Claire était couchée, tous les rideaux tirés sur la lumière

du dehors, avec beaucoup de fièvre. Ensuite, cela a été mon tour.

Après cette beauté dehors qui s'est jouée sans nous, c'est un temps froid qui règne, agité, capricieux. Temps bien connu d'avant Pâques.

Le 18 mars a été une heureuse journée au Mercure. François Nourissier a remis la médaille du Mérite à Isabelle Gallimard. Nous étions très nombreux à l'entourer, émus des paroles qui furent prononcées. Nourissier parlait à travers le souvenir, à travers les sensations qu'il avait eues dans sa relation avec les Gallimard. Cela portait le regard loin en arrière, mais revenait au présent, celui auquel Isabelle Gallimard est si présente, et Mathilde et Paul, ses enfants, se réjouissaient de tout.

Dans ses paroles, Isabelle G. fut vraiment elle-même. Dans sa simplicité, nuancée de réserve naturelle, dans sa générosité ouverte à l'avenir. On ne peut expliquer ce qu'est le Mercure. Il faut être dedans pour le savoir.

J'espère retrouver des forces. Je vais m'appliquer. L'abordage à la dernière partie de la vie m'apparaît aujourd'hui comme très compliqué. Je ne m'y attendais pas étant donné que j'ai assez de difficultés lourdes depuis 1986. Tout ce qui s'y ajoute me fait peur et m'angoisse. Mais je suis sûre que ce que l'on nomme dans le vague : le corps, cette entité mystérieuse qui nous accompagne dans tous les méandres de l'existence, possède de façon autonome une force d'adaptation considérable sur laquelle on peut compter. Un jour, tout lâche, et on meurt. Mais avant, il y a bien des victoires secrètes, discrètes, qui apportent une joie particulière.

Dans notre maison, les derniers petits tableaux de Claire (50 x 50 cm). Ce sont les constellations du Zodiaque sur des monochromes d'une grande richesse. J'apprends beaucoup en les regardant, ils sont créateurs d'une énergie importante.

Je commence à vraiment *voir* ce qui les singularise dans son œuvre.

Hier, 8 avril, nous avons vu la rétrospective importante de l'œuvre de Nicolas de Staël, à Beaubourg. Trois heures à regarder (une fois de plus dans le temps) ces tableaux dont certains touchent à l'inouvable. C'était avec l'A.F.A.A., et un jour de fermeture du Musée national d'art moderne, dans de merveilleuses conditions grâce à Olivier Poivre d'Arvor.

28 avril

J'espère que mai (« en mai, fais ce qu'il te plaît ») sera un vrai temps de travail à l'abri des jours fériés qui sont des aubaines pour les gens salariés mais qui sont pour nous des trouées de tranquillité. J'espère retrouver des forces naturellement, par des moyens simples.

Lorsque je ne me laisse pas exaspérer par ma mauvaise marche et ma lenteur pour me rendre d'un point à un autre, des pensées me viennent en marchant. Non pas avec la liberté d'autrefois, mais enfin, elles parviennent à se faufiler... Ainsi, ce matin, je me suis souvenue que l'expression « Rossignol d'Arabie » qui figure dans *Feu de roue* (Au rossignol d'Arabie) vient de Char qui était très sensible à la voix de Claire. Il l'avait nommée un jour ainsi et, de temps en temps, il me demandait de ses nouvelles en la définissant par ces mots. Je crois me souvenir que cela s'attachait à une histoire, mais je ne la sais plus. En tout cas, cela ressemblait à une partie d'elle-même, à celle qu'elle a été pleinement avant le grès et avant la peinture. Je le rappellerai dans une note lors d'une réédition des poèmes.

Je fais à nouveau des projets. Pour les poèmes, et pour *Peschici, Province de Foggia*. L'Imprimerie nationale, en grande partie privatisée à présent, a abandonné la collection « Préférences » où mon texte devait être édité avec des peintures originales de Claude Viallat. C'était un projet ambitieux, très cher, difficile à conduire entre Nîmes et Paris. Nadine Kohn-Fizel qui avait conçu cette collection fut aussi déçue que moi ainsi que Christian Jourdain qui en était avec elle le maître d'œuvre. Il faut revenir à une vue simple, directe, et je n'en suis pas fâchée. Certes, beaucoup de temps a été perdu mais ce qui compte c'est le dialogue entre une poésie très matérielle, concrète, ouvrant sur l'idéal de l'Arte Povera, et des *images* fraîches, presque rugueuses. Je sais à quoi je pense et je reconnaitrai tout de suite ce qui accompagnera vraiment ce que j'ai écrit après l'avoir ressenti là-bas. Un là-bas certainement perdu à ce jour, sauf miracle.

19 mai

Je n'ai pas encore évoqué ici la lettre extraordinaire reçue le 18 avril, juste avant Pâques, et que l'on peut nommer, en mémoire de Claudel, *La Lettre à Rodrigue*, celle que Prouhèze lui écrit dans *Le Soulier de satin* et qui met des années à lui parvenir.

Je veux répondre à son auteur, une carmélite inconnue qui me l'a écrite le dimanche des Rameaux, avant de conserver dans ce Journal le signe ou la nouvelle que depuis cinquante années exactement je n'ai

jamais espéré recevoir. J'y reviendrai donc.

La jachère souhaitée (comme entre chacun de mes livres) s'étant changée en désert sous le coup de la fatigue, je le sais maintenant sous la néfaste présence d'une arythmie, sa cause probable, j'ai vécu des temps étranges, pleins de questions, mais sûrement utiles à la continuation de mon parcours. Maintenant, je me sens mieux. La décantation est peut-être faite. Je le saurai bientôt !

La perspective d'une opération de la cataracte dans l'œil droit en septembre ne me réjouit pas, et même m'effraie malgré tous les discours rassurants. J'ai toujours plaint ceux qui l'ont subie. Évidemment je suis fondée à me méfier de la chirurgie. Mais enfin, je tâcherai de vivre cela simplement et avec confiance. Et Claire sera là.

Raison de plus pour bien travailler avant et me concentrer sur ce que je fais. Sauf un voyage à Rosières-aux-Salines les 20 et 21 juin prochains, je n'accepte rien d'extérieur.

Nous avons vu le 16 mai, sur Arte, le film de Chéreau, *Son frère*, d'après un roman de Philippe Besson, bouleversant de profondeur, de clarté, de simplicité. C'était une projection avant sa parution en salles dans quatre mois. J'ai, évidemment, revécu mon exigence intérieure durant l'écriture de *Portrait d'homme au crépuscule*. Je sais exactement ce qui a porté Patrice Chéreau car, en un tel cas (ou sujet), il n'y a qu'une voie possible qu'il faut absolument trouver. Bien entendu, cela dépasse toute question de style ou d'esthétique. Il s'agit de tout autre chose. Cet autre chose, je le nommerais : *Entrer* dans la présence de quelqu'un qui a disparu.

23 juin

L'été. La canicule, dans sa dure splendeur. Le sommet humain de l'année.

Tout cela serait, par nous, vécu glorieusement et avec reconnaissance envers le rythme universel. Mais le 13 juin (un vendredi justement !) Claire a fait une chute très grave, de sa hauteur, sur un trottoir du 13^e arrondissement. Cela s'est passé à quatre ou cinq mètres du domicile d'un médecin qui m'examinait et pour lequel Claire allait dans une pharmacie chercher une sonde très fine de P.H. métrie dont il avait besoin. Affreuse chute, très violente d'où luxation du coude droit, retournement de la main. Vision très dure qui m'a

bouleversée, et avec moi, les autres. Grande souffrance pour elle, à deux doigts de l'évanouissement. Six pompiers appelés et présents quelques minutes plus tard l'ont emmenée à l'hôpital Cochin aux urgences. Aussitôt prise en soins, elle est restée là de 11 heures 30 environ à 17 heures. La luxation a été réduite par un chirurgien orthopédiste millimètre par millimètre (sous valium), puis maintenue par un plâtre. Claire a été hospitalisée durant cinq jours. Grande souffrance, heureusement atténuée par des soins très attentifs. Rentrée à la maison depuis le 18, elle est immobilisée pour de longs jours (de quarante-cinq à quatre-vingt-dix). Peu à peu, elle surmonte le choc car son courage réel n'a évidemment pas masqué le traumatisme et la prise de conscience de l'interruption obligatoire du travail qui reprenait pour elle à l'atelier après l'épreuve de l'été dernier.

De la coupe aux lèvres, toujours la même distance imprévisible.

Nous en sommes très tristes mais réapprenons la patience qui est bien la vertu la plus utile.

Naturellement, je n'ai pu me rendre en Lorraine au solstice d'été pour la bibliothèque Jocelyne-François qui a fêté ses vingt ans... Voyage où Claire devait m'accompagner. Et mes deux confrères invités, Michel Caffier et Philippe Claudel, sont allés seuls au-devant du public de Rosières-aux-Salines. Michel Vagner, lui aussi, n'a pu venir car son père est mort l'avant-veille. Tout cela m'a désolée même si j'ai éprouvé l'amitié des autres, sans limites.

Une fois encore, le 13, aux urgences, j'ai revécu la contraction du temps. Six heures ont passé comme une heure. Seule pensée, ma bien-aimée. Le 14, j'ai réalisé ce qui venait d'arriver, et j'ai pleuré plusieurs heures. Autour de nous, aussitôt la présence des enfants, des amis. Le réconfort.

31 juillet

Fuite des jours qui, dans les circonstances actuelles, se confondent, se ressemblent. Rythmés par les visites à l'hôpital ou à différents médecins, par les soins, par les moments d'angoisse ou d'incertitude.

Certaines dates émergent. Le 3 juillet entouré de signes heureux, de bienveillance à mon égard, le 6 juillet qui fut une fête dans le jardin et la maison d'Aniella Féo à Saint-Maur, une fête inventée par François et Laurence et des trésors de tendresse, nous y étions nombreux et

Dominique avec ses quatre enfants était venue du lointain Vaucluse. Carmen et Iris rayonnaient de grâce.

Rencontres ici, dans la maison, près de Claire. Nos amis, alertés, sont venus la soutenir. La guérison escomptée est retardée par une affreuse algoneurodystrophie, réaction qui survient dans 10 % des traumatismes du bras (environ). Selon notre médecin, c'est quelque chose d'encore mal connu, très long et difficile à guérir. Très douloureux.

Alors, je considère à présent le temps comme un tissu sans bords. Mon impatience naturelle bute évidemment souvent sur cette orientation volontaire. Vouloir le plus vivant avant l'organisé ou le structuré est un chemin qui ne m'est pas habituel dans la *durée*. Je le connais bien sûr mais par fragments. Cela fait une énorme différence. Je passe alors souvent de la douceur à l'irritation et je me fais tous les reproches du monde.

C'est dans cet état de contradiction que j'ai reçu le 26 juillet la lettre du ministre de la Culture, Jean-Jacques Aillagon, me décernant le titre de Commandeur dans l'Ordre des arts et des lettres. Cela (auquel je n'ai jamais songé, fut-ce une seconde !) ne pouvait faire un plus étrange contraste avec ma vie actuelle où les réalités matérielles prennent tant de place ! J'en ai été abasourdie ! Ensuite, très touchée et très joyeuse. Pour nous, pour le Mercure, pour mes enfants, pour mes amis, pour mes livres.

J'ai pensé à mes amis morts et qui étaient revêtus de cet honneur. Marie-Hélène Vieira da Silva, Arpad Szenes... aux écrivains que, sans les avoir connus dans la vie, je considère comme mes proches, Pierre Jean Jouve surtout. J'ai pensé à Yves Bonnefoy.

Puis j'ai regardé la chaise usée de ma grand-mère sur laquelle je me suis assise souvent, enfant, près de la fenêtre. De cette chaise à aujourd'hui, mon parcours spontané, mais soutenu toujours par ma volonté comme est guidée la flèche du tireur à l'arc.

Retrouverai-je, avec Claire, cette impulsion vitale ? C'est-à-dire, la retrouverons-nous ?

16 août

Un répit de combien de jours, dans une canicule effrayante qui a fait plusieurs milliers de morts ?

Le nombre de victimes qui fut durant des jours de « plusieurs centaines » sans précision laissait penser qu'il s'agissait de milliers. Je le sentais, et le lendemain on « avoua » trois milliers. Mais des signes inquiétants laissent augurer beaucoup plus. Nos gouvernants commencent à s'agiter. La situation est intenable et tragique dans les prisons surpeuplées, pour la plupart vétustes et en pénurie de gardiens et d'éducateurs en cette saison.

C'est là, dans les désastres de cet été, que l'on rêve d'une élévation dans l'ordre du politique jusqu'au point où des responsables ambidextres (j'entends par là unissant en chacun les valeurs de la droite et de la gauche qui sont naturellement compatibles à un certain degré de conscience) s'organiseraient pour oser toutes les solutions profondément humaines. Je suis certaine que cela est possible. Lorsque j'étais plus jeune, je ne le pensais pas et je me trompais. À soixante-dix ans je le pense et j'espère que nous sommes nombreux à le penser. Évidemment, c'est une révolution de l'esprit, une révolution pacifique, mais il est urgent d'y tendre. Et déjà de tendre à faire exister ce courant lors de prochaines élections. Cela déterminera mes choix.

En attendant nous ne pouvons qu'espérer que la canicule s'arrête, ce qui n'est pas sûr. Si elle persiste, je ne donne pas cher de l'état de l'Île-de-France, de Paris, et de presque toute la France en septembre. Sauf si un sursaut a lieu chez ceux qui tiennent les rênes du pays.

Je ne peux oublier que, dès 2001, c'est-à-dire dans la 1^{re} année du 1^{er} siècle du 3^e millénaire, après le malheur du 11 septembre à New York, une guerre aveugle contre le terrorisme aveugle a pris naissance. Commencée en Afghanistan, poursuivie en Irak, elle continuera. Il en sortira forcément du bien douteux et du mal certain. Où cela nous conduira-t-il tous ? Je me prends souvent en flagrant délit de *retenir* ma pensée sur l'avenir. Bien sûr, mon avenir est court. Mais on aimerait mourir avec, en vue, quelques signes meilleurs pour ceux qui nous suivront.

Le bras de Claire ne fait que d'infimes progrès. Sa ténacité à le faire agir, à bouger sa main m'émeut constamment. Importance capitale, vitale de la main. Nous marchons encore dans le tunnel sans voir la lumière. Et nous vivons très mal cette écrasante chaleur.

24 août

Heureusement la chaleur a cédé depuis le 19 août environ, les nuits

sont redevenues fraîches et un vent léger a chassé les miasmes de la ville. C'est une impression générale de résurrection.

Or les langues se sont déliées et l'on évoque à présent dix mille morts – ou plus – les cadavres attendent dans un entrepôt de Rungis, ou dans des camions frigorifiques un peu partout en France. Un décret vient d'imposer que, passé dix jours dans des conditions incroyables, les corps *non reconnus* seront inhumés d'office. Les détails concrets, macabres, de cette situation qui fut intenable révèlent bien des failles dans notre société. C'est le débat du moment qui devrait conduire à des décisions marquantes pour la condition des gens âgés. On dit qu'ils seront sans doute très nombreux dans dix ans, il convient donc de les respecter dans leur état propre. À voir et sûrement à voir autrement. La classe politique, Jacques Chirac en tête, est en train de battre sa coulpe.

Grâce à cette relative fraîcheur retrouvée, Claire va mieux bien que sa main et son bras soient très récalcitrants devant tous les efforts qu'elle leur propose ! La durée probable est une chose que nous imaginons encore mal. Nos craintes sont grandes car retrouvera-t-elle tout l'usage de son bras et de sa main ? Les médecins peuvent-ils le dire honnêtement ?

Avec le bel été, mon travail reprend. Nous faisons des projets, et cela nous fait un bien considérable. Je peux à nouveau penser à Marcelin qui est venu passer un moment ici juste avant la canicule et c'était une fête du cœur et de l'esprit que de parler avec lui autour de tout ce qui nous requiert, c'est-à-dire nous passionne, et de le savoir établi désormais dans un lieu qui lui convient si bien et favorise son travail.

13 septembre

Superbe journée. Lumière, douceur, présence du feuillage qui a résisté. Septembre apporte son réconfort propre, unique qui *délivre* des débordements de la chaleur. L'esprit reprend son cheminement, oublie la temporalité pour se replacer dans la durée intemporelle.

Trois mois exactement après sa chute si sévère, Claire retrouve sa beauté. Son visage rayonne à nouveau. Sa main a repris ses proportions normales, et même si l'épaule est encore bloquée, le coude redevient mobile. L'espoir revient et l'attitude de notre médecin Didier Maufroy a grandement contribué à cet espoir. La présence humaine de cet homme est très forte, son écoute est sans calcul et toujours dans le registre de la profondeur. C'est une grande chance de l'avoir rencontré

sur notre chemin.

Daniel a téléphoné du Touquet. Il s'inquiétait de Claire. Nous avons parlé d'elle, puis de mon travail et du sien. Longue conversation autour de ce qui nous a toujours requis, ce qui se tisse entre les êtres qui écrivent, ceux qui peignent, ceux qui aiment librement. Oui, une conversation de septembre, merveilleux intervalle qui prépare toujours les méditations écrites de l'hiver.

J'aimerais, après les difficultés de ces derniers mois, après les angoisses, retrouver les racines de la douceur, perdre l'agressivité qui m'envahit trop souvent et qu'au fond de moi je déteste.

Michèle Rosier a montré son dernier film en projection privée le 10 septembre. Salle comble. Le film *Demain, on court* est éblouissant. J'y reviendrai.

L'état du Monde, notamment en Palestine et en Israël, est dramatique. Je ne peux m'empêcher de songer à l'avenir de mes petits-enfants, symbolisant bien sûr les générations qui suivront la mienne. Je les nomme ici dans l'ordre de leur naissance :

Julien

Anaïs et Émilie

Camille

Victoria

Raphaële

Pauline

Zoé

Carmen

Iris

Aux noms anciens traditionnels ont succédé les trois noms des plus jeunes, noms universels. Zoé, la vie. Carmen, le charme. Iris, la messagère des dieux marchant sur l'arc-en-ciel et l'une des plus belles fleurs. Noms d'espoir, en somme, sur lesquels je termine ce deuxième cahier manuscrit. Puisse-t-il se réaliser !

29 novembre

Fuite des jours (je devrais écrire hémorragie des jours). Ce n'est pas la première fois que j'ai cette sensation d'être dépassée par le temps, emportée dans son courant qui va trop vite. Cela vient de toute évidence de mon rythme intérieur freiné par mes difficultés de

marche, et mes angoisses diverses. Je mesure seulement à quel point la vie pleine de Claire était le « moteur » de tout ce qui se passe ici. Je le savais, mais son entraînement était tel que je sentais moins mes incapacités. Je parvenais à la suivre, et le nombre d'actions que nous avons pu faire depuis 1986 jusqu'à 2002 m'apparaît comme un seuil que je ne retrouverai jamais.

Plus de cinq mois depuis sa chute et seulement trois doigts de sa main droite lui obéissent relativement. L'atelier est déserté. Je vis la plupart du temps loin de ma table de travail, et je pense à Roger Laporte qui estimait perdu celui qui s'en éloignait... Je n'ai jamais pensé ainsi ; cependant je manque cruellement de la présence journalière, qui m'est nécessaire pour écrire, à une zone de silence qui concentre la pensée. Je prends cela comme étant mon sort actuel mais je m'y résigne mal comme je me résigne mal à cette opération de cataracte que je vais subir dans quelques jours.

Pourtant des événements importants ont eu lieu depuis septembre. Parmi eux : cette fête au Musée des beaux-arts de Caen pour célébrer Alain Tapié avant son départ au Palais des beaux-arts de Lille, et pour clôturer l'extraordinaire exposition « Baroque, vision jésuite, du Tintoret à Rubens ».

Partage de l'amitié et de la beauté. Découverte du livret des hommages à Alain Tapié auquel Claire et moi avons participé. Concert baroque superbe. Ce musée aura été vraiment pour nous la source d'innombrables joies. Et Lille sera une autre aventure.

Et aussi, cette demande d'aide à ceux qui sont proches de l'art, en cette période de grande difficulté que nous connaissons. Jamais nous n'avons fait cela, et l'amitié vient vers nous, levant des espérances.

Et le prix Renaudot à Philippe Claudel pour *Les Âmes grises*, roman envoûtant à propos de la guerre et du mal. Bernanos l'aurait aimé.

Malgré notre retrait obligé, beaucoup de rencontres. Laurence, Catherine, Éric, Jean-Marie L., les médecins proches, Amal, Isabelle, François, Christian S., Henry-Claude C., une sorte de réseau chaleureux dont chaque visage m'est présent. Je pourrais écrire à propos des chauffeurs de bus, des commerçants chez lesquels nous allons régulièrement dans le quartier, des choses pleines de vie, d'attention qui contredisent les alarmantes nouvelles qui malheureusement sont vraies elles aussi. L'humanité dans le mélange infini.

Tout récemment, l'arrivée (fastueux cadeau !) du *Dictionnaire des littératures de Lorraine* de Michel Caffier. Deux tomes rouges, onze

cents pages ; une somme impressionnante où personne n'est oublié depuis des temps *très* anciens à aujourd'hui. Je suis émerveillée de la place qu'il m'y consacre et très émue de ce qu'il écrit à propos de mes livres. Tout découvrir sera un grand plaisir. Michel Caffier a réalisé, accompli un travail considérable et fort utile pour le rappel de nos racines lorraines.

Grâce à l'A.F.A.A., nous avons vu tranquillement Vuillard, puis Gauguin (les années Tahiti et surtout aux Marquises). Et à Caen, à nouveau, l'exposition des grands tableaux de Miklos Bokor. Plus saisissante encore après les tableaux de Vuillard et de Gauguin. On ne peut rapprocher ces univers différents, mais on doit pouvoir dire ce que l'on sent. La peinture contemporaine, quand elle est forte, conduit plus loin, explore plus loin, et je suis heureuse d'avoir vu *cela* dans ma vie, d'en être sûre.

Le mois de novembre, cette année, a été plus facile que d'habitude. Avec du soleil sur les feuilles d'or, un ciel moins bas, et même souvent bleu. Cela n'allège pas, hélas, les déchirures de ce monde, notamment en Irak, en Tchétchénie, en Palestine.

9 décembre

Après les intempéries qui ont causé des inondations considérables en Provence, surtout en Arles, mais en outre affecté toute la vallée du Rhône, le temps clair, superbe est revenu. Pour les gens que l'on a dû sauver, déplacer, le chagrin est immense, le découragement profond. Quand pensera-t-on aux pilotis de chêne traditionnels dans les zones inondables ? Les architectes qui ont une imagination fertile pour les logements sociaux devraient s'enthousiasmer pour cette cause. Je pense à Claude Franck notamment.

On change mon cristallin d'origine demain. Je suis entourée de tendresse et d'attention. J'essaierai de bien me comporter !

Vu hier soir l'admirable documentaire de Francis Girod sur Claude Chabrol et sur *Le Beau Serge*, son premier film. J'ai revécu toute ma passion pour la « Nouvelle Vague » ! dont j'ai vu à peu près tous les films en leur temps. Mais aussi, j'ai vu la semaine dernière le documentaire *Route 181* de Michel Khleifi et de Eyal Sivan sur Arte. Dans le droit-fil de ce qui nous occupe tant, et qui sera un élément sans doute déterminant pour moi. Mais j'y reviendrai.

28 décembre

Ici (et il faudrait sans fin le définir tant notre lieu est riche de ce qu'il contient en œuvres, mais aussi de ce que nous y vivons) l'espoir revient et la sérénité. L'opération de cataracte, remarquablement réalisée par le professeur Cornic et l'anesthésiste, le docteur Thierry Molis, a été une pleine réussite. Je suis encore dans la phase des « suites », collyre et coque sur l'œil durant la nuit jusqu'au 10 janvier, mais l'attention de Claire est telle que rien n'a été oublié et que je ressens un immense soulagement. Et quel bonheur de bien voir de l'œil droit : dix dixièmes ! C'est vraiment étonnant.

Nous sommes entourées d'affection, d'amitié, de signes magnifiques. Protégées en quelque sorte, et cela nous donne des forces et des idées. Aussi les projets reviennent et certains pourraient se concrétiser bientôt.

Face au grand arbre bleu peint par Alechinsky et accompagné par un poème de Bonnefoy, dans la cour de la superbe maison où vécut en ascète le duc d'Orléans et qui sert de presbytère, un arbre taillé très sévèrement en septembre, sous le soleil d'octobre et de certains jours de novembre a reverdi spectaculairement. C'est étrange de le voir ainsi, éclatant de fraîcheur, entre Noël et Nouvel An ! C'est un acacia.

Nous travaillons.

29 décembre

L'autre jour, à la tombée de la nuit, alors que le bus qui me ramenait à la maison passait rue de Vaugirard, devant le Sénat et le Luxembourg, c'était vers le 20 décembre à peu près : « Je voudrais parvenir à les voir tels qu'ils furent. À travers le tremblement de leur nom accolé à cet asile d'où, le dimanche, sortait une kyrielle d'enfants accompagnée par des religieuses que ma grand-mère appelait les "Sœurs de Niederbronn". » Cadeau de ce jour, graine dans la terre. Tout se fait dans l'insu, à condition que le désir veille.

30 décembre

Nous venons de voir *Les Invasions barbares* de Denys Arcand.

Merveille de profondeur, d'humanité, d'humour. Grand moment de cinéma où tout est présence.

Nous n'avions rien vu depuis l'extraordinaire *Pollock*. Les nourritures fortes suffisent pour des mois !

31 décembre

Le gui sur le bois de la poutre du nord ! Dans le vase de grès chamotté, des anémones rouges, blanches, rouge et blanc, des feuilles vertes. Presque toutes les couleurs sont là. Nous sommes là.

2004

3 janvier

Cette ville où l'on entend des langues différentes
Où les visages des trois couleurs échangent des signes
Où des sourires prennent naissance dans l'infime
Cette ville bien-aimée Préférée à toutes

Cette ville dans la lumière qui reprend son parcours
La traversée des échos, les noms jamais perdus
Les invisibles et sensibles présences
L'amour qui sait tout
Le silence vibrant

12 janvier

Déchirures de Marwan Hoss. Il est mon ami depuis le début des années 70. Avant *Le Tireur isolé*.

Couverture brillante, blanche. Éclairée par le noir pur des lettres, et par l'œuvre bleu et noir de Soulages. J'espérais un livre de Marwan, mais il était trop retiré dans son mal-être pour l'écrire, les années passaient. On ne sait pas comment elles passent.

Aujourd'hui, depuis ce matin, le livre est là. Sa singularité, répétée de livre en livre, est le vide autour des mots, toujours simples, mais ronds, lourds de sens, avides de silence. Un peu comme l'eau tombe goutte à goutte dans une vasque de rocher. Lancinante. À une telle simplicité, rien n'échappe car elle englobe tout sans en faire le détail. Tout le sens en est suspendu entre la vie et la mort. Je ne peux pas ne pas penser à Charles Dieudonné. Et bien sûr, j'ai peur avec et pour Marwan. Cependant, il écrit à nouveau (les poèmes, pour la plupart, sont de l'été 2003). Or, Charles D. n'écrivait pas et cela fait une différence abyssale. Écrire à nouveau sauvera peut-être Marwan. J'ai toujours aimé ses poèmes, ô combien existentiels, leur douceur secrète, entêtée. Leur solitude.

Nous étions trop fatiguées pour aller le voir le 8 janvier, revenir tard; Claire souffrait comme si souvent elle souffre à présent, physiquement et mentalement, la nuit, lorsqu'elle ne parvient pas à se

rendormir. Le souci l'envahit, lui fait redouter cette année qui commence et qui sera si angoissante. Une vie d'artiste ou d'écrivain paie très cher sa liberté. On dit d'ailleurs que la liberté n'a pas de prix.

Mais il serait immoral d'arrêter sa pensée à tout cela, étant donné l'état du monde. Le monceau des vies sacrifiées pour rien. Les coulisses de tous les pouvoirs.

21 janvier

C'est une grande chance de vivre dans un cercle d'amis où l'on *fait*. Où la création est à l'œuvre. Cela dispense complètement des divertissements, de cette dépense inutile de l'être qui use les vies. On voit cette vie dans certains films, dans des émissions dites « de société » à la télévision. On la voit en étant totalement en dehors, et c'est beaucoup plus distant qu'une langue étrangère. En réalité, on n'y comprend rien. Pourquoi dilapider ainsi le temps ? Mystère... Cela ressemble à la nourriture mal conduite, à l'alcoolisme, à la fumée qui enduit de goudrons les bronches, à la prise de drogue. Évidemment, il y a des causes humaines à ces pertes de soi, mais on ne sait jamais où se situent les antériorités.

Dans la très lente enfance, que se passe-t-il ? *Qui* en est averti ?

4 février

Temps d'une grande douceur. Fraîcheur d'air marin. On dirait que les mouettes le sentent, il y avait de grands vols de ces oiseaux hier.

Nous travaillons, mais d'une autre manière. Approfondissement, projets, remise en route. État complexe où, bien sûr, entre la santé (la force ?). Comme toujours, je vois surtout mes manques, mes insuffisances, et en même temps je ne m'en inquiète pas. Tout reprendra sa place pour le dernier tour, j'en suis convaincue. Après, il faut tout lâcher, et plus rien, hors l'amour, n'a d'importance.

François est reparti au Panamá dimanche dernier. Je suppose que, derrière ces jeux à la mode, il cherche quelque chose dont il ne parle pas et qui est du domaine de la sensation pure. Il restera là-bas presque deux mois. Laurence a beaucoup de travail dans le petit musée Jean-Jacques Rousseau à Montmorency, et Carmen, Iris l'occupent intensément par leur vivacité et leur intelligence. J'admire profondément ces jeunes femmes (Catherine ou Laurence) qui travaillent quatre jours par semaine à l'extérieur tout en étant fortement présentes à leurs enfants. J'imagine que cette façon de vivre

donnera à ces petites filles (elles sont six vivant à Paris) un autre sens de la liberté et un grand respect pour leur mère. Elles comprendront mieux combien le havre de la maison est ouvert sur le dehors.

J'ai beaucoup de difficulté à m'approcher de la sculpture. Pour moi, le monde tridimensionnel est celui des corps et de l'architecture. Donc des corps sculptés de tous les temps, ceux que je connais parce qu'ils m'ont touchée quand je les ai vus (je sais mes connaissances très limitées), et de l'architecture quand elle m'enthousiasme et me touche (là aussi je sens mes limites). Mais j'y vois plus clair et je comprends mieux pourquoi je ne parviens pas à m'intéresser à des quantités de sculptures de petits et moyens formats, en général abstraites, sauf de rares exceptions.

Par contre, le monde de la céramique, du grès, de certaines porcelaines, bref d'œuvres que l'on peut tenir entre ses mains et qui peuvent contenir des solides ou des liquides depuis la nuit des temps, me procure des joies continues. Je ne m'habitue pas à regarder ces objets qui sont tout, sauf des objets justement, pour moi.

10 mars

Il y a une semaine, Jean-Jacques Aillagon, notre ministre de la Culture, m'a remis la croix de commandeur dans l'Ordre des arts et des lettres, au Mercure de France, en présence d'une quarantaine d'invités. Sans savoir pourquoi, je m'effrayais un peu de cette cérémonie.

À tort. Elle fut simple, chaleureuse à l'extrême, entourée de personnes plus ou moins proches qui m'aimaient et se réjouissaient. Ceux qui n'avaient pu venir étaient présents par la pensée, et Jean-Michel Décimo par une lettre et des roses ! Ce qui fut dit par Jean-Jacques Aillagon sur moi et sur mes livres transfigura les années de travail, de silence, de retrait en même temps que mon engagement intellectuel. C'est une impression étrange d'écouter quelqu'un parler de vous devant des témoins. Le mot reconnaissance apparaît comme un mot bienheureux (surtout dans son sens étymologique) parce qu'il efface certains malentendus créés par des critiques plus que douteux, ceux qui ne lisent pas attentivement les livres. Autrement dit, la sincérité de l'éloge (la traversée des textes) efface les petites douleurs accumulées au long des années, et cela, d'un seul coup ! La façon dont ces mots furent dits aussi, regard dans regard.

Puis, le ministre posa sur mon cou le ruban de la croix de commandeur et m'embrassa. Jean-Jacques Aillagon est lorrain. J'y ai vu un signe de plus. Peut-être nous connaissons-nous un jour !

J'avais écrit, pour la première fois de ma vie, un discours. Ce n'est pas un genre facile et j'avoue que le texte m'a résisté. Pourtant, dès la fin de la première page, je me suis laissé emporter. La mémoire veille, elle laisse toujours filtrer des sensations dont la précision m'émerveille. Ce qui me bouleversait, c'était les présences chères à mon cœur. Je ne peux les citer toutes, j'évoquerai seulement celle de Simone Veil qui me fit l'honneur de venir. À tous, j'ai dit mon émotion de les voir, d'entendre le profond silence dans lequel j'ai parlé et de lire, ensuite, la joie sur leur visage.

Isabelle Gallimard qui avait ouvert le Mercure, offert cette réception, m'a laissé voir à quel point elle en était heureuse. Ce fut un grand moment dans ma vie.

C'est seulement après, en rentrant, que j'ai appris que François avait eu un accident au Panamá.

12 mars

Hier, hélas, le 11 mars, d'affreux attentats conjugués ont ensanglanté Madrid à 7 h 30 du matin... Immense émoi dans l'Europe entière. On compte aujourd'hui 199 morts, 58 mourants et au moins 1400 blessés. On ne connaît pas ceux qui ont commis ces crimes, mais il est probable que c'est Al-Qaida plutôt que l'E.T.A. À l'heure où j'écris, des centaines de milliers d'Espagnols sont rassemblés à la Puerta del Sol et dans les principales villes d'Espagne. Une volonté noire s'exprime en réponse à une autre volonté noire. Deux hydres dressées l'une contre l'autre.

On ne peut s'empêcher de penser aux sondes qui explorent Mars, Vénus, et bientôt une certaine comète. À l'argent qui est ainsi dilapidé alors même que le monde du Sud « crève » par manque d'eau, de nourriture, de remèdes. L'Orient contre l'Occident, sur une si petite planète. La folie est partout.

Justement, hier, nous étions chez Jean Fournier et dans la galerie déserte nous avons eu une conversation d'une heure et demie autour de ces Américains de Paris tels que Jean F. les a connus, rue Saint-Julien-le-Pauvre dans les années 48-55. Et c'était inouï d'entendre notre ami devenu si fragile sous ses quatre-vingt-deux ans, autant artiste que marchand (ce qui est rarissime sûrement), évoquer Sam Francis trouvant ses racines profondes en France, peignant comme premier tableau ici (après ceux peints aux États-Unis) un fragment de la surface de l'eau de la Seine, dans des ocres indéfinissables, all-over. Et aussi de l'entendre parler de ces mêmes tableaux que Sam Francis voulait revoir à la lumière du jour de Paris (où ils étaient nés) avant

de mourir, car il savait qu'il allait mourir.

Ce moment magnifique s'opposait *de fait* à la violence qui secouait l'Espagne. Le contraste était immense, et je le fixe ici pour le futur s'il y en a un.

18 mars

Il s'agissait bien, en effet, de Al-Qaida en Espagne, et le gouvernement de Aznar a *tout* fait pour ajourner la vérité sur ce massacre et la reporter à une date postérieure aux élections législatives qui avaient lieu le dimanche suivant les attentats. Les Espagnols ont donc voté sous une pression extraordinaire, et le gouvernement de J.M. Aznar a été renversé au profit des socialistes. Les conséquences en seront immenses, notamment sur l'engagement si peu démocratique de l'Espagne dans la guerre en Irak.

La blessure espagnole est énorme, elle a touché l'Europe entière, et depuis, Al-Qaida déploie ses menaces tous azimuts sur l'Europe, sur l'Asie et même sur le Moyen-Orient. Par exemple, sur la France à cause de la récente loi sur le port du voile à l'école et au lycée. Il faut dire que l'interminable, insupportable polémique a créé des dérives qui n'avaient plus aucun rapport avec la neutralité nécessaire dans les classes. À ce sujet j'ai pensé que l'on aurait pu faire l'économie de toutes ces paroles plus ou moins chargées de haine, et exiger purement et simplement un uniforme dans les écoles et les lycées. Cette coutume d'autrefois avait beaucoup de qualités et, en étant remise à l'honneur, elle aurait fait cesser ipso facto les vols, les envies, les exhibitions de vêtements de marques. Je ne comprends pas que l'on n'ait pas l'énergie d'imposer une tenue obligatoire pour tous jusqu'à l'entrée à l'université. Si bien que l'on se retrouve aujourd'hui, sept jours après le 11 mars à Madrid (qui fait écho bien entendu au 11 septembre à New York), avec de forts risques d'attentat à Paris (les terroristes préfèrent frapper les capitales) parce que l'on n'a pas trouvé le moyen simple et radical de régler le problème de l'habillement de tous en classe...

Le monde est dans un état de fermentation indicible, et le trouble est si grand que les maux prolifèrent dans l'ombre d'autres maux. C'est proprement infect quand on songe à ce que devrait être la vie pour chaque être humain.

Ce soir, s'ouvre le Salon du livre où la Chine est l'invitée. Nous autres, écrivains, nous sommes au pied du mur.

29 mars

Hier, anniversaire de Claire. Heureux, fort.

Si nous n'étions pas emmurées dans nos soucis, nous ne serions pas, dès ce matin, retombées dans leur engrenage qui est fatal à notre santé, à notre humeur, à notre sérénité. Personne ne s'en doute, mais nous souffrons des difficultés qui s'accumulent sur nous en des domaines qui nous arrachent à notre travail. On appelle cela pudiquement les soucis matériels mais ce n'est pas le mot qui convient.

Ce sont des soucis liés aux maux inhérents à notre « civilisation » (mot à prendre avec précaution). Notre fragilité actuelle nous laisse sans défense contre eux.

Mais comme nous n'avons pas fait vœu de vivre hors du monde, à défaut de les résoudre, essayons de les comprendre ! Autrement dit, perdons un temps qui nous est précieux. Cela nous enrage.

Hier, aux élections régionales, la France est devenue, mis à part l'Alsace, toute rouge ! La politique intérieure, déjà difficile à suivre, va sûrement le devenir encore plus. Pronostic impossible à cette heure !

Notre ami Christian Sauzède est venu le 24 mars, chargé comme un Roi mage ! Avec son amitié indéfectible et sa liberté de parole. C'était un moment magnifique. Nous avons parlé jusque tard dans la nuit. Son courage, son attention sont hors du commun.

Le 21 mars, à Créteil, où nous avait conduites Éric, accompagné de Catherine et de Camille, nous avons revu le film d'Amal Bedjaoui, *Un fils*. Il faut voir et revoir les films. Jamais on ne voit tout la première fois.

Le 19, nous avons vu (enfin) *George qui ?* de Michèle Rosier, à Créteil aussi. C'est son premier film ; nous avons vu tous les autres.

Je ne m'attendais pas à un film – évocation de George Sand – d'une telle ampleur. Il est d'une liberté et d'une audace qui m'ont enchantée. Le choix des acteurs, remarquable, et je suis scandalisée qu'un tel film ne soit pas programmé à Paris, au moins, pour l'année du centenaire de la naissance d'Aurore Dupin.

6 juillet

L'impression d'être embarquées sur un bateau à voiles, au milieu de la mer et sans aucun vent, impression qui durait depuis des mois, s'est dissipée. Au point que le cours de la vie a repris une vitesse accélérée (sans doute par comparaison).

Je crois que la boîte aux crayons de couleur apportée par Christian Sauzède le 24 mars a eu un effet magique. D'abord la couleur (cf. Matisse...)

Claire qui pouvait compter sur trois doigts de sa main droite, peu à peu retrouvés, a dessiné et colorié des œuvres sur grand papier avec de plus en plus d'aisance, et ce résultat qu'elle n'escomptait pas a été merveilleux et bénéfique. À ce jour, cette entreprise continue et les papiers s'accumulent. J'en suis émerveillée. *Faire* étant le propre de l'artiste et du poète.

La venue dans son atelier d'Alain Dominique Perrin le 9 avril a, on peut l'affirmer, ouvert l'avenir et concrètement assuré la vie de l'atelier pour les deux années qui viennent. Son enthousiasme et sa générosité ont fait à Claire un bien considérable. L'acquisition importante qu'il a faite a confirmé toutes mes intuitions, mais aussi celles de Marcelin Pleynet, de Jean Sorrente, d'Alain Tapié, de Germain Viatte, de Dominique Bozo, de Marie-Françoise Poirer, de Françoise Ducros, d'Alberte Grynepas Nguyen et de tous ceux qui ont vraiment vu, comme Henry-Claude Cousseau, la peinture de Claire. Au moment même où j'aborde une monographie sur Claire en la commençant à sa naissance, c'est une sensation réjouissante et stimulante. Surtout après l'année que nous venons de passer. Le 13 juin, il y a eu un an depuis cette chute terrible dont l'origine m'est indirectement due puisque c'est pour m'examiner que ce médecin avait besoin d'une sonde très fine qu'il aurait dû prescrire à l'avance.

Sans doute faut-il compter un an encore pour que les mouvements naturels lui soient possibles sans frein, ni douleur ni gêne aucune. Il est toujours permis d'espérer.

Le 23 juin, Julien est venu. Il est chargé par Utopia (une salle de cinéma art et essai en Avignon) d'un cinéma itinérant dans le Vaucluse, bien nommé *La Strada*, et va bientôt, cet été, projeter des films dehors, sous les étoiles, dans les villages ou bourgades isolées. Films qu'il choisit et présente avant chaque séance. C'est un grand bonheur pour lui.

Le 3 mai, j'ai commencé une frappe nouvelle de *Comme on parle à la nuit tombée*. En retirant tout ce qui m'a semblé en trop, selon la lecture que j'en fais aujourd'hui, trente-deux ans après le 6 juin 1972, jour où j'avais terminé le manuscrit dactylographié. C'était un moment de ma vie d'une complexité extrême. La violence du roman était en moi. Bien entendu, j'ai toujours gardé l'intention de publier ce manuscrit, et il a failli l'être, par Béatrice Didier, en 1981 aux P.U.F.

C'était après que j'eus reçu le prix Femina, mais Simone Gallimard s'y était opposée. L'histoire de ce manuscrit est très étrange. Or, il a fallu que Jean-Michel Décimo (du Mercure) aille passer une semaine à Amsterdam pour que son absence, lors de la venue de Jean-Jacques Aillagon au Mercure, réveille en moi l'envie de remettre au jour ce roman qui, à travers la fiction, m'est si proche. Naturellement, j'ai retrouvé, intacte, la douleur dont il est né. Et ce mois de dactylographie qui est, à nouveau, *l'entrée* dans un texte a été une grande expérience de revisitation. Je la dois à Jean-Michel, et j'aime ces signes qu'apporte la vie.

J'ai remis à Isabelle Gallimard le manuscrit le 11 juin et elle m'a donné sa réponse le 15 juin. Sa lecture immédiate m'a touchée infiniment et sa réponse m'a remplie de joie. Elle a souhaité que j'écrive une introduction (j'en avais l'intention) et que j'épure encore davantage ce qui précède le départ des deux garçons pour Amsterdam. Comme je l'ai écrit dans le prologue de la réédition des *Bonheurs* au Mercure en 1982 : « Perdre reste, pour un écrivain, le bénéfice d'écrire, du moins je le crois. » Aussi, ma seule action sur le manuscrit de 1972 a été *d'ôter*. J'ai ôté en dactylographiant le texte en mai, et encore rayé beaucoup de lignes dans le manuscrit tel qu'il paraîtra bientôt. Certes, le tempo des premiers mouvements est lent, tout se met en place au fond des êtres. Cette lenteur insidieuse est la tourbe nécessaire à l'acte violent de la fin : Matthieu tue Ingeborg, Julien, et aussitôt se suicide. L'accélération brutale de la fin du roman commence en Matthieu marchant seul dans les dunes, s'approchant de la mer du Nord. La charnière du roman, c'est le chapitre 22. Mais la profonde mélancolie de Matthieu imprègne le tissu du roman depuis son début.

D'une façon générale, les circonstances de ma vie ont été compliquées, contradictoires, complexes. Toute vie a ses complexités, mais certains parcours sont plus mouvementés. Et le mien l'a été. Je m'en rends mieux compte aujourd'hui alors que je viens d'avoir soixante et onze ans.

Accepter, collaborer avec l'existence, garder intacte ma curiosité d'être sont pour moi les seules attitudes intelligentes et raisonnables. Le miracle de la vie amoureuse éclaire tout, sauve tout.

11 juillet

Tandis que Claire dessine un Carré magique de la Lune et que nous écoutons le plus beau des quintettes de Schubert j'écris solennellement que la situation mondiale s'aggrave et qu'aucun espoir n'est en vue.

La violence est sur tous les fronts à la fois. Tout ce qui était prévisible est arrivé, en bien pire. Que faire ?

Garder les liens, oui. Travailler, oui. Vivre selon notre cœur, oui. Mais où se trouve le levier assez puissant pour agir en aidant ?

22 juillet

Juste avant de partir vers la Bastille... où sont l'atelier de Claire et l'hôpital Saint-Antoine qui est pour moi, et cela depuis 1986, le lieu de la protection ! D'ailleurs, chaque fois que je m'y rends, je me sens entourée d'attention et d'amitié. Lieu bénéfique donc, et nullement effrayant, malgré les misères que j'y croise.

Donc, juste avant, Isabelle Gallimard vient de m'appeler pour me dire qu'elle est très heureuse de sa seconde lecture et que mon roman sera publié début 2005, janvier ou début février.

Son avis, naturellement, m'importait beaucoup et même principalement. C'est donc un grand jour !

Hier, grand jour aussi, nous sommes allées, ou plutôt j'ai accompagné Claire à la place de la Madeleine pour y voir, in situ, la grande toile de 1982 dans le bureau si harmonieux d'Alain Dominique Perrin. À quelques centimètres près, cette toile peinte à Saumane-de-Vaucluse semblait destinée à ce lieu. On peut dire qu'elle l'illumine, c'est une merveilleuse rencontre.

1^{er} août

Paris silencieux. Chaleur. Vents étiés.

Catherine et François sont en Grèce. Puissent-ils, par un miracle que j'attends, revenir de Skopelos réconciliés. Dominique dans son parc de Montfavet, dans la chaleur, avec ses végétaux. Comme j'aimerais que ce don qu'elle possède, cette espèce de vocation, soit reconnu et apprécié de tous !

Claire continue les séries de Constellations sur Arches, sur calque, sur Johannot et sur Rives. Très belles œuvres, pures, transparentes, d'une rigueur attirante.

Aujourd'hui, je reprends la monographie que j'avais écartée pour revoir *Comme on parle à la nuit tombée*. Je comprends de mieux en mieux pourquoi j'ai écrit ce roman et avec quels éléments.

Je comprends aussi de mieux en mieux ce qui constitue la

singularité de la peinture de Claire.

Relecture de la correspondance avec Fournier (lui en étant le scripteur puisque nous n'avons pas de double de nos lettres). C'est passionnant. Pour la monographie bien sûr.

Je suis déterminée à ne plus accepter d'entretiens. Il me reste peu de temps (logiquement) à vivre et je ne veux pas me disperser. J'ai devant moi plusieurs projets que j'aimerais réaliser. Cela suffit... avec la vie et tout son fascinant aléatoire.

13 août

Je crois que la canicule nous sera épargnée.

Hier, tandis que nous étions au Centre Pompidou pour y voir les œuvres d'Aurélié Nemours et de Giuseppe Penone, un énorme orage a eu lieu sans que nous nous en rendions compte, parce que l'exposition Aurélié Nemours, conçue comme un labyrinthe, ne comporte aucune ouverture sur le dehors. C'était le grand charme de l'exposition récente de Miró, mais il n'y a pas de hasard. Cette peinture que nous voyons depuis des années (mais cette exposition est une rétrospective), malgré la beauté mystérieuse de la série *Demeures*, est une peinture bloquée, fermée. Je l'ai ressenti fortement et la nature des « poèmes » (?) d'Aurélié Nemours augmente encore cette sensation angoissante. Justement, sa peinture dont la qualité est parfaite, la juxtaposition de ces comprimés de métaphysique et des tableaux irréprochables engendre un malaise difficile à définir.

Heureusement, après, nous nous sommes plongées dans le monde de Penone où le cœur de la nature bat vraiment. Même si parfois il pousse un peu trop loin son enthousiasme pour l'ordinaire des choses (cf. les ongles), il nous emporte dans le centre, noyau des arbres et des branches, et l'entrée dans la salle obscure des « murs » en feuilles de laurier où respirent deux poumons de bronze est une expérience que l'on voudrait recommencer sans fin. Pourquoi ? D'abord parce que l'odeur y est divine, ensuite sa couleur (tout le monde connaît l'extraordinaire vert bronze des feuilles de laurier séchées, leur tenue, tout ce qu'elles évoquent) qui se déploie dans le faible éclairage, accentuant l'effet de protection végétale, crée un lieu *contre* tout ce qui se produit de désastreux dans le monde.

Il est vrai qu'à toute minute on peut évoquer en silence, avec précision, un certain nombre d'horreurs en sachant que l'on est très en dessous de la réalité. L'art de Penone avec ses approximations, ses élans, sa patience (je pense aux épines d'acacia plantées ou plutôt collées par leur base sur la soie), son imaginaire de traces, de creux

(l'empreinte de son corps dans le tas de feuilles de buis), de passages, oui, cet art colle à la vie dans tout ce qu'elle a de magnifique et de poignant.

C'était justement hier la fête de Claire. En déjeunant au café Beaubourg, je regardais son visage se détachant sur *Paradis* de Sollers, fragment faisant stèle sur le mur.

Je me suis encore réjouie de l'avoir, la première, appelée Claire en 1951. Tout cela est si loin... et si proche. Et pourtant, je vois bien tout ce qui rend la mort plus réelle et moins conceptuelle. Et j'accepte chaque jour, d'une façon ou d'une autre, son ombre au sein des détails.

Il y a quelques jours, Alain Tapié et Jean Coudert, à vingt-quatre heures d'intervalle, sont venus nous voir. En outre, Michel Favier a envoyé une lettre magnifique de sa maison de campagne. Trois amis très proches réunis ainsi par une sorte de hasard et qui ne se connaissent pas entre eux. Pour nous, c'était une fête d'amitié et il faisait beau et léger. Ces moments ont une grâce qui m'émeut toujours.

C'est ainsi qu'autrefois j'avais écrit une chanson, *Mes amis*. Peut-être Claire la mettra-t-elle dans le futur C.D. de ses chansons dites « poétiques » (faute de mieux, je n'aime pas ça du tout).

Je suis très heureuse de savoir que Jean va naviguer à nouveau en septembre, qu'il se sent assez fort pour cela, après son quadruple pontage coronarien, et alors qu'il approche de ses soixante-dix-sept ans. Mais son attitude envers la vie et la mort, si simple et si radicale, fait mon admiration. Nous nous connaissons fortement depuis 1953. Merveille que l'amitié !

29 août

Heureux mois d'août. Les œuvres de Claire s'accumulent, plus délicates et inspirées les unes que les autres. Je travaille avec bonheur à sa monographie.

Le temps qui fut souvent frais et orageux a été très agréable. La ville était encore assez vide hier !

Ce matin, inquiétante, troublante nouvelle. Alors qu'un reporter italien vient d'être assassiné par les forces armées islamiques en Irak parce que l'Italie a refusé de retirer ses troupes afin de sauver cet otage, nous apprenons que les deux journalistes français (l'un du *Figaro*, l'autre de *R.F.I.*) qui avaient disparu depuis neuf jours sont aux

maines des mêmes forces armées islamiques, et que ces deux hommes sont menacés de mort si la France ne retire pas sa loi sur le voile dans les quarante-huit heures. Immense choc personnel.

Première remarque : la France est une République et retirer une loi en quarante-huit heures ne peut être que le fait d'un dictateur.

Deuxième remarque : la laïcité à l'école et au lycée est un *mur blanc* sur lequel ne doivent s'inscrire, à l'intérieur d'un tableau réservé à cet usage, que les données des matières étudiées. Chacun des élèves arrive avec sa vie privée, son esprit propre, pour apprendre ce qu'il ne sait pas et préparer son avenir. La laïcité protège donc la liberté de pensée dans le respect de tous. Les signes démonstratifs sont un trouble notable qui perturbe la bonne entente générale des élèves.

Troisième remarque : la vie de deux hommes est au-dessus des lois. Christian Chesnot et Georges Malbrunot.

Quatrième remarque : les jeunes filles musulmanes qui ont remué ciel et surtout terre pour porter ce que l'on a pudiquement nommé des foulards (et qui se sont souvent révélés être des costumes de grand apparat, des pieds à la tête, et allant même jusqu'à masquer le visage entier) se sont couvertes de ridicule, et leur arrogance durant presque deux ans sur les plateaux de télévision ne leur a nullement attiré la sympathie. Seule une loi pouvait débloquent une situation dramatique à l'extrême. Cette loi doit entrer en vigueur la semaine prochaine à la rentrée des classes.

Or, un chantage éhonté éclate soudain. Gouverner un pays est une chose d'une difficulté inouïe. Que va-t-il se passer ? Si ces deux hommes sont exécutés sous ce prétexte, les conséquences seront terrifiantes.

Alors, n'est-ce pas aux jeunes filles qui se sont tellement fait voir dans tous leurs atours, et à elles seules, que revient l'obligation de protester contre ce chantage et de déclarer qu'elles ne veulent pas de l'assassinat de ces deux hommes ? Qu'elles s'engagent solennellement à respecter la loi française qui est la même pour tous ! Faute de quoi elles seront complices de ce double meurtre et porteront toute leur vie cette responsabilité.

Il faudrait, pour sortir de cette impasse politique affreuse, qu'un

collectif de ces jeunes filles soit reçu à l'Élysée en présence de Jacques Chirac, de Jean-Pierre Raffarin, de Dominique de Villepin, de Michel Barnier, de Renaud Donnedieu de Vabres, cela dans une séance solennelle, où elles diraient à la vue de tout le pays si elles veulent ou non respecter la loi de leur plein gré et sans arrière-pensée.

Car il ne peut pas y avoir d'arrière-pensée. Comprendre la profondeur d'un espace neutre est une chose capitale. Même si cela ne vient pas de leur passé ou de leur culture, elles sont ici pour y vivre publiquement comme nous y vivons. La relation à Dieu est une attitude intérieure et invisible dans l'espace public. La prière est un acte du cœur. Si ces jeunes filles ne comprennent pas cela c'est qu'elles ne comprennent rien à la mystique religieuse.

Mais j'écris ces choses le cœur serré. Je pense aux femmes, aux enfants, aux parents de ces deux hommes, à leurs amis aussi, je suis dans une profonde tristesse, comme si notre monde immédiat avait soudain fait un bond en arrière de plusieurs siècles, comme si une Inquisition d'une autre nature était en train de s'installer.

30 août

Hier soir, Jacques Chirac s'est manifesté avec une célérité peu ordinaire à la télévision. Tout a été juste dans ses paroles. Les musulmans officiels, devant la Mosquée, ont été unanimes dans leur condamnation. Une jeune fille, voilée (mais c'était dans la Mosquée) s'est offerte en otage de substitution, disant qu'elle ne voulait pas de sang sur son voile ; elle a parlé au nom d'autres jeunes filles, ce qui est capital. Je l'espérais sans oser croire que cela aurait lieu. J'en suis très émue. La mise en œuvre de la loi commence jeudi. Silence du côté des ravisseurs. Le pays retient son souffle, c'est du moins l'impression que j'en ai.

Si nous avons plus de forces, si nous pouvions rester en position debout plus longtemps, nous irions ce soir à la manifestation devant la Maison de la Radio, mais je ne peux plus rester dans la foule, hélas !

21 septembre

Matière fluide et pourtant dilacérée du temps. Le fait d'avoir à ce jour une vie déjà longue (et tellement remplie) me pousse à désirer et à trouver des moments de vide qui génèrent en moi de l'énergie. C'est mon unique façon actuellement de résister aux événements (médicaux par exemple) qui nous sont imposés de l'extérieur à l'une ou à l'autre.

Comme nous les vivons ensemble, chacune de nous connaît le double de ce qu'elle supporterait si elle était seule ! Mais vivre ces contraintes à deux est, bien sûr, incomparable.

L'enchantement des journées de l'été 2004 a été, d'une part, les œuvres sur papier réalisées par Claire depuis la fin du mois d'avril jusqu'à ces jours de septembre, et d'autre part, la lecture plusieurs fois faite en commun du manuscrit de *Comme on parle à la nuit tombée* qui sera publié en janvier.

C'était comme un chantier ouvert, et toute phrase apparaissant comme non essentielle a été supprimée. Mon manuscrit a été scanné par Jean-Michel Décimo au Mercure, à la demande d'Isabelle Gallimard, et c'est une disquette accompagnée d'un manuscrit imprimé qui partira chez Gallimard, dans le service de Brigitte Duverger. Chaque fois je pense à Gilbert Minazzoli qui a été l'artisan de tous mes premiers livres au Mercure. J'ai souvent écrit la merveille que représente pour un écrivain, pour moi qui me tiens très proche de sa fabrication, la naissance d'un roman, d'un recueil de poèmes, ou d'un texte indéfini. Je me réjouis des jours à venir en octobre et en novembre.

L'enchantement a été aussi celui des rencontres qui ont eu lieu, et de celles à venir.

La beauté de septembre, sa douce lumière, a été jusqu'ici un délice.

Je n'oublie rien de ce que je sais (hélas, trop peu !) des malheurs du monde et de la folie des humains. Nous serons, paraît-il, dix milliards d'humains vers la fin du XXI^e siècle. Bien sûr, nous n'y serons plus, mais j'ai beaucoup de peine à croire que ce sera un paradis. Je vois cela plutôt comme un enfer futur. *Sauf* si une inspiration sublime, inconnue, venue du mystère des astres dont nous sommes des poussières, habite les vivants dont feront partie les enfants de mes petits-enfants. Je voudrais peser sur ce futur avec mes livres, et je pense bien sûr aussi à d'autres livres que les miens.

Je voudrais que la lecture revienne, qu'elle revienne avec le meilleur de la musique et de l'art. Je voudrais que l'on arrête avec l'agitation, la futilité, le désir de la consommation à outrance. Au-delà de notre génération, tout sera à accomplir dans l'urgence du nécessaire. Cela s'appelle *être au pied du mur*.

À l'occasion du 3^e anniversaire de la destruction des Twin Towers, on a donné officiellement le nombre total des victimes, 2749 personnes. On va reconstruire un double ensemble dont la plus haute

tour sera plus élevée que les Tours jumelles. Elle sera plus ou moins transparente, c'est vrai, mais plus haute. La plus haute du monde, bien sûr. Tadao Ando avait présenté un tout autre projet : une place vide et bombée (de la même courbure que la Terre à une autre échelle). Ce projet a été jugé « non rentable ». Tout se tient !

5 octobre

Quatre ans déjà depuis le début de la seconde Intifada en Palestine. Plus de six mille morts dont cinq mille environ chez les Palestiniens depuis la « promenade » d'Ariel Sharon sur le mont du Temple. Tout ce que j'avais pressenti, écrit, était donc juste. En ces jours (même durant la fête de Soukkot), il se passe à l'intérieur de la Bande de Gaza une répression atroce. Naturellement les résistants à l'occupation israélienne ont tort de harceler certaines colonies avec des roquettes qui tombent au hasard, une ou deux à intervalles irréguliers. Les dernières ont tué des enfants d'origine éthiopienne qui jouaient. On voit dans ce fait l'absurdité de la violence et la cruauté du destin. Mais contre un pays surpuissant et surarmé, que peuvent ces desperados palestiniens (sans voix, sans pouvoir), ils en sont réduits à des signaux qui peuvent être mortels, ce sont des cris. Tout homme armé a tort, d'abord. Ensuite, on peut admettre des exceptions. Dans le conflit israélo-palestinien, tout le monde a tort, mais ce tort est en proportion de la puissance.

Quant à l'Irak... (voir ci-dessus). C'est le même monde. Du moins entre ce que l'on nomme la Coalition (dérisoire !) et les Irakiens. Entre les baassistes + les sunnites d'une part, et les opposants à Saddam Hussein + les chiites d'autre part ; c'est une guerre civile à mort, exaspérée par l'occupation étrangère. Là encore, *tout* était prévisible.

Aussi, comme me le disait Daniel au téléphone « On vit mal ». On attend des issues dramatiques. On ne peut se contenter de notre monde (encore) confortable.

Je pense aux chefs d'État des pays raisonnables, aux « Missi Dominici » que sont les ministres, aux diplomates quand ils sont ouverts et généreux. Je pense à eux avec force et sympathie. Je voudrais les aider à mon humble place qui est de poser de l'encre sur du papier. Tandis que Claire crée des œuvres lumineuses et intemporelles.

Les deux otages français et leur chauffeur syrien ne sont pas encore libérés à ce jour. Où en sont-ils ?

Mon roman sera en librairie le 20 janvier 2005. Je travaille à la 4^e de couverture tout en la mettant en question car c'est un usage que je n'aime pas. Je suis heureuse de cette parution en ce moment de ma vie. Cela m'a fait réexaminer une fraction de mon existence qui ne pouvait pas sécréter autre chose que ce livre. Ce livre dans lequel je suis, bien sûr, de façon sinueuse, et Claire aussi. Mais tout cela n'est pas visible avant le 4^e ou 5^e degré !

16 octobre

Le 9 octobre, nous sommes allées au Raincy pour y découvrir le livre achevé, *Le Souffle à la surface*, et exposé dans le Temple !

Magnifique ouvrage entièrement sérigraphié par Éric Seydoux. Mise en page parfaite et non classique, ce qui est assez rare. Les textes et les douze œuvres ont été commentés l'après-midi par Pierre Encrevé avec une profondeur digne de la Bible et des peintures qui l'accompagnent. Une profondeur sensible, ouverte, chargée de savoir et en même temps elliptique. Un beau moment. Cinq des peintres étaient présents : Pierre Buraglio, Christian Bonnefoi, Monique Frydman, Claudie Laks, Claire Pichaud. Alberte Grynepas Nguyen, Éric Seydoux ont pu venir pour entendre Pierre Encrevé.

Le Temple du Raincy, très ancien, venait d'être entièrement restauré. Climat tout à fait différent de celui d'une église. Ce qui s'explique historiquement. Son pasteur actuel est une femme. Sentiment d'une communauté étroitement liée.

Finalement, j'ai décidé de laisser le Mercure présenter mon roman en trois ou quatre lignes très denses. De l'extérieur, cela est sûrement plus facile que de l'intérieur ! La fabrication est commencée. Le 11 octobre, Daniel Ingwiller m'a écrit une lettre comme on aimerait en recevoir une chaque année ! C'est ce qui se passerait si j'écrivais davantage, mais j'aime l'air entre les livres, et il me faudrait concevoir alors des textes très courts, concentrés. Oui, un par an ! La préface de Saul Bellow dans *En souvenir de moi* contient parfaitement toutes les raisons d'un tel choix. Mais sans doute faut-il être Saul Bellow !!

30 octobre

Yasser Arafat est arrivé hier à Paris pour y être soigné d'urgence. Son état semble désespéré si l'on en croit les commentaires palestiniens et israéliens.

L'état de son sang semble intriguer les plus grands spécialistes, du moins ceux arrivés d'Égypte et de Jordanie à Ramallah avant son transfert à Paris. Les analyses sont en cours. Puisse son état ne pas être

dû à un empoisonnement progressif car alors le soupçon serait terrible. Attendons.

La situation là-bas est très tendue avec cette probable révolte des colons de Gaza (huit mille environ) qui refusent le plan d'Ariel Sharon sur le démantèlement des colonies de Gaza. Le sac de nœuds est rempli. Tristesse et inquiétude s'ensuivent.

Nous avons beaucoup travaillé. Et relativement nous sommes sorties. Un grand courant s'amorce pour Claire et elle est pleine d'ardeur et de projets. Moi aussi. J'espère que mes soucis de santé seront clos après le 2 décembre. Pour l'instant, les examens donnent de bons résultats, mais il faut approfondir.

Long échange avec Marcelin avant-hier. Émotion et joie. Son *Rimbaud (Situation)* paraîtra au printemps dans la collection de Sollers, *L'Infini*.

4 novembre

C'est George W. Bush qui a été réélu. La pression des Églises diverses et des conservateurs était telle que je ne m'en étonne pas. Que dire ? Que penser ? Comme cela occupait mon insomnie de cette nuit, j'ai vu écrit : *De la préhistoire à l'après histoire*.

Au fond, lorsqu'on regarde une carte autrement (une carte du monde) avec l'Australie à gauche, on voit les U.S.A. au milieu des terres, bien campés entre deux énormes océans, et bien sûr, immenses. Cela fait imaginer qu'ils pourraient tout détruire sur leur droite et sur leur gauche, au-delà des eaux, sans guère en souffrir. Leur arsenal est colossal, leurs stocks d'armes de destructions massives débordants. Déjà, ils prient, invoquent Dieu, et tuent. C'est bien parti, et les budgets militaires sont gigantesques. Déjà, partout, on flatte le président de cet Empire. Qu'en sera-t-il dans un mois, dans un an ?

Yasser Arafat est en train de mourir. Il a vécu ces derniers jours une sorte de chant du coq, mais sauf une absence avérée de leucémie, on ne savait *rien* des analyses en cours. France-Culture, dès ce matin, a évoqué à nouveau l'empoisonnement. Il est dans le coma depuis cette nuit et soigné intensivement. C'est sans espoir, je le crois. Pauvre Palestine ! Peut-être un homme se lèvera-t-il pour la sauver de son terrible destin...

Si cela est prouvé, *qui l'a empoisonné ?*

Je nomme mes amis Marcelin P., Jean C., je les vois chacun dans leur voie.

Nous avons aimé le récit détaillé de la genèse de la chapelle du Rosaire à Vence, de cette amitié entre Matisse et sœur Jacques-Marie (Arte).

Aujourd'hui, Pascal Hinous est venu faire une séance très longue de photographie des œuvres récentes de Claire (quatre heures !) dans l'atelier.

10 décembre

Il y a juste un an, le professeur Cornic m'opérait de cette cataracte qui, une fois ôtée avec mon cristallin naturel, a laissé place à un objet plastique mystérieux qui s'est révélé un vrai miracle.

Aujourd'hui, après une série d'ennuis liés à l'organe dans lequel ont d'abord vécu mes enfants, j'attends les résultats de l'intervention que j'ai subie à l'Institut Curie et qui décideront de la suite. Ces soucis, tellement partagés avec Claire, se sont mélangés aussi harmonieusement que possible avec la lecture des épreuves de *Comme on parle à la nuit tombée* (remarquables épreuves), les contacts si agréables avec ceux qui sont chargés de la fabrication des livres chez Gallimard, et avec un voyage à Montpellier où avait lieu une exposition collective autour du livre, *Le Souffle à la surface*. J'ai revu avec grand plaisir Marijo et Bruno Roy ainsi que Richard Millet, et nous y avons rencontré Marc Jaulmes (neveu de Gaëtan Picon) et sa femme. Marc Jaulmes est peintre et il fut médecin. Tous deux sont des collectionneurs très enthousiastes, attentifs surtout. C'était la première fois que nous marchions dans cette ville dans laquelle, autrefois, nous ne nous rendions qu'en voiture pour y voir Roger Laporte et Jacqueline sa femme, ou Bruno Roy et Marijo. Il y avait eu aussi là-bas de mémorables expositions des peintures de Marie-Hélène Vieira da Silva puis de celles d'Arpad Szenes au musée Fabre.

La galerie était assez loin du centre de la ville et nous avons marché dans la partie ancienne, agréablement piétonne, mais insupportablement taguée, assez sale, et plutôt mal famée.

Je suis très heureuse de la publication de mon roman dans un peu plus d'un mois. (Je ferai le service-presse vers le 10 janvier.) En outre, m'est apparu comme extraordinaire le fait, que j'ignorais, de la

parution dans la Pléiade ces jours-ci de l'œuvre de Georges Bataille. J'ai été ébahie par la coïncidence. Matthieu lit à Julien *Le Bleu du ciel*. Pour un lecteur attentif, ce *signe* doit être retenu. Il est une des marques de la mélancolie de Matthieu. Certes, il y en a bien d'autres, mais celui-là est le prélude au voyage à Amsterdam. Ce n'est pas pour rien évidemment.

On ne doit pas perdre de vue lorsqu'on lit un roman le conte du *Petit Poucet*. Le Petit Poucet, pour résister et ne pas se perdre, sème des cailloux blancs sur son passage après avoir semé des miettes de pain qui furent mangées par les oiseaux. Il y a des cailloux blancs dans toute narration qui suit un fil invisible. Il y en a dès le début, il faut les voir et ne pas les oublier. Dans le cas précis de mon roman, si on ne les oublie pas, on est frappé par la *nécessité* du drame dans les toutes dernières pages.

Au moment même où j'écris ces lignes (il fait déjà presque nuit et il est 17 h 15 !), je ne sais absolument pas si j'écirai un autre roman. Je le pense, mais je ne peux en être sûre. Celui-ci est mon septième roman publié, mais en réalité mon second. Il manquait dans mon paysage intérieur. C'est aussi pour cela que je suis si heureuse.

J'étais au ministère de la Culture le 7 décembre pour le centenaire du prix Femina. J'ai revu Danièle Sallenave avec joie, elle compte beaucoup pour moi dans ma famille littéraire. C'était la foule, l'immense tapis qui fait des plis sur lesquels je m'aventure avec difficulté ! J'ai revu aussi Laurence Cossé que j'admire, et Joël Schmidt, personnage étonnant, touchant et qui sait tant de choses présentes dans ses livres !

Laurent Greilsamer a reçu le Prix de la Critique pour *L'Éclair au front, la vie de René Char*. Je suis arrivée avec un peu de retard au cocktail donné aux Deux Magots, à Saint-Germain-des-Prés. J'étais heureuse pour lui bien que cette biographie soit si lacunaire en ce qui concerne mon amitié avec René Char et l'absence étrange de mon nom dans les brèves notices biographiques figurant dans les pages annexes. Pourquoi ? C'était le 9 décembre. Ensuite, Max Alhau et moi avons déjeuné ensemble au Danton. De vraies retrouvailles après des mois de silence. J'aimerais qu'un bon éditeur publie son roman. Nous avons longuement parlé de notre travail.

21 décembre

Solstice d'hiver. Pour le saluer, je sors (en pensée) l'un des quatre Triangles bleu nuit que Claire a peints cet été, *Les Constellations des*

saisons. Il repose dans un carton à l'atelier, mais je le vois comme s'il était là. C'est une œuvre magnifique, parlante, pure, éblouissante de simplicité.

À 18 h 30, après le bol de thé vert, Darjeeling de printemps, pause dans le travail, la radio annonce la libération de Christian Chesnot et de Georges Malbrunot que leurs ravisseurs ont remis à l'ambassade de France à Bagdad vers 17 heures. Grande émotion. Hier, Claire et moi en parlions à notre médecin, Didier Maufroy, lui disant notre espoir qu'ils allaient rentrer bientôt. Chaque jour, nous avons pensé à eux et imaginé que ce temps, ils ne l'avaient pas perdu et que, peut-être, ils avaient coopéré avec les Irakiens de façon à éclairer un peu mieux ce qui se passe là-bas et qui est plus terrible de jour en jour. Ils sont à Amman et seront en France demain. J'en suis très heureuse pour Jacques Chirac et pour notre gouvernement.

Le 15 décembre, mon souci de santé a été totalement écarté, et le 18, Jean Coudert m'appelait pour prendre de mes nouvelles et m'annonçait qu'il vivait pour lui-même un soulagement analogue !

Hier, excellent moment en regardant la Rétrospective de l'œuvre de Jean Hélion au Centre Pompidou. Nous connaissions très partiellement sa peinture et nous avons beaucoup découvert. C'est un art très libre, vivant, pratiquant avec humour la litote ou la métonymie – parfois poignant –, vraiment la peinture d'un regard sur les détails qui font la vie des humains ! Superbe. Le café du musée, peu éclairé pour permettre de voir la ville à l'infini dans la nuit. Nous nous y sommes reposées avec un immense plaisir. Voir la peinture ensemble est un bonheur, chaque fois.

Nous découvrons avec reconnaissance (celle qui va de pair avec la joie) *Les Paradisiaques* et *Sordidissimes* de Pascal Quignard, dans la boîte aux lettres, alors que nous partions à l'Institut Curie. Surprise totale, émouvante et que nous avons interprétée comme un signe favorable avant les explications du médecin...

Catherine et Zoé viennent demain passer un long moment ici. Je m'en réjouis profondément, Claire aussi. Nous avons toujours aimé ensemble mes enfants. Ce fut pour nous une évidence lumineuse.

24 décembre

Le froid dehors a reculé. Nuages, humidité, vent léger. Ce soir,

veillée de Noël. Musique, fleurs du bouquet de Noël offert par Catherine : roses, houx vert et rouge, gerbe d'or, feuillages. Couleurs fortes, joyeuses, qui perpétuent la présence ! Premiers vœux des amis. Signes.

Je pense à Marcelin. J'essaie de partager avec lui ces moments difficiles. J'ai connu ces angoisses, et ce qui se passe dans une chambre d'hôpital. On devient autre, et pourtant on est soi-même au plus haut mais on ne sait pas comment la synthèse se fait.

Marcelin publie en février (?) son texte sur Rimbaud. Comme chaque fois, son livre vient de loin, il est le fruit d'années de travail. Et je me *réjouis* de pouvoir le lire bientôt.

18 h 50. Cloches joyeuses, exultantes à Saint-Étienne-du-Mont.

Claire dessine en écoutant de la musique.

Son thème : *La Maison du calendrier* ou *Le Monde en 9*. Très simple, très fort, grâce aux lignes et aux couleurs éclatantes disposées aux marges de *L'image*, en réalité, un zodiaque abstrait en douze Portes entourant le *Monde* constitué de neuf carrés. Cela vient de Chine. Granet en parle beaucoup dans *La Pensée chinoise*. Cela se perd dans la nuit des temps et nous comble encore aujourd'hui. Marcelin dit parfois qu'il est au centre, que *Stanze* est au centre, et j'entends fort bien ce qu'il dit.

Plus la publication de mon roman approche et plus je suis heureuse de cette coïncidence merveilleuse et rigoureusement imprévisible : la parution des œuvres de Georges Bataille dans la Pléiade. Quand je l'ai su, il y a quinze jours environ, j'ai été très troublée par ce signe qui s'ajoutait aux autres.

2005

5 janvier

La voix joyeuse d'Isabelle Gallimard vient de m'annoncer que mon livre sera au Mercure lundi 10 janvier. C'est toujours comme si c'était le premier ! Ses vœux étaient pleins de gaieté.

Que dire de cette fin d'année 2004 puisque la nature imprévisible (oui !) a jeté la consternation sur le monde entier en anéantissant les rivages de nombreux pays du Sud-Est asiatique, le 26 décembre vers midi là-bas ? Les morts, dont le recensement est provisoire, 146 000 aujourd'hui, en réalité ne pourront jamais être comptés. Le désastre est total. Toujours la sinistre conjonction : le séisme (+ de 9) sous-marin, à grande profondeur, puis le raz de marée géant. Seul l'incendie ne semble pas avoir eu lieu probablement parce que le tremblement de terre était sous-marin. La solidarité est mondiale. Mais il faudra peut-être cinquante ans pour réensemencer là-bas une vraie vie. Que dire de l'impossibilité de transmettre aux populations l'alerte qui aurait dû les prévenir en leur laissant le temps de fuir sur les hauteurs ou très loin des côtes ? En ces endroits du monde, la vie artificielle du tourisme masque les réalités, désapprend aux humains la prudence nécessaire, si bien que le reflux violent qui a précédé largement la vague monstrueuse qui a tout emporté n'a pas été interprété comme le signal du désastre absolu. C'est donc d'une dénaturation des populations locales et, à un moindre degré, des touristes qu'il s'agit. C'est affreux de penser ces choses qui viennent de la dégénérescence dans laquelle nous vivons. Les animaux ont fui à *temps* leurs zoos.

Samedi, 1^{er} janvier, Juliette Comby nous a téléphoné pour dire la mort de Comby. Henri Comby, mais elle le nommait ainsi et nous tous avec elle. La mort de Comby, le 31 décembre 2004 à soixante-seize ans.

Nous le connaissions depuis 1968 à l'époque des Contards, où nous avons vu ses premières sculptures, ou plutôt les premières que nous voyions ! Il y en avait eu bien d'autres avant. Nous en possédons deux chez nous.

Mais en ces jours où cette nouvelle est proche, où l'émotion est forte, où la tristesse nous accable pour Juliette qui fut séparée de lui deux mois à cause des circonstances qui ont précédé sa mort, Juliette

qui attendait son retour pour le 31 décembre justement, et ne vit revenir qu'un cercueil le 2 janvier qu'elle fit poser au milieu des sculptures dont la maison de Flassans est pleine. Maintenant, ce cercueil est en terre et nos pensées sont souvent là-bas au bord de l'Issole, à cause de tout cela je ne peux écrire plus.

La mort exige le silence, seul le silence nous la fait apprendre chaque fois.

24 janvier

Ciel froid, où se mêlent nuages menaçants et éclaircies bleues. La neige en Lorraine, en montagne.

C'est vraiment l'hiver.

Je suis heureuse de la façon dont se sont déroulées les heures du service de presse. Je craignais cette fatigue et grâce à la collaboration offerte par ma famille du Mercure, mon travail solitaire, bien sûr, a pu s'exercer dans une grande concentration.

Je dois dire aussi qu'au premier coup d'œil, j'ai trouvé mon livre superbe. Bande comprise. Et depuis, tous ceux qui l'ont vu éprouvent la même chose.

C'est un grand bonheur qui m'est arrivé comme l'enfant Moïse dans sa corbeille sur le Nil ! Car enfin, tant d'années après que j'ai écrit *Comme on parle à la nuit tombée*, il m'est arrivé comme un don.

J'en suis particulièrement émue.

La lecture qu'en a fait Claire (la première dans le texte imprimé) m'a comblée. Elle comprend tout, voit tout, ressent tout. Je le sais, c'est pourquoi je l'aime comme je l'aime ! Écrire en vivant avec elle, auprès d'elle, est un bonheur ineffable. Et je m'en émerveille comme au premier jour.

Viennent, une par une, les autres lectures. Magnifiques. Dépassant mes espérances ! Je lis les lettres, j'entends les voix au téléphone, et je sens bien que je ne me suis jamais habituée à la présence de ceux que j'aime et qui m'aiment, écrivant ce que j'écris.

J'écris selon ce que je suis, rien d'autre.

Je prie pour Israël / Palestine ensemble, je pense à eux des deux côtés. L'apaisement semble naître. J'espère de toutes mes forces.

10 février

Ce qui domine, c'est la paix que l'on entr'aperçoit pour la Palestine et Israël depuis les accords d'il y a deux jours en Égypte. Accords fragiles certes et qui attendent tous leurs compléments, accords confiés aux humains qui peuvent *tout* quand ils le veulent. Pensée suspendue, espérante, volontaire, bouleversée. Si *cela* pouvait arriver dans un monde dont se retireraient les religions qui ne sont faites que pour les Thébaidés, les cloîtres, les ermitages. Les religions sont liées au silence et à la profondeur. Dans les foules, elles se dissolvent ou se durcissent ou s'hystérisent. Elles deviennent hideuses et malfaisantes.

Attendre.

Attendre est aussi ce qui me convient pour mon livre. Déjà des lettres me comblent. Elles viennent des écrivains que j'aime, des amis, des proches qui savent lire.

En cette période de la juste moitié de l'hiver, où vivre « dedans » a un sens délicieux, où travailler à la monographie de la peinture de Claire Pichaud, analyser d'où elle vient, est fascinant.

18 février

Je voudrais bien mesurer ce qui nous arrive, l'âge venant. Plus mes forces déclinent, plus mon caractère s'engage dans l'irritation. J'en éprouve une honte accablante après coup. Je ne veux pas que l'angoisse, qui m'empoigne parfois devant des défaillances de la mémoire de Claire, soit le prétexte qui me cache mon impatience et ma propension à me fâcher pour des riens.

J'essaie d'être calme, mais je n'y parviens guère.

Je vois le travail à accomplir, les préparatifs qu'il faut faire pour les archives de Claire et les miennes, les démarches à commencer en beaucoup de domaines, tout cela au moment même où il faudrait se détacher des choses et prendre du recul. Il y a là une dissonance qui m'effraie. Pourtant je sais qu'il faut chercher la musique dans la dissonance, mais en serai-je capable ?

François s'envole demain soir pour la Nouvelle-Calédonie, trente-cinq heures en survolant le Pôle Nord, une escale au Japon.

Il a besoin des voyages, je le sais. Ils sont dans sa nature. Je pense à lui avec tendresse et je l'accompagne par le cœur.

Claire, elle, est constituée d'amour pur, d'attention envers moi, de passion pour mon travail. Elle m'en donne des preuves tous les jours.

Je me reproche bien des choses.

22 février

Neige, froid. Scott Ross joue du clavecin. Jean-Sébastien Bach.
Claire dessine.

Sentiment étrange qu'avec la publication de *Comme on parle à la nuit tombée* j'ai relié aujourd'hui à mon passé des années 70, et qu'un accomplissement s'est produit. Ce n'est pas seulement un chaînon manquant qui a été rétabli à sa place, c'est la passerelle vers *Les Amantes* qui alors, pour moi, en 1974 s'appelait *Tombeau de C.*

C'est la décennie de trois romans, de deux livres de poèmes, de la monographie de la peinture d'Arpad Szenes, du conte *Nicolas et le lucane*. C'est la décennie qui voit la naissance de la peinture de Claire, si importante pour la suite des temps. Peinture si vite sortie du rien, du degré zéro du début, en toute inconnaissance sauf celle du désir car il n'y avait pas d'inconnaissance du désir. Décennie qui se termine pour moi par le prix Femina dont les suites occupent 1981 et 1982.

Avant même que les critiques m'accordent une importance (ou pas !), bonheur, émotion, reconnaissance à lire les lettres que je reçois.

Elias Sanbar rappelle une description des *Guides Bleus* Hachette de 1938 à propos du paysage de Palestine. « L'Esplanade des Mosquées était le lieu des fêtes communes aux Juifs, aux Chrétiens, aux Musulmans jusqu'en 1917 où elles furent interdites par les Britanniques. »

27 février

Grand froid, vent descendant du Pôle, ciel clair. Nous travaillons dans la maison. Je pense à Marie-Hélène et à Arpad qui ne sortaient guère, et travaillaient rue de l'Abbé-Carton et rue Jonquoy ou à Yèvre-le-Châtel en été. J'aime cette sensation de réclusion dans le travail tandis que le vent s'acharne dehors, faisant craquer les tuiles et grincer la charpente. Ce sont des moments proches de Saumanes lorsque les éléments s'abattaient sur la maison et secouaient les arbres de la colline.

Hier, Claire a pris son premier bain depuis le 13 juin de 2003 ! En effet, il lui était impossible de sortir de la baignoire, et en cas d'ennui,

je n'aurais pu l'aider à cause de mon manque de force et d'équilibre. C'est ainsi que les malheurs physiques rétrécissent notre champ d'action bien avant l'âge où cela est inéluctable. Je vois donc dans ce bain qui prouve qu'elle a repris des forces et de l'aisance dans ses membres un excellent signe pour le futur.

28 février

« Ce regard de l'Autre, au fond de soi, où chaque âme puise sa vision, se fonde dans le regard des mères. »

Cette courte phrase du chapitre LXIII de *Sordidissimes* de Pascal Quignard sera l'exergue d'un certain livre à venir. Le vent du nord est tombé nous laissant du froid très sec et un ciel bleu magistral. Grande intensité de la lumière. Présence manifeste des oiseaux (merles et étourneaux-sansonnets).

Je m'émerveille de ce que m'écrivent certains lecteurs après avoir lu et relu *Comme on parle à la nuit tombée*. C'est absolument passionnant et j'en suis profondément émue.

5 avril

Le monde entier est touché par la mort de Jean-Paul II le 2 avril après une agonie acceptée.

Vie étonnante dans son parcours, difficile dans sa santé malgré sa nature vigoureuse. Devenir pape n'est sûrement pas une route facile, et il est impossible d'écrire au sujet d'une personne que l'on n'a jamais vue, ce qui est mon cas.

Ses trois derniers mois ont été éprouvants et son courage a été remarquable. Je note qu'il a refusé tout acharnement thérapeutique et qu'il a voulu mourir dans sa chambre sans recevoir de soins visant à prolonger sa vie. La veille de sa mort, le matin, il a demandé qu'on lui lise les quatorze stations du chemin de croix du Christ.

Conscience presque jusqu'au bout, confiance, sérénité. C'est magnifique.

Reste évidemment l'interrogation fondamentale sur l'essence des religions, leur origine dans l'esprit humain, leur sens depuis toujours et aujourd'hui, sur le bien ou le mal qu'elles engendrent.

Jean Sorrente a écrit une très forte analyse de mon roman. J'en suis heureuse. Je me demande vraiment, aujourd'hui, comment les livres sont lus lorsqu'ils sont lus. Par les critiques, bien sûr.

J'ai passé ma vie à étudier puis à écrire et à faire tout ce que je pouvais dans la vie quotidienne. Mes enfants sont nés tous les trois entre 1954 et 1958, bien avant que je commence réellement à écrire, c'est-à-dire vers 1961-62. Mais la décision d'écrire ne m'a jamais quittée depuis mes quatorze ans. Je vais en avoir soixante-douze...

Avec Jean-Michel Décimo (du Mercure), j'irai à Toulouse pour la librairie Ombres blanches, et le même jour, Charles de Rodat inaugurerà l'exposition de ses « Portraits d'écrivains » parmi lesquels j'ai l'honneur de figurer.

Le 22 mars, long entretien avec Jacques de Bono (en présence de son assistant Johann) dans la bibliothèque du Mercure pour « Si l'art des lettres m'était conté », à Radio-Gazelle (Marseille). J'ai eu beaucoup de joie à revoir Jacques de Bono après plus de dix années ! Son attention est extrême, son enthousiasme porteur, sa qualité de lecture. Nous avons passé quatre heures magnifiques.

J'essaie de penser à ce qui me reste d'avenir (?) avec lucidité et un plus grand recul. Il me faut sans doute changer bien des choses dans un ordre qui semblait établi. Mais le plus urgent est de terminer la monographie de la peinture de Claire, et de la publier. C'est sur cette publication et son lieu que tout s'éclaircira pour la suite.

24 avril

Le nouveau pape est allemand. Benoît XVI.

Ne pratiquant plus la religion catholique (ni aucune autre) depuis de longues années, ce que ce pape peut dire ou faire ne m'importera guère. Seul l'aspect social de son ministère m'intéressera ou non. Les opinions sont contradictoires sur sa personnalité. Intuitivement, je crois qu'il n'y a pas tellement à en attendre.

La vague déferlante de religiosité est navrante, la papolâtrie tout à fait excessive. Cela va avec le reste.

9 mai

Commémoration de la victoire des Russes sur les Allemands nazis en 1945. C'est la première fois en soixante années qu'une telle solennité est donnée à cet anniversaire. C'est profondément juste car les immenses pertes humaines consenties par les Russes durant la guerre de 1940 ont sauvé l'Europe occidentale au moins autant, sinon plus, que le Débarquement des Alliés anglo-saxons. On oublie souvent

les contrées lointaines de l'Est, et le fait que la Russie (dans ses proportions nouvelles) ne fait pas partie de l'Europe (ce que je regrette) est pour beaucoup dans cette sorte d'oubli.

Cette année a été celle des commémorations et il semble que le sentiment commun des Européens de notre génération est une crainte réelle de la disparition de la mémoire. En effet, cela est possible et pourtant il ne faut rien créer qui serait artificiel. C'est là la difficulté. Il faudrait que beaucoup écrivent ou s'entretiennent avec des plus jeunes qui enregistreraient leurs paroles. Il y a déjà une masse de documents de première main, mais l'ampleur du drame fut telle que cette masse représente bien peu. Je m'engage moi-même à lire plusieurs livres essentiels qui formeront d'autres strates en moi. Je vois que le temps m'est compté étant donné mon âge mais il faut apprendre, découvrir, prendre conscience jusqu'à la mort. En toute chose, je crois qu'il faut agir comme si l'immortalité était notre lot et clairement savoir que la mort viendra nous surprendre.

Le voyage à Toulouse a été d'une grande richesse. J'ai beaucoup aimé prendre l'avion à l'aller et au retour (comme chaque fois d'autrefois !).

La Librairie Ombres blanches est très grande, labyrinthique, on peut y trouver tout ce que l'on cherche. Elle est très proche de la place du Capitole, si bien rénovée qu'elle m'a touchée davantage que lorsque nous l'avions vue au début des années 80. Jean-Michel et moi avons marché vers Saint-Sernin absolument superbe dans sa rose austérité. À l'intérieur, l'élévation, la galerie supérieure donnent une lumière magnifique, étonnante dans une église romane.

Chaleureux accueil à la librairie. Beauté des portraits d'écrivains de Charles de Rodat. Stupéfiant Antonio Lobo Antunes, austère et mystérieux Varlam Chalamov. Il y avait aussi la forte présence de Samuel Beckett. J'énumère pour le plaisir : Marguerite Duras, William Faulkner, Hermann Hesse, Yasunari Kawabata, Paul Valéry, Marguerite Yourcenar, et... Jocelyne François ! Tous ces portraits exposés autour de la vaste salle où j'ai eu la joie de rencontrer les lecteurs venus nombreux. J'ai été émerveillée par la beauté de ces grands dessins sur kraft (fusains et pastels). Charles de Rodat m'a présentée comme il l'avait fait autrefois à Rodez, et aussi Danièle Delbreil qui avait lu avec attention et grande curiosité intellectuelle quatre ou cinq de mes livres. Elle m'a offert ensuite un livre de son beau-père, Philippe Malrieux, longue étude sur *Le dire autobiographique* dont la publication en 2002 fut, hélas, posthume. Longue conversation donc, très souple, sinueuse, entre des questions

essentielles. J'ai donc vraiment senti, là, que *Comme on parle à la nuit tombée* avait vu le jour !

Satisfaction de sentir les choses à leur vraie place. C'est un cadeau de l'existence.

Le dîner fut un merveilleux échange auquel Charles et Henri prenaient part. Seul manquait le libraire, Christian Thorel, que nous avons rencontré très longuement le lendemain matin. Revenir à Toulouse !

18 mai

Le 11 mai, rencontre avec Alain Veinstein à France Culture. Quarante minutes d'entretien qui seront, je l'apprends en sortant, diffusées le soir même. Je dis bien : rencontre avec Alain Veinstein, que je connais depuis longtemps, ce qui est toujours un événement libre. Rien ne ressemble à cela. C'est un grand privilège dont j'ai conscience, et quelle joie ! Je le comprends encore mieux après en écoutant le soir en direct, en écoutant le C.D. que l'on m'a remis, en écoutant avec Claire. Mais c'est inanalysable.

Lecture des derniers chapitres de *Rimbaud en son temps*.

Je l'ai écrit à Marcelin (avant Toulouse), son livre, son approche de Rimbaud, dégagée de tout pathos, est *purement* littéraire. Admirablement. La séquence « Plates-bandes d'amarantes », très longue, une merveille d'intuition de lecture et de précision. Précision ouverte. Je suis absolument médusée par le savoir de mon ami d'une part, et par la clarté de sa vision d'autre part. Immense énergie intellectuelle.

14 juin

René Char aurait quatre-vingt-dix-huit ans aujourd'hui. Maintenant que la terre ne colle plus à ses semelles et que son corps repose dans la tombe de ses grands-parents depuis dix-sept ans, je pense à lui dans la distance de la vie et dans la vision que j'ai peu à peu acquise du temps. C'est un sentiment fort, en phase avec le réel que je connais et que j'aime, cette vie que nous menons ici dans nos intuitions d'aujourd'hui.

Julien a eu vingt-huit ans hier. C'est chaque fois une pensée surprenante. Même anniversaire que celui de Marie-Hélène Vieira da Silva qui, elle, aurait quatre-vingt-dix-sept ans hier aussi. Marie-Hélène et Arpad dans le cimetière de Yèvre-le-Châtel. Le temps passe

vite...

Il est paradoxal d'écrire cette formule si banale (mais si vraie dans la vie quotidienne) alors que nous venons d'entendre la conférence de presse de cette magnifique journaliste de *Libération* qui sort de l'enfer que furent cent cinquante-cinq jours passés dans une cave de deux mètres sur quatre, sans air, sans lumière aucune, avec les yeux bandés, les mains liées, les pieds entravés et, comme tout espace, celui d'un mauvais matelas d'une personne. Il faut un temps infini pour réaliser ce que fut cette torture. C'était bouleversant.

Florence Aubenas et Hussein Hanoun ont été libérés le samedi 11 juin à Bagdad. Jour très attendu par ceux et celles qui les connaissaient, et par tous les Français. Ce fut une grande joie pour nous. Et le seul rayon de soleil dans une période politique lourde à vivre depuis le NON massif au référendum du 29 mai. L'idée d'organiser un référendum à propos d'une Constitution était, de toute évidence, une idée stupide. Il me semble que le référendum ne s'applique pas à ce genre de consultation publique. Par contre, on pourrait l'employer plus souvent sur des questions dites de société puisque l'on aime tant les sondages !! Tout cela était fort déprimant, et à la vérité, je ne sais pas où en sera notre pays dans un an par rapport à l'Europe. On peut tout craindre des mois qui viennent. Le changement (léger !) de gouvernement n'est pas très convaincant.

Le 10 juin, j'ai rencontré Frédéric Mitterrand pour la première fois. Cette rencontre est due à l'invitation qu'il m'a faite de venir m'entretenir avec lui dans son émission littéraire à Europe 1. Son accueil chaleureux et attentif m'a touchée. Sa parfaite lecture intérieure de *Comme on parle à la nuit tombée* m'a comblée. Il en a lu à haute voix, très bien, de nombreux passages. Conversation libre, confiante, pleine d'évidences partagées. Un moment de bonheur.

Le 15 juin, les auditeurs de Radio-Gazelle (lieu éminemment sympathique !) dans la région d'Aix-Marseille, ont pu entendre mon entretien avec Jacques de Bono.

Je suis heureuse du chemin que ce roman, qui attendait le jour depuis si longtemps (comme *Le Bleu du ciel*), fait dans les esprits et même dans le mien ! Isabelle Gallimard m'a dit qu'il s'en était vendu mille cinq cents exemplaires à ce jour. Je n'ai jamais pensé avec les normes d'aujourd'hui, aussi je suis heureuse de cette nouvelle.

29 juillet

Tout... sur fond d'inquiétude. L'universel et le proche se mélangent, s'interpénètrent dans les sensations et dans les pensées. D'où ce long silence dans ce Journal.

Le plus agaçant est, qu'en même temps, des soucis absurdes de copropriété se poussent à la première place malgré nous. Tout pourrait se résoudre autrement mais il nous est impossible de le faire comprendre et même, entendre. C'est une humiliation de l'intellect ! Donc, temps perdu, gâché. Peu propice à la concentration. Heureusement, août sera une pause.

Ma sœur Anne-Marie est souffrante. C'est grave. Nous essayons d'infléchir notre volonté pour forcer les chances de guérison. Heureusement, elle est forte jusqu'à présent, courageuse et lucide, et je le crois, en bonnes mains dans une équipe vigilante. Strasbourg est une ville où l'on peut espérer être bien soigné.

Sa fille aînée, Anouchka, s'est mariée le 16 juillet avec Yannik, un garçon très attirant et ouvert. Exceptionnellement nous assistions à ce très joli mariage dans Paris. Anne-Marie et Alain (pourtant divorcés depuis très longtemps) entouraient leur fille dans une entente parfaite. C'est un exemple plutôt rare et qui suscite l'admiration. J'aime beaucoup sentir que « la vie continue » en dépit de tout.

Quant à l'universel, il est fait de famines, d'injustices, de viols et de violations, de sang répandu, d'explosions généralisées comme si la nature humaine se détestait et tendait vers le néant. Les données positives se perdent dans les catastrophes. Il me semble que c'est de pire en pire, mais aucun instrument de mesure ne permet de l'affirmer. Tristesse donc et fond d'angoisse.

Quels sont ceux, parmi les Terroristes, que l'on nommera plus tard des Résistants ? Impossible d'y voir clair. Aurai-je la force d'écrire sur cela ?

Je me laisse faire par mon instinct, comme toujours. J'écoute, je vois le peu que je capte, mais des liaisons se font, des éclairs parfois me visitent.

Je regarde Claire vivre avec un art indéfectible, une justesse qui sera toujours bien au-delà de la mienne. Au bout de tant d'années, elle ne sait pas à quel point je l'admire.

Catherine, François, Dominique vivent en me faisant si peu de signes que je suis sûre de ne pas leur manquer après ma mort. C'est aussi bien ainsi. « Les traces suffisent », écrit Char ; peut-être plus tard les verront-ils...

J'espère qu'ils sont heureux. Plus exactement, Char a écrit « Seules, les traces font rêver ». Si je me souviens bien !

Ariel Sharon vient de passer trois jours à Paris. Ce rapprochement avec la France est de bon augure avant le démantèlement des colonies juives dans la Bande de Gaza. Mais attendons septembre. Vivement la fin du mois d'août pour Israël et pour la Palestine. Les religions, hélas...

10 août

J'espérais la tranquillité du mois d'août !

Or, une inondation dans l'atelier, détectée par José Bélas le gardien, le matin du 3 août, nous a jetées dans une consternation suivie d'une réaction qui nous a occupées totalement durant plusieurs jours. Heureusement, Isabelle et Amal nous ont aidées avec une énergie et une compréhension des dégâts extraordinaires. Nous y sommes encore presque chaque jour.

Claire devra restaurer elle-même quinze tableaux blancs de 1980 de la série « Hommage à Malévitch » si précieuse dans le cours de son travail. C'est une série majeure à mes yeux. Mais nous nous en sortirons !

J'ai même le sentiment que ce coup sévère dans l'atelier qui oblige à tout repenser, classer, isoler, trier va ouvrir une ère nouvelle, la dernière... et qui justement parce qu'elle sera la dernière devra être claire, intelligemment prévoyante afin que ceux qui seront en charge de cette peinture ne soient pas désorientés. Rien n'est plus difficile que de se retrouver devant le contenu de l'atelier d'un peintre qui a disparu sans un certain savoir des repères nécessaires. Il nous faut donc essayer d'être utiles dans un temps qui passe si vite... et avec nos forces qui déclinent incontestablement.

30 septembre

Hélas, j'étais optimiste le 10 août ! Les dégâts se sont révélés bien plus graves. Plus de quarante tableaux sont atteints et le travail de « remise à niveau » de l'atelier est à peine accompli. Nous y avons travaillé *tout* le mois d'août, sans relâche. Seul le souci de ce qui se passait dans la Bande de Gaza nous détournait de la préoccupation de l'atelier. Il m'arrivait de me réveiller et d'imaginer des façons plus

ingénieuses dans la classification ou la mise à disponibilité des tableaux pour réduire la fatigue de Claire lorsqu'elle les manipule. La peinture a ainsi pris tout le champ de la littérature. C'est, pour moi, assez étrange mais c'est ainsi et seul « Le Livre sur la place » à Nancy m'a ramenée dans mes terres.

Heureux moment que ce Salon qui est aujourd'hui ouvert sur la place de la Carrière. J'y étais pour un peu plus de vingt-quatre heures ! Claire avait été déléguée par le Mercure pour m'y accompagner, ce qui était une merveille. Nous étions logées pour la nuit dans une superbe demeure du XVI^e siècle, juste au coin de la rue Saint-Michel, l'hôtel d'Haussonville, à deux pas du Salon. Très agréable séjour qui coïncidait avec les Journées du patrimoine où les beautés de la ville étaient mises à l'honneur. Magie de la place Stanislas rénovée et débarrassée du flot des voitures. Lumières nocturnes, Jean Coudert évidemment, dès le début, puis rencontres avec Jean Borella et Gabrielle, Paulette Choné, Michel Caffier, Philippe Claudel. Mon libraire, Marc Didier, est vraiment délicieux et je l'ai retrouvé avec plaisir comme j'ai retrouvé Stéphane Wieser et Laurence sa femme. Des projets sont nés. Les lecteurs, parmi lesquels certains venaient de la bibliothèque qui porte mon nom dans le bourg de mes grands-parents, et plusieurs anciennes élèves de Mattaincourt ou d'anciens étudiants de ma promotion à la faculté des lettres, m'étaient inconnus. Conversations, échanges d'une grande spontanéité, toujours émouvants. Temps plein, comme je l'ai dit à M^{me} Rossinot si gentiment venue me voir, et écrit à Michèle Maubeuge, metteur en scène de ce Salon et si occupée que je n'ai pu la voir. Bien sûr, j'étais débordée, moi aussi. Dans le vent (froid) et le soleil, Claire allait d'un lieu à l'autre, se tenant proche mais allant aussi du Musée des beaux-arts au Musée Lorrain, sans jamais s'y attarder, soucieuse de moi !

Et c'est ainsi que j'ai quitté les soucis de l'atelier pour revenir à mes livres qui m'attendaient sur une très longue table à partager sur ma gauche avec Bernard Vargaftig et avec Paulette Choné. Face à nous, Jean Borella se tenait à la table de L'Âge d'homme.

Le bleu du Mercure entre les gens et moi, la matière cachée des livres entre les gens et moi. Tout le silence recouvert par les paroles échangées. Toutes les pensées non dites.

Et la rue du Manège à deux pas. L'amour en moi de cette ville qui sera toujours celle de notre amour. C'est pourquoi j'y déposerai mes archives si cela est possible. C'était les 17 et 18 septembre à Nancy. Et du bonheur pur.

1^{er} octobre

L'accueil magnifique à mes livres lors de diverses manifestations me suggère des souhaits à propos des dictionnaires d'auteurs ou des anthologies variées. À part les nombreuses pages que m'a consacrées Michel Caffier dans son *Dictionnaire des littératures de Lorraine*, ce qui a été pour moi une profonde joie, et le long article de Bernard Lorraine dans son *Panorama de la poésie en Lorraine*, je ne figure, à ma connaissance, nulle part ! Heureusement, ce regret est fugace et ne me gêne pas. Je sais que tout se joue sur le siècle d'après. Je ne me montre pas beaucoup, mon caractère me porte au retrait choisi. J'aime le silence et la concentration. Lire m'importe, écrire m'importe, c'est ce que je sais.

La postérité me lira ou ne me lira pas. Mes livres sont là, et dans une maison d'édition où la mémoire compte. C'est aussi pour cela que je l'ai choisie. Mes amis écrivains ont importé pour moi et importent toujours. Dans ce « toujours », je pense aux morts, aux vivants, et à ceux que je rencontrerai encore, car je crois que l'on rencontre tout au long de la vie.

10 octobre

Ma sœur Anne-Marie entre en clinique à Strasbourg pour une grave opération. Ce sera demain matin. Ma pensée ne la quitte pas et son extraordinaire courage m'émeut très fort. Nous sommes entre les mains de la médecine quand le sort nous désigne. Il faudrait que ce soit réconfortant de se le dire car nous pourrions, à l'inverse, être abandonnés. Mais il n'empêche qu'accepter l'infortune du corps est un sentiment dont il est difficile de rendre compte. C'est une aventure dont on ne sait comment on en sortira.

Anne-Marie a dix ans de moins que moi. Je me sens dans un état bizarre en écrivant cela. J'attends après-demain avec impatience.

Année 2005 avec son cortège ininterrompu de désastres naturels. C'est pire encore que les autres années. Le Pakistan, le Cachemire, le nord de l'Inde sont au cœur du tremblement de terre du 8 octobre. Perdus dans des villages inaccessibles, les survivants ne reçoivent pas de soins, et les milliers de morts sont sous les ruines.

Or, mon problème actuel est de rassembler mes forces pour écrire et de revenir au silence et à la continuité du travail. Cela paraît dérisoire, mais les années me sont comptées et écrire est ma voie.

Je ne passe pas mon temps à écrire, et même, comme je l'ai fait en

août et en septembre, je peux m'interrompre quand l'urgence le demande. Mais le manque se fait vite sentir, et la pensée, dispersée, s'appauvrit. Car lire et écrire sont liés.

19 octobre

Dimanche dernier, 16 octobre, téléphonant à François et à Laurence pour avoir d'eux quelques nouvelles, j'apprends que François, au retour d'un court séjour en Grèce, le lendemain même de son arrivée à Paris, est hospitalisé à l'hôpital Tenon pour un ennui vasculaire cérébral. Laurence me l'annonce avec précaution. Saisi en Grèce de migraines incessantes, François grâce à Laurence appelle son ophtalmologiste dès son retour car ce dernier lui a prescrit de nouvelles lunettes. Immédiatement, ce médecin comprend et l'envoie en urgence à l'hôpital. Je loue sa clairvoyance et son esprit de décision qui convainc François. À Tenon, les médecins après divers examens hospitalisent François qui ne peut rentrer chez lui. Il souffre d'une dissection de la carotide, côté droit, et doit rester sous surveillance sévère. Interdiction totale de bouger et même de s'asseoir dans son lit.

Nous sommes bouleversées et nous allons le voir dès le lundi.

Nous comprenons à quel point il vient d'échapper à un risque majeur. Il est encore en proie à une forte migraine malgré les soins incessants, et son œil droit s'ouvre difficilement. Sa joue droite est très rouge, comme enflammée. Il réalise et comprend totalement ce qui lui arrive. En le quittant au bout d'une heure pour ne pas le fatiguer, nous emportons une étude très détaillée que nous donne une infirmière attentive.

L'inattendu, décidément, règne en maître chez nous depuis un bon moment, et l'essentiel, avec l'amour, étant la santé nous nous sentons une fois de plus sur la brèche. François est calme, déterminé, et applique strictement les consignes des médecins. Il faudra, selon eux, plusieurs mois pour que la carotide se cicatrise, donc plusieurs mois de surveillance et de traitement.

Tout cela, dans les pensées, dans l'émotion, dans les fragilités, nous rattrape dans le cours de la vie, ou plutôt le mystère de la vie. Je me souviens facilement. Je connais cette incertitude, ce vacillement. Nous ne sommes jamais *établis* et c'est ce qui rend nos liens indissolubles lorsqu'ils sont vrais.

Écrire la bio-monographie de Claire m'émeut car le passé est incroyablement présent. Je lis *La Nuit claire* d'Henry-Claude Cousseau.

C'est une immense joie de le connaître, et qu'il soit notre ami venu du fond de l'horizon depuis plus de dix ans déjà.

La Nuit claire est une anthologie de ses textes sur la peinture, et je viens de lire des lignes inouïes sur l'œuvre de Philippe Boutibonnes. Absolument justes et intuitives, bouleversantes.

24 octobre

Octobre va vers sa fin. Déjà, plus d'un tiers de l'automne. Réalité et Temps, drôle de couple !

François est sorti de l'hôpital après huit jours avec des consignes strictes qu'il saura, j'en suis sûre, appliquer. Son intelligence est la garante de son retour à la santé. Mais quelle peur il a dû avoir a posteriori, et nous avec lui !

Oui, octobre va vers sa fin. Je vis depuis dix-neuf ans (octobre 1986) constamment avec les séquelles de la paraplégie. À chaque pas que je fais. La douleur ne me quittera jamais, les médecins me l'ont dit et j'ai refusé le recours à la morphine.

Claire continue à restaurer les tableaux abîmés. Les résultats sont excellents, mais quel temps elle y engouffre !!

31 octobre

L'extraordinaire été indien que nous venons d'avoir durant des jours et des jours (hier, on se baignait dans la Méditerranée) semble se terminer. Il fait pourtant encore très doux mais le ciel se charge de nuages gris et le vent se lève.

Je pense à Dominique dans les serres, dans le parc de Montfavet... Je la vois en parfaite maîtresse des fleurs, des plantes. Sans doute ne savait-elle pas que l'on peut être heureux par son travail.

Écrire la monographie de Claire me fait à nouveau traverser le passé. Non pas celui de *Joue-nous « España »*, ni celui des *Bonheurs*, ou de *La Femme sans tombe*, sauf en ce qui concerne Mathilde dans ce roman, mais celui des *Amantes*. Saumanes y figure dans sa force propre, éclatante. Je frôle René Char, William Wise, Henry Comby, Franz Priking. Ce sont les années après la chanson, celles du grès, tout ce temps entre 1965 et 1972. Surgissent aussi Jean-Marie Lamblard, Gilbert-Maurice Duprez, Odile et Albert Lévi-Alvarès, Jacques

Goldschmidt, et bien sûr, Arpad Szenes, Marie-Hélène Vieira da Silva, Zao Wou-Ki, Denise Renard, Guy Weelen. C'est la charnière entre le grès et la peinture.

Les enfants grandissant sont là dans leur éclat eux aussi. Catherine en 1970 revient vivre à Saumanes. Joie immense à laquelle je me préparais depuis un an car il fallut d'étranges démarches soutenues par la volonté de l'adolescente qui, à seize ans, avait enfin le droit de s'exprimer. Effet de fourmillement de la vie à Saumanes alors que les deux rues y étaient si vides et le silence si profond.

Pour Laurence Wieser qui me demande « une » phrase sur la lecture ! C'est mon expérience depuis toujours.

« La lecture est le lien avec l'infini de la pensée, elle est le puits où l'eau ne manque jamais, le pain multiplié, le creux des illuminations. »

Ce sera pour un calendrier dont la lecture sera le thème.

15 novembre

Dans le soir qui vient tôt, pluie froide. Approche de l'hiver, du moment où l'on transfère les vêtements chauds du coffre au placard de tous les jours, sur des cintres. Vêtements pliés, empilés, qui retrouvent la suspension. Maintenant c'est une fatigue. Autrefois, c'étaient des gestes.

Je pense à ma sœur Anne-Marie que nous venons de voir à Strasbourg. Ce qu'elle endure n'a pas entamé sa vitalité extérieure. Mais c'est le courage qui la mène, une énergie vraiment exceptionnelle. Cette énergie la sauvera. Bien sûr, nous avons dans l'âge dix ans de différence. Comment étais-je, il y a dix ans ? Je ne parviens pas à faire la comparaison car le fait d'être entravée dans la marche depuis si longtemps m'a ôté très tôt une énergie de fond. Je le sais sans rien pouvoir y changer. Claire et moi avons été très impressionnées par sa lucidité, son attention, la générosité de son accueil. Elle nous a montré avec joie sa ville, à son initiative nous sommes allées ensemble voir le dernier film de Woody Allen, puis le Musée d'art moderne où la peinture contemporaine respire si bien sous la houlette de Fabrice Hergott. Musée magnifique ouvrant sur l'un des plus beaux points de vue de la ville, le pont couvert avec ses tours rectangulaires, la cathédrale, la rivière. Je n'étais pas allée à Strasbourg depuis 1990 (il me semble) et mon voyage était lié à la promotion du premier tome de mon Journal, *Le Cahier vert*. Mais depuis mon adolescence, j'admire cette ville, je la connais mal mais je la sens bien ! Je crois qu'Anne-Marie y est soignée avec le maximum de compétence. J'espère avec elle dans l'inconnu où nous sommes

tous.

La France vient d'entrer dans un cycle infernal. Les différents racismes, ostracismes, discriminations honteuses sont (peut-être) ce qui va précipiter le pays contre le mur. On ne peut pas indéfiniment penser qu'un être humain qui n'est pas blanc (c'est-à-dire ocre rosé) n'est pas un *vrai* humain. Nous avons tous, d'un bout de la terre à l'autre, partout et toujours, les mêmes besoins de base pour le corps et pour l'esprit. C'est le désespoir qui mène à la révolte, rien d'autre, même si certains (qui se dévoient dans toutes les classes de la société) essaient de s'approprier les résultats probables de cette violence. Le gouvernement est démuni, désemparé et encore une fois la sinistre division politique entre la droite et la gauche empêche l'efficacité de toute réforme. C'est désolant. Cela mène directement à la révolution en plusieurs phases, c'est-à-dire au désastre pour finir.

Les troubles ont commencé il y a environ dix-neuf jours. Ils sont graves. La fatigue est très grande.

21 novembre

Froid, qualifié d'hivernal. Étonnement de l'hiver qui pointe à nouveau. Problèmes liés au froid, toujours non résolus... (et qu'ai-je fait, moi, pour améliorer les conditions d'accueil). Il faudrait une autre utilisation de l'argent public auquel nous contribuons tous, il faudrait un autre droit de regard que celui, pourtant utile, de la Cour des comptes. Il faudrait considérer la vie, toujours fragile, au lieu de considérer la mort toujours certaine qui vient des guerres. Quatre saisons, rythme vital dans notre continent européen. Il y a d'autres rythmes, mais ils ne sont pas les nôtres. Le nôtre est immémorial. Alors d'où vient cet étonnement annuel devant le froid qui s'installe ? On pense plus à ces choses en ville car à la campagne tout le monde ou presque est à l'abri. À Saumanes, personne n'était dehors. La mairie donnait du charbon à ceux qui étaient démunis. Je participais à ce conseil « social » rudimentaire.

Ici, je me sens chez moi autant qu'à Saumanes. Mais les proportions changent tout. Les questions sont les mêmes, elles restent.

Vol abrupt des étourneaux bavards.

Les troubles se sont calmés. Il semble que l'écoute est devenue plus fine et surtout présente au désarroi des « cités » (pourquoi ne pas dire des villes ?). Sans doute pour se dispenser de créer des villes avec tout ce qui les caractérise.

6 décembre

Déjà seize années depuis la mort de François, le frère de Claire, et mon frère d'alliance.

Dans seize ans, en 2021, nous ne serons plus là. Sans doute. Cela est ma première pensée ce matin, au réveil, en me souvenant de François dont la présence nous manque toujours.

En 1995, j'ai acheté et commencé à lire le livre, publié par Nadeau et qui faisait grand bruit, *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq. Je l'ai abandonné à la trentième page environ.

Insupportable pour moi, à tout point de vue.

Cependant je l'ai gardé, et je l'ai lu ces temps derniers parce que les polémiques, interminables à chacune des publications de Michel H., se sont calmées après la saison des prix. Cette lecture à laquelle je me suis accrochée m'a amenée à considérer l'auteur autrement et à penser son entreprise réussie car il ouvre une fenêtre sur le néant de façon, semble-t-il, sincère. J'ai fini par en être émue, et je me demande si, aujourd'hui, je n'aurais pas une attitude différente de celle que j'eus à Bordeaux dans le salon de l'Hôtel de Ville où nous étions tous les deux assis sur un canapé (la pièce étant vide) à attendre je ne sais quoi alors même que *Les Particules élémentaires* faisaient plus ou moins scandale au Salon du livre, au bord de la Gironde ! Mais cela aurait-il eu un sens de rompre le silence ? Peut-être, et même pourquoi pas ?

L'opération « à cœur ouvert » de notre ami Christian Sauzède approche. Ce devait être demain, mais cela est remis à la semaine prochaine à cause d'une dent à extraire. In extremis (cela aurait pu être vérifié plus tôt, il me semble) car entrer à l'hôpital n'est pas un état neutre et entraîne forcément à des pensées autres. Christian nous est cher parce que son esprit est ouvert à tout en profondeur et qu'il traverse la vie guidé par une fidélité à la fois mystérieuse et transparente.

12 décembre

Christian S. sera opéré le 14, après-demain, si tout est jugé propice. Je l'espère car l'opération a déjà été remise à plus tard deux fois.

Claire a dessiné pour lui sept heptagones magnifiques sur Ingres. Elle lui doit le retour possible à ce qui est parallèle à la peinture grâce aux crayons de couleur de 2004. Que d'œuvres elle a faites depuis, avec ce médium attirant, à la fois enfantin et très poétique car il y a le minimum d'écart entre le désir et le faire. L'inspiration s'en trouve bien ! Sur Arches, Rives, Johannot, Ingres, japon, vergé ou non, en

format raisin, Jésus, ou plus modeste. De nombreux cartons sont pleins à présent. Il y a dans l'atelier les merveilleuses lignes qu'il lui avait écrites le 12 août 2003 : « Claire, il ne faut plus pleurer. Votre main gauche découvrira ce que la droite ne pouvait plus inventer, coincée par son savoir-faire et cette manie de travailler "sans vous". Quelques signes tracés de la main malhabile vous représenteront peut-être davantage que ceux que la droite – trop adroite – ferait les yeux fermés. Je vous embrasse. » Christian S.

Je ne peux penser à l'année 2003 sans avoir envie de pleurer. Je revois Claire avec son bras méconnaissable durant la canicule, et sa main qui ne pouvait même pas porter un papier.

Tomber et ne plus pouvoir peindre durant deux ans, et depuis, ne plus pouvoir peindre les grands formats quelle aimait. Son courage et sa patience ont été exemplaires. Mais ce fut marcher dans un tunnel.

Nous avons beaucoup aimé cette soirée de la semaine dernière, à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris, autour de *La Nuit claire* d'Henry-Claude Cousseau. L'échange qui eut lieu entre lui et Emmanuel Saulnier était à la fois libre, émouvant, poétique et profond. Ces moments-là sont rares et le silence était vivant dans la nombreuse assemblée. Nous sommes les amies d'Henry-Claude et c'est un grand bonheur dans notre vie. Nous l'avons senti très fort une fois de plus et à propos d'un livre situé exactement à la frontière de l'art et de la littérature.

27 décembre

Christian S. est hors de danger et sorti de l'Hôpital américain depuis le 23 au soir. Lorsque nous sommes allées le voir là-bas, dès que ce fut possible, nous l'avons trouvé « transparent » et très faible. Mais infiniment présent et vivant. Moment très émouvant pour nous car nous avons compris, plus nettement qu'au téléphone, qu'il était passé par un nombre de contraintes physiques important et par la douleur inévitable qui leur est liée. Je crois qu'il remontera très vite la pente car son cœur sera mieux oxygéné par son sang. La prochaine fois que nous le verrons, il sera dans un état incomparable. Cela devrait renouveler la vigueur de tous ses organes.

J'espère que François à cette heure, à ce jour, se sent bien et qu'il comprend mieux comment il doit vivre à présent.

Là aussi les contraintes doivent conduire à un état bien plus satisfaisant.

Mes enfants me font très peu signe ; est-ce parce que « Tout le monde est occupé » ? Titre d'un livre de Christian Bobin... Évidemment je n'en crois rien. Ils sont trois mystères pour moi depuis des années. Autrefois nous parlions, nous échangeions, nous pouvions partager des sensations et des joies, des peines aussi. Maintenant, c'est une sorte de glacis. Or, nous n'avons pas changé. Bien sûr, cela m'est difficile. Claire et moi, nous en parlons souvent. Les deux aînés ont rompu les liens entre eux. Leur père s'est désintéressé totalement d'eux depuis des années et des années. Il me semble que je les aime en pure perte à présent, mais comment mesurer ces choses ? Et je me trompe sans doute.

Hier dans l'atelier avant la neige d'aujourd'hui. Sensation magique, vie des tableaux, des petits formats aux plus grands. Proportions du lieu, silence du lieu depuis que la longue cour est vide de voitures. Froid qui se meut en fraîcheur légère au bout d'une heure. Liberté de Claire entre ses murs. Gentillesse des gardiens, Lucie et José, auxquels nous avons rendu visite un moment, au passage des fêtes... L'atelier de Claire est en pleine activité, elle peint, tout en restaurant les tableaux rescapés de l'inondation (due au chauffe-eau électrique).

Je travaille à la monographie. C'est passionnant. Il faut choisir dans une matière très abondante.

30 décembre

Neige verglaçante, grésil, froid normal en cette saison ; mais de nos jours la quantité d'humains en transit pour diverses raisons fait que nombreux sont ceux « couchant » dehors. On ne peut pas coucher dehors sans un équipement spécial de montagne. C'est un luxe que ne peuvent s'offrir les très pauvres, alors ils meurent dehors...

Hier soir enfin, j'ai vu que Médecins du monde leur apportait des tentes individuelles qui se déplient en quelques secondes. Pour ma part, j'attendais des tentes militaires très vastes installées sur le Champ-de-Mars. Il me semble que cela est possible : guerre à la misère, sur le Champ-de-Mars justement. Ce serait magnifique dans la perspective des Invalides, où furent accueillis (et sont accueillis) les blessés de guerre. J'aimerais que Michèle Alliot-Marie, notre ministre de la Défense, prenne cette initiative.

Déjà, voir ces petites tentes bien regroupées par cinq ou six, m'a fait plaisir car elles aideront des personnes blessées par la vie et qui veulent souvent rester « dans leur coin » ou « à leur place » selon leurs propres paroles ; aller dans des gîtes fort éloignés leur apparaît comme une douloureuse mise à l'écart.

Le plus important pour les corps que nous sommes, c'est la santé sous un toit. Notre esprit ne fonctionne bien que si cela est assuré. Ensuite, ce sont des nuances, des raffinements. La condition humaine est compliquée mais elle s'appuie sur des besoins basiques pour tous. Dans le monde tel qu'il est, les améliorations réelles ne sont encore que gouttes d'eau dans la mer. La notion de bonheur pâlit et il faudrait abandonner certaines formules, souvent machinales, au moment même où l'on échange des vœux.

Cependant, je veux croire qu'une volte-face est toujours possible. Ce qui se peut individuellement a quelque chance de s'amorcer collectivement lorsque l'évidence se lève que le temps presse.

Faire totalement confiance aux nouvelles générations. À leur instinct.

Nous avons célébré Noël par de la musique, de la lecture, du temps pris à la fixité des jours.

Il en sera de même demain pour la célébration dans la nuit de l'An nouveau. Les petites bougies allumées, la pensée de tous ceux que nous aimons. Et nous choisirons pour la mille et unième fois de nous aimer pour toute la vie car le temps qui nous reste égale l'éternité.

2006

20 janvier

Il n'est pas facile de quitter une année et d'entrer dans une autre, bien que la date qui les sépare soit artificielle. Pure convention. Ce que l'on faisait ou suivait déborde sur le temps que l'on dit neuf.

Cependant, un ordre interne ouvre des désirs plus précis à réaliser, quoi qu'il arrive, en 2006. J'ai passé le début du mois à analyser ces désirs, à comprendre comment ils vont s'inscrire dans le concret des jours. J'ai bon espoir d'y parvenir.

31 janvier

La place nette, plage noire, que je fais sur ma table de travail toujours surchargée pour y écrire un peu de ce Journal qui m'accompagne, Journal si peu exhaustif mais dont la présence est sensible, cette plage noire m'émeut. Elle est noire comme l'encre et le noir est porteur d'images qui alternent avec les couleurs. Le noir est nécessaire à la couleur, nécessaire à la pensée, au retrait.

Ce mois qui est fini et qui a été si plein. En mon cœur, j'accueille février avec joie. Février qui culmine chaque année depuis cinquante-trois ans. Sans doute, *L'Hiver* est la plus belle chanson que j'aie jamais écrite pour Claire, c'est-à-dire pour Marie-Claire Pichaud. Ce que j'y entends (ou plutôt ce que j'y entendais car elle n'est pas encore enregistrée sur un C.D. mais seulement sur une fragile bande magnétique, et le magnétophone avec lequel Marie-Claire travaillait autrefois a expiré il y a quelques années) est indicible. D'ailleurs la musique, et surtout la voix de Marie-Claire lorsqu'elle chantait, je ne pourrai jamais la décrire. J'ai hâte que toutes ces chansons soient remises ou mises au jour. Probablement en 2009.

Le 25 janvier aux Gobelins a eu lieu une cérémonie qui semble presque magique : la tombée de métier de la tapisserie de Claire. Trois ans de travail, quatre mille sept cent quatre-vingts heures environ, accomplies par des lissiers qui se sont relayés, et voilà enfin déroulée, puis détachée du métier de haute lisse par coupure des fils de chaîne en haut et en bas (de nombreux invités participant à cet acte par quatre ou cinq coups de ciseaux, ce qui prend beaucoup de temps) cette tapisserie, mais horizontalement. Roulée à nouveau, mais sur

elle-même, elle est emportée par des lissiers et suspendue à une pièce de bois très haut placée, et elle apparaît enfin, solennelle, exposée, verticale, dans la superbe lumière de ce jour très froid, à l'extrémité de la belle galerie rénovée qui abrite les métiers de haute lisse.

La tapisserie de Claire, dont le « Carton » est un tableau de 200 x 175 cm, de 1990, acquis par le Mobilier national pour ses collections, se nomme *Figures aléatoires. Empreintes*. Elle mesure 280 x 245 cm.

Je suis frappée aussitôt par l'équilibre des couleurs (rouge, vert Véronèse ?, ocre, noir), leur somptuosité, et le pouvoir d'absorber le regard au point que l'on ne peut s'en dégager. J'ai écrit autrefois « métaphore de la vie » au sujet des figures aléatoires dans un champ all-over à propos de la peinture de Claire. J'y repense, et Bernard Schotter, Jean-Paul Mercier-Baudrier et moi nous avons une conversation plus qu'animée autour de l'harmonie au sein du chaos découverte par les appareils et microscopes très performants d'aujourd'hui. Jean-Paul M.-B. évoque les « fractales » dont personnellement je ne sais rien, mais je comprends le sens global de nos remarques et nous sommes tous d'accord ! Quant à Henry-Claude Cousseau, il évoque son envie du rouge « en ce moment ». Or le rouge de cette tapisserie est la couleur dominante en intensité et en surface. Nous sommes donc tous comblés ! Lorsque la tapisserie (qui sera déposée demain soir) reviendra du département de rentrature où les fils de chaîne seront rentrés, où seront exécutés les rebords latéraux, et les inégalités du « tassement » des fils de trame corrigés à l'aiguille, elle apparaîtra dans toute sa splendeur (ces finitions prendront un mois environ).

Évidemment, aux Gobelins, c'est un autre monde. Un rythme contemplatif, presque monacal. Une exigence séculaire. Tout s'y oppose à notre temps compulsif. Ce dépaysement nous a fait à tous un grand bien. Susanna Franck a évoqué la naissance, l'accouchement (couper les fils)... Jacques Gourvenec qui arrivait d'Angola où trente militaires armés de kalachnikovs gardaient son hôtel a vraiment parlé d'une « extase réparatrice » ! Claire était émue car elle ne pouvait savoir à l'avance ce que serait cette « traduction » de l'image qu'elle avait peinte un jour de 1990 sans se douter un seul instant de l'honneur qui lui serait fait.

Nous étions nombreux (responsables des Gobelins, lissiers, invités), il faisait beau et nous étions dans ce havre de silence, bien en retrait de l'avenue des Gobelins.

C'est ainsi que je vois l'atelier de Claire, les tableaux en attente. En attente de quoi ? de qui ? Elle ne le sait pas. Aucun artiste ne le sait. Avoir *fait* suffit. Bonheur d'en être sûre.

1^{er} février

Cette lettre de Marcelin. Unique comme chaque fois. Infiniment précieuse comme chaque fois.

4 février

Hier nous sommes allées chez Isabelle Pichaud et Amal Bedjaoui pour voir le film de quarante-quatre minutes qu'Amal a réalisé aux Gobelins pendant la tombée de la tapisserie. Certes, je m'attendais à un témoignage intéressant. Or, Amal Bedjaoui est allée bien au-delà d'une évocation-souvenir d'un moment de convivialité. Le film est très vivant, son rythme est excellent, et il est, en réalité, un véritable film d'archive. Au point que les Gobelins seront aussi les bénéficiaires de ce que je peux nommer une œuvre, faite dans la pure spontanéité et sans aucun montage. J'ai été éblouie d'une aussi parfaite maîtrise, et Claire a découvert au cours du film bien des aspects de cette cérémonie qui lui avaient échappé (j'ai fait la même découverte). L'intérêt, la curiosité d'Amal n'ont manqué aucun moment, même celui de l'accrochage final de la tapisserie qui s'est fait derrière une porte fermée ! Les lissiers ont magnifiquement collaboré ; eux aussi seront heureux de revivre ces moments. C'est une grande chance d'avoir si près de nous une cinéaste à l'esprit si ouvert.

Alberte Grynepas Nguyen qui avait choisi le tableau dans l'atelier de Claire, et qui était à Rome le 25 janvier sera émerveillée de découvrir ce film.

Nous sommes donc profondément heureuses, et ce moment chez Isabelle et Amal fut délicieux comme toujours. Elles iront sûrement loin ensemble et nous attendons déjà le prochain film avec impatience.

25 février

J'ai pu sérieusement reprendre mon travail sur la peinture de Claire.

Certes, il y a des interruptions naturelles, mais cette fois elles sont positives et liées à des rencontres plutôt qu'à des drames. J'ai, du temps, une conscience très élastique car, de toute façon, je travaille beaucoup en pensée quoi que je fasse !

Cependant je sais que désormais je dois composer avec le

vieillesse. C'est bien sûr le côté physique de la vie mais l'autre côté doit sans cesse s'en distancer. Autrement dit, le corps et l'esprit ne sont plus tout à fait *UN*. Sensation nouvelle assez désagréable qui me signale que des efforts sont à faire avec une certaine insistance.

Nous sommes allées à Beauvais le 8 février pour l'exposition « Trames contemporaines ». Exposition très bien conçue et réalisée. Rencontre avec Philippe Playe, responsable de la Galerie nationale de la tapisserie. Il nous a reçues et nous avons vu toute l'exposition avec lui. Chaque artiste avait une tapisserie, plusieurs tableaux, et pour certains une vidéo ou une maquette. (Je pense que l'exposition à laquelle Claire vient de prendre part au Musée d'Aubusson devait être assez ressemblante à celle-là, mais chaque artiste n'avait qu'une œuvre et le *carton* en plus de la tapisserie réalisée.) On sent ainsi qu'il y a dans l'air l'envie de chercher un renouvellement dans les tapisseries contemporaines. À Beauvais, quelques noms entre autres : Alechinsky, Buraglio, Cognée, Benzaken, Frydman, Boisrond...

Jean Coudert est venu nous voir le 9, impromptu. Merveilleux comme toujours, débordant de vie. On peut dire qu'il vit pour Maryelle et lui. Leur couple n'est pas défait par la mort. Sa curiosité intellectuelle est sans limites et sans faille. Depuis cinquante-trois ans, nous nous connaissons sans une ombre. C'est prodigieux.

Le lendemain, c'est Anne-Marie qui est venue, rentrant du Sri Lanka. Ma petite sœur est requinquée par ce voyage assez rude, mais passionnant. Nous l'avons vue transformée depuis début novembre. Son énergie est magnifique. Elle avait bonne mine et ses cheveux tout bruns avaient repoussé. Ce voyage lointain, elle l'a entrepris pour échapper à une année 2005 qui fut terrible pour elle. Sa fille aînée et son mari l'accompagnaient, veillaient sur elle car elle n'aurait pu l'entreprendre seule. Je ne cesse pas de faire des vœux silencieux pour sa guérison définitive. Elle mérite une retraite heureuse et intelligente. J'ai un frère et une sœur doués pour les voyages. Et une fois de plus, j' imagine que mon frère aîné inconnu aurait eu une vie plus proche de la mienne, plus attirée par le silence et le retrait. Comme dans mon enfance, je me demande toujours comment je le reconnaitrai quand je mourrai ! Car je veux le connaître.

Grâce à la superbe exposition de tableaux d'Arpad Szenes chez Jean-François Jaeger (galerie Jeanne-Bucher) Arpad revient sur le devant de la scène pour nous tous qui l'aimons, et pour ceux qui le découvrent. Publication en deux tomes du catalogue raisonné de ses

œuvres.

Arpad toujours présent en moi depuis que j'ai écrit sur sa peinture, et que j'ai rencontré vraiment dans la vie. Inoubliable ami. Peintre magnifique et secret.

Venue de Jean-Paul Mercier-Baudrier dans l'atelier de Claire hier. Moment exceptionnel puisque jusqu'à présent nous nous rencontrions brièvement (mais fortement). Là, le temps nous fut donné. Large échange heureux.

Et justement le 22 février, Catherine est venue ici, et nous avons parlé sans désemparer de 13 heures à plus de 19 heures, rattrapant le temps qui file à toute allure. Nous sommes, pour tout ce qui est essentiel, sur la même longueur d'ondes. Et tant pis si elle ne peut pas lire mes livres parce que, dit-elle, « elle me connaît » (ce qui est assez rocambolesque !). Tant pis vraiment. C'est l'amour qui compte. Reste aussi, de sa venue, un superbe bouquet de tulipes orangées et jaunes d'une vigueur incroyable...

7 mars

Pluie tranquille et pénétrante d'avant-printemps.

Claire se repose après de mystérieuses douleurs qui durent depuis le 2 mars. Difficile d'en deviner la cause.

Des examens sont en cours. J'ai souvent, chez elle, en ces mêmes jours (fin février, début mars) remarqué des phases de ce genre. Est-ce un rythme ? Il est difficile de deviner la vie propre du corps. Je suis un peu moins inquiète depuis que l'intensité de ces douleurs a baissé.

Dehors, des jeunes et des syndicats divers manifestent contre la précarité de l'embauche. Je n'aime pas le mot embauche. Il ne correspond pas à la dignité du travail. Quelle que soit la nature du travail, il ne doit pas abîmer l'être. Or...

Tout cela est très troublant, et bien d'autres choses encore dans les violences d'aujourd'hui. L'âge nous tient désormais à l'écart de ces débordements mais la tristesse de les voir exister s'aiguise à mesure que l'on comprend de plus en plus clairement que « cela » ne cessera jamais.

Jean Fournier dont je viens de relire la correspondance avec nous est à l'hôpital depuis presque un mois. Sommeil, médication contre la douleur, nourriture administrée par une sonde, le feront peut-être mener une vie végétative qui le reposera et le régénérera. On ne sait

pas dans quelle mesure l'approche du printemps peut être une aide. Je crois qu'elle l'est (comme je crois au rôle tout à fait défavorable du mois de novembre). La remontée de la lumière est profonde en nous tous.

8 mars

Nuit blanche une fois de plus pour Claire. La douleur « remonte », tout aussi vigoureuse, après chaque « rétorque » par un ou des remèdes antalgiques ou antispasmodiques. Notre médecin revu aujourd'hui cherche avec une intense concentration. D'autres examens sont nécessaires et seront faits demain et après-demain. Cela dure depuis six jours. La piste « coliques néphrétiques » est abandonnée, tout va bien de ce côté. Alors, cause biliaire ? Tout est venu soudain comme un orage dans un ciel bleu.

Je travaille, mais le souci m'absorbe. J'espère que nous y verrons plus clair le 10 mars.

Je pense à Anne-Marie, seule dans sa maison de Strasbourg. Heureusement la beauté de la ville l'aide et l'entoure, la console en quelque sorte. Mais la solitude non choisie est un état très dur, surtout si l'on est souffrant.

C'est en grande partie que ces considérations m'aident à tenir puisque je connais mon état, je sais d'où il vient. Depuis 1986, j'ai eu le temps de l'apprendre, de le réaliser ! Cela se traduit par une immense fatigue en fin de journée car chaque pas me coûte. Presque toutes mes postures sont douloureuses. Et la lenteur obligée de mes déplacements est tuante. Mais j'ai échappé de si peu à la paralysie définitive que je ne cesse pas de me le répéter en pensée.

Évidemment, cela doit « casser » quelque chose dans l'élan pour écrire. Maintenant, je ne peux plus faire la différence avec « avant ». L'avant se perd dans les conduites spontanées oubliées, hélas !

9 mars

Claire a tant souffert au début de cette dernière nuit qu'elle pleurerait. Ce n'est pas du tout sa manière d'être. Aussi, désespérée car on ne sait toujours pas ce qu'elle a, j'ai mouillé de l'argile en poudre et lui ai posé le cataplasme sur le lieu précis de la douleur. Lieu mystérieux à la hauteur du foie, sur le côté droit. Irradiation de la douleur sur le dos. Aucun médicament n'agissant, l'argile, peut-être ?

Eh bien oui, l'argile par sa fraîcheur et son pouvoir d'absorption a

agi et au bout d'une demi-heure, elle s'est endormie jusqu'au matin. Sommeil discontinu, certes, mais elle se rendormait.

C'est ainsi que Claire m'a soignée en 1987 lorsque je souffrais tant. Cela ne m'a pas guérie, mais cependant m'aidait à tenir. Je ne pourrai jamais lui rendre ce qu'elle m'a donné. Mais je sais que lorsqu'elle souffre, je souffre aussi avec elle.

13 mars

Maintenant nous connaissons l'ennemi, ou plutôt l'ennemie ! C'est la vésicule biliaire. Tous les examens médicaux sont faits et nous voyons un chirurgien éminent demain. C'est notre médecin en lequel nous avons toute confiance qui l'a choisi en urgence. Une médication différente plus un diagnostic précis et documenté ont calmé notre angoisse, et déjà Claire souffre moins. Mais la vésicule biliaire est tellement encombrée (elle l'était déjà en 2003, ce qui avait causé une crise courte mais très aiguë) qu'il faudra la lui ôter très vite. Attendons demain !

Il est peu de jours sans qu'un ou plusieurs morts aimés se manifestent par une présence que certains diraient troublante, mais qui ne l'est pas pour moi tant je suis habituée à la recevoir. Ce sont des images brèves ou de durée insistante, et tendre. Ma propre mort m'inquiète peu, elle est comme acceptée à l'avance, une fois pour toutes. Mais pour moi les morts sont vivants autrement, et peut-être serai-je plus tard perçue de la même façon par des vivants ! Cela non plus ne m'inquiète pas. J'aimerais seulement que mes livres entrent dans des esprits amis quoique inconnus. Ma pensée est dans mes livres, sous bien des formes différentes, mais entre ces formes il n'y a pas de solution de continuité.

24 mars

Après trois ou quatre examens supplémentaires en trois jours, Claire est entrée à la clinique le 21 mars et a été opérée le 22. Tout s'est bien passé et en pure technique coelioscopique, ce qui lui permet de rentrer demain.

Le suivi de l'opération a été remarquable. Je ne l'ai pas vue aujourd'hui mais j'ai entendu dans sa voix toute la vigueur souhaitable. Le léger trouble de mémoire est sûrement provisoire. Elle est sortie avec une extraordinaire lenteur de l'anesthésie, mais son corps a ainsi pu récupérer des forces après toutes les douleurs et les nuits blanches.

La ville est pleine de troubles incessants. La révolte étudiante fait du C.P.E. un abcès de fixation, mais le mal vient de plus loin et nous ne sommes pas à la veille de le combattre ou même d'imaginer des solutions. Là encore, le règne de la quantité se heurte à une frontière dure.

Hier, en rentrant de la clinique Saint-Jean-de-Dieu, j'ai trouvé un message de Jean-Marie Bonnet. J'ai tout de suite compris, presque avant d'entendre. Jean F., Jean Fournier est mort le 22 mars en fin de matinée à l'hôpital Léopold Bellan. Grand coup au cœur. Il était (il est) mon ami, et autrement l'ami de Claire. Il l'a beaucoup aidée, en marge certes, mais les marges comptent.

D'une certaine façon, il n'avait pas d'âge parce que le passé l'accompagnait toujours. Pourtant, c'est Uranus qui l'a fauché car il allait passer le cap de ses quatre-vingt-quatre ans le 22 avril prochain. Uranien, il l'était, en tous ses actes. Mort d'un ami. Encore. Les séparations sont dures, oppressantes. Je n'ai pu pleurer que plus tard dans la soirée où mes amis disparus se sont représentés à moi, un à un, avec leur visage, leur voix et surtout leur pensée. Jean-Marie m'a rappelée après avoir reçu mon message en retour du sien. Et devant la fenêtre de l'ouest où je regardais le crépuscule, nous avons parlé longtemps. Les vies s'interpénètrent, elles surgissent avec leur poids de temps, de bonheur et d'angoisses. On retrouvera dans ce que j'ai écrit beaucoup d'allusions à J.F. ou Jean Fournier ou à Antoine Surgère (*Histoire de Volubilis*). Ces notations sont éparses, mais chaque fois, elles correspondent à des faits ou à des échanges qui étaient importants, parfois capitaux.

Et justement, dans la monographie de la peinture de Claire, dernièrement, j'ai écrit le rôle décisif qu'a tenu Jean Fournier dans sa vie de peintre. Et je n'ai pas fini d'y revenir car ce fut quasiment incessant de 1980 à maintenant, c'est-à-dire presque vingt années.

Tout à l'heure longue et merveilleuse conversation avec Marcelin qui est à Nice. Un nouveau livre de lui vient de paraître, *Le savoir-vivre*, et Josyane Savigneau a très bien écrit sur lui dans *Le Monde*. Marcelin nous l'a envoyé le 15 mars mais nous n'avons rien reçu... et ce n'est pas la première fois qu'un livre nous est volé. Hélas ! Ce livre est publié chez Gallimard, dans la collection L'Infini.

Claire, dans beaucoup de dessins, ou d'œuvres sur papier Johannot, colorie en bleu le petit filigrane du signe de L'Infini en bas de page. Demain elle sera là, entre nos murs. Joie immense de l'entendre tout à l'heure. Nous avons eu si peur avec cette douleur intense et inconnue.

Les conflits ne s'arrangent pas dans le pays. Au fond, il est impossible de se forger une opinion claire. La solution serait (peut-être) dans l'acceptation de multiples essais ou « tâtonnements », d'approches singulières. Pas de loi générale dans ce domaine de l'emploi. Il faudrait que ce que l'on appelle un « employeur » et qui est un humain regarde avec attention cet autre humain qui demande à travailler chez lui. Il verrait alors plus clairement *quelqu'un*.

Car les choses ne peuvent pas durer comme cela. Une grande fatigue s'est abattue sur le pays et la fatigue est mauvaise conseillère. Maintenant, les étudiants se battent entre eux. Ceux qui veulent étudier contre ceux qui bloquent les universités.

Claire, dont l'anniversaire vient d'être fêté, va très bien et dessine. Silence dans la maison. Ordre interne revenu ! Bonheur.

7 avril

Convalescence de Claire. Temps léger et plein d'espoir. Lectures sublimes : *Le savoir-vivre* de Marcelin Pleynet, *Villa Amalia* de Pascal Quignard. S'y ajoute la biographie d'Hannah Arendt de Laure Adler.

Lisant le livre tout récent de Marcelin, je suis émerveillée (une fois de plus) de notre amitié. Car ce livre est fondamental en ce qui concerne la vie et la mort ; le duel métaphysique qui a lieu au plus profond des fonds de l'être, Marcelin le porte à un degré d'incandescence que je n'ai encore jamais lu de ma vie. Et pourtant...

13 avril. Jeudi saint

Écoute de *L'Office des Ténèbres* de Gesualdo, puis de Couperin. Mercredi saint (Couperin), Jeudi saint (Gesualdo). Leur invention poignante ajoutée au plain-chant de ces *Lamentations* que nous chantions autrefois, en solos successifs, dans la nef de la chapelle de Mattaincourt. Grands moments, approche sublime de Pâques. Nous étions jeunes, nous étions les mêmes. Nous savions peu et c'était déjà tout. C'était essentiel comme cette musique en nous aujourd'hui, portée par Alfred Deller.

Claire est occupée par une variation sur les constellations du printemps.

Elle a revu le chirurgien ce matin, il l'a trouvée très bien et lui a expliqué la difficulté qu'il avait rencontrée en l'opérant. L'état de sa vésicule était tel (cholécystite aiguë, description effrayante) que la crise commencée le 2 mars et si terrible les 18 ou 19 mars s'explique

amplement. Elle a frôlé un extrême danger, et c'est un mal qui s'est développé au cours de nombreuses années. J'éprouve un immense soulagement et autant de reconnaissance envers ce chirurgien, Philippe de Mestier du Bourg, qui l'a si bien opérée. Et cela grâce à Didier Maufroy.

Je pense à mes enfants comme toujours, je les aime comme toujours. Pris par leur vie, ils se manifestent peu, mais je comprends tout cela.

Les barrières (plutôt murs) de métal ont été retirées autour de la Sorbonne. Le conflit, hélas, n'est pas fini. L'avenir proche ? Inquiétant.

16 avril. Jour de Pâques

Le socle des jours anciens, jours de Pâques déjà très, très nombreux, ce socle est toujours bien là. Pas de manifestation extérieure (sauf l'écoute de *La Passion selon saint Jean* de Bach). Les cloches dans le ciel après le silence qui régnait depuis l'office du vendredi saint, rituel respecté. Les traces de la fête ont tendance à disparaître dans notre vie quotidienne et je m'en réjouis plutôt.

17 avril

J'interromps pour quelques jours ma lecture du livre de Marcelin. Je garde la troisième partie (sur Manet), partie antérieure et sans rapport avec les deux premières, pour réfléchir à la force poignante de ce que je viens de lire. Difficile d'aller plus loin ou plus haut dans l'expression de l'angoisse illuminée par la vision.

24 avril

Enfin, les feuilles se déplient en verdissant un peu plus chaque jour et vers le soir les merles sont là. Même sensation qu'à Saumanes d'un chant dans le creux. Très beau.

J'apprends peu à peu, par des signes dispersés et tout différents, *pourquoi* j'ai manqué à mes deux enfants aînés entre leur enfance et leur adolescence. Je croyais à ma présence à travers l'absence qui séparait les temps de vacances où ils étaient avec moi. Mais le sentiment de présence dans l'absence qui est le propre du sentiment amoureux n'est sans doute pas perceptible à des enfants. Ce qui m'a aussi trompée c'est que, dans ma propre enfance, ma mère était souvent pour moi une cause de tristesse. Je l'ai en partie exprimé dans *Joue-nous « España »* ! Mais je l'ai surtout vécu. J'ai donc minimisé l'importance de ma présence concrète à mes enfants. Mais je me suis

lourdement trompée car eux n'étaient pas moi, et moi je n'étais pas ma mère. Il me faudra revenir là-dessus encore et encore. Mais de toute façon, il est trop tard.

Reprenant *Le savoir-vivre* de Marcelin, je vois que je me suis trompée sur la troisième partie. Je la croyais antérieure, or elle est postérieure c'est-à-dire qu'elle fait corps avec ce qui la précède, en toute réalité, mais sur un autre registre : une sorte de sursaut dans le prodigieux intérêt que Marcelin Pleyne porte aux écrivains disparus qu'il aime et aux peintres disparus qui l'inspirent.

18 mai

Printemps. Imprévisibles et poignantes journées. Prolifération des feuilles sous notre fenêtre à l'ouest. Merles en extase !

Daniel verra son tout dernier roman paraître au Seuil en janvier 2007. Je m'en réjouis autant que si c'était pour moi ! Son « Nicolas de Staël » attendra encore tellement il en a pris l'habitude !

Je travaille à la monographie. J'aborde l'année 1987. Cela me fait réaliser beaucoup de choses du passé avec un grand recul qui me passionne. On est si absorbé par la vie que l'on ne peut tout voir en même temps, en vivant.

C'est évidemment ce qui se produit en ce moment même. Mais que de dysfonctionnements surgissent... à mon grand désespoir. Toujours inattendus, ils me déstabilisent et me font mal. Claire en souffre aussi, parfois violemment. Est-ce cela aussi vieillir ? En plus des trahisons du corps ? C'est probable et cela abîmera le temps qui reste. Que faire ?

1^{er} juin

Il est plus que temps de sortir de mon retrait involontaire, mais accepté. Dommage qu'il fasse si froid alors que nous sommes presque en été. Il neige dans les Vosges... Il faut à nouveau chauffer les maisons même ici.

Un à un, je voudrais revoir mes amis ou ceux qui me sont proches par le travail. J'ai toujours pensé que l'instinct est précieux.

Ce soir, Bertrand Dorny inaugure son exposition chez Thessa Hérold. Le carton est superbe et les œuvres annoncées sont sûrement

très belles et intéressantes.

Claude Esteban est mort brusquement dans la nuit du 9 avril. Pour des raisons secondaires, je n'ai pu me rendre à l'hommage qui lui a été fait rue de Verneuil. Je l'aimais bien et je l'admirais. Mais j'aurais pu le connaître mieux depuis les années 70 où je l'ai rencontré. Arpad Szenes avait partagé en deux une certaine série de gravures magnifiques. Moitié pour accompagner son livre, *Veilleurs en silence*, moitié pour accompagner le mien, *Savoir de Vulcain*.

En son honneur, je vais lire *Soleil dans une pièce vide* dans lequel il s'approche des tableaux d'Edward Hopper que j'aime tant. Nous avons beaucoup de points communs, mais dans une distance chaleureuse. C'était bien ainsi. Nous possédons une petite peinture de sa femme, Denise Esteban, partie bien avant lui. Nous aimons fortement ce tableau très silencieux. Denise Esteban peignait dehors devant les paysages, ou à l'abri de sa 2CV ! Je parlais souvent d'elle avec Arpad et Marie-Hélène. Ses peintures étaient exposées à la galerie Jacob, comme celles de Claire à ce moment. Claude et Denise étaient des vivants.

26 juin

Quelquefois les poèmes reviennent en moi. Je ne sais pas encore ce qu'ils demandent. Je le saurai lorsque je les laisserai s'écrire en moi.

J'ai beaucoup avancé dans la monographie. J'ouvre l'année 1990. Mais les journées ne se déroulent pas comme je l'avais espéré. J'ai été très fatiguée et assez souffrante. Notre médecin s'en est ému et une échographie m'a conduite chez un chirurgien. Il me faudra sans doute accepter une intervention en septembre ou en octobre. Ce n'est pas un risque vital. J'ai déjà subi cette opération en 1959 après la naissance de Dominique. Une réparation de la sangle abdominale. Ce sera simplement un peu plus difficile cette fois-ci. J'espère avoir fini mon texte en août ou début septembre.

Cet ennui de santé s'est ajouté à une déception concernant la vente de mes livres. De ceux publiés depuis 1998. Je suis obligée de réfléchir aux causes car le commerce n'est pas de mon ressort. Mon seul devoir est d'écrire ce que j'ai à écrire, et selon le mode qui est le mien. Je verrai dans les mois qui viennent ce qu'il convient de faire. Pour l'instant, seule la monographie m'importe. Et mes projets (ou plutôt désirs) pour l'an prochain.

12 juillet

Je me suis endormie très troublée hier soir après la visite chez le chirurgien, le docteur de Mestier du Bourg, au sujet des résultats du scanner du 4 juillet. La moitié de la sangle abdominale a disparu à droite. Le muscle grand droit est recroquevillé sur le côté. Séquelle probable de l'opération de 1986 car les nerfs qui ont une action trophique sur les muscles ont, dans mon cas, été anéantis par la coupure de la racine nerveuse au niveau des vertèbres dorsales qui ont subi cette opération. C'est le « cadeau » que je reçois vingt ans plus tard ! Installer une prothèse interne sous la forme d'une plaque de toile pourrait être tenté, mais le risque est grand et le résultat aléatoire, étant donné le nombre de difficultés que rencontrerait le chirurgien pour fixer cette toile à... quoi ?

À 7 h 30, je me suis réveillée lucide et décidée à ne rien essayer de tel. Je porterai dans les années qui me restent une sangle extérieure. Ce n'est pas agréable (j'en porte une depuis quinze jours) mais cela écrase la douleur.

Ce qui, du coup, me révèle l'origine de cette douleur, de cette brûlure qui gâche ma vie depuis vingt ans. Elle vient de la progressive dilacération de la musculature de droite. L'action trophique, c'est une action nourrissante en général. Elle s'applique donc aux nerfs qui nourrissent les muscles. Sans eux, les muscles s'atrophient. Comprendre aide à supporter, j'en fais l'expérience une fois de plus. Et je suis soulagée à l'idée de renoncer à cette intervention qui tombait si mal dans mon travail et dans ma vie.

Je loue la franchise du chirurgien, sa sincérité. Je loue Claire qui a tout compris, très vite, et qui m'approuve. Et surtout, je pense très fort à ceux qui, cette année, ont été atteints profondément dans leur corps : François, Anne-Marie, Christian, Marcelin. La condition humaine est partageable, et ce sentiment dépasse la finitude.

15 juillet (depuis le 12 juillet)

Instantanée, la guerre entre Israël et la Palestine, entre Israël et le Liban. Bientôt, ce sera entre Israël et la Syrie, puis entre Israël et l'Iran. Tous azimuts... les arsenaux israéliens débordent d'armes diverses, les avions, les navires de guerre, tout cela ne demande qu'à servir. Tout cela attendait dans l'ombre un déclic, une occasion, une étincelle. Ce fut l'enlèvement d'un caporal par le Hamas, il y a une quinzaine de jours. Depuis, on ne compte déjà plus les morts palestiniens et libanais. J'aimerais être ce caporal, j'exigerais de mon gouvernement le cessez-le-feu immédiat, je n'accepterais jamais ce désastre infligé aux civils pour « protéger » ma personne. Mais je ne serais pas écouté, l'occasion était trop belle. Tout cela est immonde.

Quant aux roquettes tirées par le Hamas sur les civils israéliens, à l'aveugle, elles sont stupides et inutilement cruelles. C'est une guerre de mille ans. Cinquante-neuf seulement sont passés.

4 août

Désastres sur désastres au Moyen-Orient. Tout se radicalise des deux côtés. La diplomatie mondiale essuie des échecs chaque jour. En attendant, on meurt, on se terre, on erre dans les ruines, partout. Les morts civils, côté libanais, approchent le millier ; côté Israël, la centaine. Les militaires israéliens meurent peu, mais le Hezbollah se défend âprement, et on n'a jamais vu une guerre gagner sur une guérilla. C'est donc ce qui va encore se produire, et susciter un arrêt des combats pour une fausse raison. Mais chaque jour, on est révolté par autant d'obstination meurtrière et imbécile.

Le monde descend encore d'un cran vers sa perte. Impossible de prévoir ce qui va arriver.

Travailler dans notre maison comme nous le faisons est le comble du bonheur, mais cela nous apparaît comme décalé, étrange. À vrai dire, comme un sursis.

5 août

Marcelin nous a envoyé, au cœur de l'été, son *Cézanne marginal*. Surprise parfaite. Claire l'a lu d'abord, et je suis dans cette lecture. Passionnant ! Car la question posée dans l'introduction, texte où Debord est fortement présent, est bien celle de notre temps. Quel est le sens d'un centenaire de la mort de Cézanne aujourd'hui où les expositions appartiennent à une sorte d'ingénierie culturelle ? Que sait-on aujourd'hui en regardant un tableau de Cézanne ? Que ressentent les foules qui se pressent au Musée Granet à Aix-en-Provence ? Cézanne, aujourd'hui ?

13 août

Dimanche de veille. Veille d'un cessez-le-feu pour demain 14 août à 7 heures, heure française.

Ce cessez-le-feu a été péniblement obtenu par le Conseil de sécurité au terme de plus d'un mois de tergiversations à l'O.N.U., à Rome, aux U.S.A., à Paris, à Beyrouth (notamment). Difficile d'y croire. En ce moment même, à 17 heures, les Israéliens se battent avec acharnement contre les résistants du Hezbollah, et cette nuit les bombardements n'ont pas cessé au nord, à l'est, au sud du Liban. De

même, les roquettes et missiles du Hezbollah ont encore frappé Israël.

Bilan provisoire : mille deux cents civils morts au Liban. Et cinq cents morts environ dans les rangs du Hezbollah.

Cent vingt civils environ en Israël, au nord ; peut-être jusqu'à cent cinquante militaires au combat.

Le Liban est détruit très profondément, et toutes ses infrastructures routières, etc., anéanties, ainsi que des centrales de production d'électricité, des ports, des ponts, et l'aéroport. Ce pays a mis vingt ans à se relever d'une guerre de quatorze ans (cent cinquante mille morts), et le voilà à nouveau détruit en un mois. C'est dire la sauvagerie de la « rétorque » israélienne à un fait de guerre (l'enlèvement de trois militaires) qui aurait pu être contré tout autrement.

Cela devrait être revu au Tribunal de La Haye. Étrangement, les États-Unis et Israël ont la spécialité de faire la guerre sans la *déclarer*.

Au niveau des mots : les Israéliens sont *tués*, les résistants du Hezbollah sont *éliminés* et leurs dirigeants sont *liquidés*. Cela parle tout seul.

Nous verrons demain matin à 7 heures ce qu'il en est.

16 août

À presque 100 % le cessez-le-feu a été respecté. Soulagement immédiat pour tous ceux, des deux côtés, qui ont souffert dans leur chair de cette guerre absurde.

Bien entendu, tout est triste et c'est un gâchis gigantesque. L'avenir proche est très incertain pour cent raisons. Nous suivons cela de très près et la France pourra peut-être jouer un rôle clair et raisonnable si Israël ne l'en empêche pas. Beaucoup de pays vont contribuer à cette force d'interposition qui, dans un paysage de ruines, va essayer de vivre et de travailler.

En Israël, de mauvaises surprises se préparent. Les mentalités sont divisées et hélas, ce ne sont pas les bonnes qui dominent. En ce moment même, chaque jour, à Gaza, des Palestiniens sont tués, et cela a duré aussi lors de la guerre de trente-deux jours avec le Liban, mais on ne le disait même plus à la radio !

En France, il y a sûrement beaucoup de dissensions entre nous tous au sujet de cette guerre – peut-être – achevée.

Autrement dit, on se réjouit dans un climat très lourd.

Je viens d'achever la lecture du livre de Marcelin Pleynet *Cézanne marginal*. Très substantiel, il se lit lentement, pour moi, car je ne veux rien en perdre ! Forte approche de Cézanne, très différente de ce que j'ai lu sur lui jusqu'à présent, mais j'ai assez peu lu en vérité et plutôt beaucoup regardé ses œuvres. Souvent. Je l'aime encore plus après la lecture de Marcelin, ce qui n'est pas peu dire. C'est une approche métaphysique dans sa conclusion, et extrêmement concrète dans son déroulement. Parfait pour moi qui aime la peinture.

7 septembre

J'ai beaucoup avancé dans la monographie. Je supprime l'introduction, inutile de commenter en quoi que ce soit le sujet. Je l'ouvre à la naissance. Je simplifie le titre :

Claire Pichaud (Une bio-monographie). J'ai compté les chapitres : XXIII aujourd'hui.

Le temps est incertain, souvent morose. Il y a eu plusieurs séances à l'atelier, j'ai revu tous les triptyques, y compris les Noir pur / Blanc pur qui peuvent être assemblés autrement.

En moi, j'ai été aussi instable que le temps, et plutôt angoissée sans savoir exactement pourquoi.

8 septembre

Je pense souvent à Jean Fournier. Tous les jours apportent à l'improviste des détails qui le rappellent à moi.

C'est très doux, plutôt léger, important. C'est le mode de communication préféré des morts. Ils ne nous accablent jamais et se présentent seulement devant nous, n'importe quand. C'est peut-être cette sensation qui a créé la notion de fantômes que le cinéma japonais se plaît à exprimer. Je connais bien cela, et depuis très longtemps. Pourquoi ? Je ne sais pas. L'hypothèse la plus vraisemblable est que j'ai vécu toute ma petite enfance (et celle d'après) dans la proximité de mon frère aîné inconnu mais toujours présent *au-delà* de la mort.

25 septembre

Le 9 septembre, François, bouleversé, nous a téléphoné au sujet de Dominique. Sa voix était telle que je l'ai crue morte. Je ne pouvais pas l'entendre.

Nous avons enfin pu parler l'un et l'autre. Dominique a été

hospitalisée le 1^{er} ou le 2 septembre à l'hôpital de la Durance. Avignon. Elle criait de douleur la nuit tant sa cuisse droite lui faisait mal. Il lui avait été impossible de reprendre son travail en septembre après de courtes vacances en août. Vacances gâchées par la douleur et la difficulté à marcher. Les responsables de Montdevergues où elle travaille l'ont ramenée chez elle dès 11 heures du matin, et c'est pourquoi elle est seulement partie à l'hôpital.

À l'hôpital, la gravité de son mal a tout de suite été soupçonnée. La série des examens a commencé : radiographies, I.R.M., analyses diverses, etc.

La gravité a été révélée dans toute sa dureté.

Ostéosarcome du fémur, cancer des poumons, œdème du cerveau masquant sans doute une tumeur.

Le 13 septembre, elle a été opérée. On lui a « posé un clou » (une broche ?) dans le fémur (dans toute sa longueur) pour l'empêcher de s'effondrer, et des aiguilles radio-actives. C'était, au dire des médecins, le plus urgent.

Elle commence le 28 septembre une série de séances de radiothérapie à l'Institut Sainte-Catherine. Cela concerne les trois endroits du corps atteints.

Dominique m'avait parlé plusieurs fois de ce mal de jambe, de genou, le minimisant toujours, évoquant l'arthrose. Elle disait être soignée par son généraliste qui l'avait envoyée chez un rhumatologue. On lui avait prescrit des semelles pour écarter un peu les genoux... et du paracétamol !

François, le 9 septembre, m'a confié l'affreux délai : six mois.

Dominique est sous morphine (40 mg par jour). Elle peut marcher à nouveau avec des cannes anglaises, qui ont succédé au déambulateur, sans souffrance violente (mais sourde, dit-elle). Dans les jours précédant l'opération, elle ne bougeait qu'en fauteuil roulant.

Son courage est stupéfiant. Sa maîtrise d'elle-même, sa douceur au téléphone.

Nous sommes, Claire et moi, absolument atterrées. Le jour, la nuit, nous parlons d'elle. Nous irons bientôt la voir. Une sorte d'espoir fou nous soutient, mais notre abattement est grand, et nous ne comprenons pas comment cela est venu si vite à l'insu du médecin, d'elle-même, et de son compagnon. Dominique a quarante-huit ans.

François est immensément affecté. Lui-même en danger, à cause de

sa carotide, me dit avoir perdu le sommeil. Il se tient très proche de Dominique. Catherine est très atteinte aussi. Nos proches qui le savent sont tristes.

C'est une bombe qui a éclaté parmi nous.

Je suis hantée par les images de son enfance. Par des scènes de la vie à Saumanes. Par le Nous que nous formions tous les cinq. Ce sont des souvenirs indicibles, des sensations où tout se faisait par intuition. Notre chagrin nous coupe la respiration.

20 octobre

Je vis avec la pensée de Dominique chevillée au corps.

Nous l'avons vue longuement le 12 octobre. Elle était tout à fait elle-même avec sa brusquerie tendre. Elle marche assez bien avec ses cannes anglaises, et ses cicatrices sont nettes. Si l'os du fémur n'était pas dessous, tout irait bien, mais il se manifeste par une grosseur inquiétante qui soulève le muscle (quadriceps) sur le devant de la cuisse droite. Elle est en radiothérapie depuis le 9 octobre, sur le crâne et sur le fémur. Elle pèse 41 kg pour 1,68 m. Manque total d'appétit. Mais elle est très courageuse, et même joyeuse, confiante. Elle dit ne pas s'ennuyer, elle lit beaucoup ou fait des mots croisés. Elle refuse la télévision. Si seulement Avignon était moins loin de Paris ! Pour moi, et peut-être pour nous, même en T.G.V. c'est un long voyage. Nous ferons vraiment tout ce que nous pourrons pour aller la voir. Nous nous parlons souvent au téléphone.

Pendant ce temps, je travaille beaucoup à la monographie et j'avance vers la fin que je sens. Elle se profile, proche.

Notre vie est très retirée. Il le faut certes pour le travail mais aussi cela convient aux soucis qui nous assaillent de façon inattendue bien que celui de Dominique les relativise tous. Ma sœur Anne-Marie est elle aussi un exemple de courage et de douceur alors qu'elle est si malade à Strasbourg.

Cette fois, la vieillesse est bien là, installée et menaçante. Chez nos proches et chez nous. Il va falloir faire avec elle. C'est le moment de se souvenir des fugaces pensées où nous l'imaginions. On pense beaucoup plus à la mort qu'à la vieillesse. Pourquoi ?

Elle est là, elle existe pour nous aider à renoncer à la vie, à la quitter sans chagrin.

28 octobre

Dominique, hier, a quitté l'hôpital pour un logement provisoire, mais convenable à Avignon, avec Jean-Claude son compagnon. Répit avant la chimiothérapie qui commence le 6 novembre. Nous venons de nous parler et elle est vraiment délicieuse. Elle ne vit ni la récrimination ni la plainte. Je pense à une expression chinoise : elle est portée par le Tao. C'est admirable, et en plus c'est juste. Nous vivons ici en pensant à elle, en nous associant à elle. Les soucis pour la maison sont grands, mais ne sont rien en regard de sa santé. Je lis *La Prison juive* de Jean Daniel.

7 novembre

Matinée à Cochin hier. Bilan phosphocalcique et osseux pour Claire. Étrange impression. On pensait au corps, à la nature, aux merveilles que détient l'amour, et puis, soudain, à cause des progrès techniques de la médecine, on pense au squelette que l'on est *en dessous*. Brusquement on se méfie de lui, des mauvais tours qu'il va nous jouer *si...* on ne se met pas à vivre pour lui, en fonction de lui !!

Les annonceurs de nouvelles à la télévision et à la radio prononcent sans broncher *Nuage d'automne*, expression qu'Israël applique à sa nouvelle incursion d'une violence extrême dans la Bande de Gaza. Cinquante-deux morts, souvent civils, en trois jours. Un Israélien tué.

Certes, je ne pourrais pas annoncer les nouvelles sans faire remarquer (si j'étais absolument obligée de le dire) l'ignominie qui réside dans ces appellations destinées à masquer la guerre préventive. Cet été, on a entendu *Pluie d'été*. Cela est tout simplement honteux. On peut remarquer que ces conduites sont attribuables surtout aux États-Unis et à Israël.

Ma lecture de *La Prison juive* me conforte dans tout ce que je ressens à propos d'Israël et de la Palestine depuis 1948. J'avais alors quinze ans et j'en ai soixante-treize !

31 décembre

Travail intense sur la monographie de la peinture de Claire.

J'en ai terminé le texte le 13 novembre. J'approche de la fin de la dactylographie. Ce contrepoids de travail m'aide à supporter l'angoisse qui affleure la nuit si par moments je ne dors pas. Ma pensée est aussitôt aux côtés de Dominique, d'Anne-Marie, de Marcelin. Pour François, j'ai moins peur que l'an dernier à cette heure car s'il est vigilant tout ira bien. Et je crois qu'il l'est.

J'ai vraiment la certitude de terminer un livre important qui fait entrer le lecteur dans la vie d'une artiste qui est bien sûr aux antipodes de ce que beaucoup imaginent. Ce pourrait être mon dernier livre d'une telle ampleur, c'est pourquoi je voudrais pour lui une réception juste. La peinture de Claire est indispensable, son lieu est irremplaçable, j'en suis convaincue.

Nous partageons la vie plus que jamais et nous savons que nous posons nos derniers actes dans ce monde.

2007

20 janvier

Le très beau carton de vœux imaginé par Jean-Michel Alberola pour l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, et donc pour notre ami Henry-Claude Cousseau son directeur, trône dans le désordre inimaginable de ma pièce de travail où j'ai vécu toutes ces dernières semaines en symbiose avec ma machine à écrire Litton Royal 290 ! Je vis avec elle depuis plus de vingt ans, et je la regretterai. Elle commence à me trahir !

Ce carton est doté d'un très court texte :

« La réapparition de l'étonnement dans nos
contrées amnésiques eut lieu en 2007 »

et ses « dessins » sont de la famille de ceux que nous avons pu voir en deux volets, au cours de 2006, au Cabinet d'art graphique de l'École. J'ai bien envie de l'en féliciter !

Hier soir, j'ai terminé la dactylographie de : Peindre. Claire Pichaud, trois vies. Une bio-monographie.

J'ai donc terminé le corps du texte, ce qui, évidemment me tenait le plus à cœur. L'iconographie provisoire suivra, mais ce sera une récréation ! J'ai pensé plusieurs fois : « Maintenant, je peux mourir. » Cela peut sembler saugrenu, mais quand on écrit comme je l'entends et que l'on a un projet vital pour une œuvre que l'on révère, on se sent intérieurement investi d'une mission dont le caractère est absolu. Poser le point final est donc un très grand bonheur. Et je l'ai connu hier soir.

Je vais le relire en son entier dans les jours qui viennent.

Le mois de janvier a été un temps consacré uniquement à ce travail. Un seul jour à Beaubourg pour l'exposition d'Yves Klein et pour celle de Robert Rauschenberg. J'aurais préféré prendre un jour pour chacune d'elles mais je ne le pouvais pas. Le temps me manquera en janvier, en février, en mars et en avril. C'est sûr déjà.

Il faut donc s'en tenir à la concentration et cela me convient.

Parallèles : Anne-Marie à Strasbourg
Dominique à Avignon
Union des pensées, espérance forcenée.

J'ai dit à Dominique qu'elle devrait s'identifier à Jonas dans le ventre de la baleine. Sur quel rivage sera-t-elle régurgitée un jour ?

Heureusement que nous sommes ensemble, Claire et moi.

14 avril

J'ai parfaitement décrit à l'avance ma vie d'aujourd'hui. Coupure violente dans le tissu des jours. Vivre au jour le jour en accumulant les angoisses, les contraintes, et détente le soir avec Arte ou, par hasard, un programme valable sur une autre chaîne. Trop de pression intérieure, de soucis pour le présent et pour l'avenir. La campagne électorale (inepte bien souvent) s'ajoute à ce désordre.

Dominique vit entre les hauts et les bas, très sérieusement et humainement soignée et accompagnée par l'attention et l'affection de Jean-Claude.

François et Laurence ont trouvé enfin et acheté pour les loger un endroit parfait et qui les enthousiasme. C'est un point capital pour le présent et le proche avenir ; François s'y était consacré dès octobre de l'an dernier car l'appartement de fonction que Dominique et Jean-Claude occupaient depuis sept ans avait dû être restitué à l'administration au 1^{er} janvier 2007, Jean-Claude ayant atteint ses soixante-cinq ans. Ce fait aggravait encore leur situation, et Jean-Claude avait déployé une remarquable énergie pour protéger Dominique de tous ces ennuis matériels.

Anne-Marie a trouvé en elle le courage d'aller (en famille) huit jours à Marrakech. Les voyages lui sont indispensables, vraiment, mais elle doit subir fin avril une intervention dans le cerveau (l'embolisation d'une artère contre un anévrisme). Très complexe intervention selon le spécialiste de Colmar.

Les dernières années de la vie sont le contraire du vide et du retrait, elles sont encombrées, et la lumière s'obscurcit. Mais je ne désespère pas.

La tendresse d'Isabelle et d'Amal illumine notre vie. Avec elles,

nous partageons l'idéal de la vie et l'amour de l'art. Attente de la réponse du C.N.C. pour leur prochain film, *Le Mal de mer*, inspiré du livre de Marie Darrieussecq.

20 avril

Enfin... nous sommes à la veille du premier tour des élections présidentielles dont l'absence de « hauteur » et d'imagination, de détermination, nous a navrées. Je le sais, il est impossible de gouverner, mais tout de même...

Je viens de parler longuement avec mes deux filles. Même réalisme, même ouverture chez Catherine et chez Dominique. Je m'en réjouis. Le temps est superbe, mais il y a du drame dans l'air. Que va-t-il se produire si Nicolas Sarkozy est élu au second tour ?

Dominique. Le courage de Dominique. Je suis dans une profonde admiration quand j'entends le son de sa voix, avant même le sens des paroles.

4 mai

J'écris pour échapper au trouble et à la douleur sourde qui me tient depuis deux jours.

Le 2 mai était la date de cette intervention que je redoutais tant pour Anne-Marie. Entrée à l'hôpital de Colmar le 1^{er} mai vers 15 heures, elle l'attendait pour le lendemain à 8 h 30. La durée prévue était de deux à six heures.

Vers 13 h 30, Claudine, la femme de mon frère, m'a appelée alors qu'ils roulaient vers Colmar. Rien que sa voix m'a alertée aussitôt. « Tu sais pour Anne-Marie ? – Non, je ne sais rien depuis ce matin. – Elle est morte durant l'intervention... » Le coup a été affreux. Je n'ai pas pu parler, je pleurais. Nous avons cessé la communication.

Vers 16 heures, elle m'a rappelée. « Nous sommes à Colmar, à l'hôpital. Les médecins attendent la mort d'Anne-Marie dans deux ou trois heures... » Stupeur. Elle me confirme que la mort d'Anne-Marie a été déclarée à 11 heures mais que... depuis, ils ont tenté un massage cardiaque, et mis en place la respiration assistée et une perfusion. Elle est, disent-ils, dans un coma irréversible car les artères atteintes par plusieurs anévrismes ont explosé.

Pierre et Claudine ont eu le droit d'entrevoir Anne-Marie durant quelques minutes. Ses deux filles, Anouchka et Nadège, aussi.

Puis, plus rien.

Le 3 mai, situation inchangée. À l'étonnement bien compréhensible de notre famille, les chirurgiens ont opposé l'*éthique*. (« On ne peut pas débrancher... ») Ma sœur est morte pendant l'intervention. Son cas était jugé nécessaire et favorable avant. C'est un échec total. Ils veulent donc le masquer par cette survie artificielle. (Pour des raisons de statistiques ??)

Le 4 mai, nous en sommes là. Il est 17 heures. Le trouble s'ajoute à mon chagrin.

L'histoire d'Ariel Sharon est en vue. Est-ce de nouvelles pratiques ? Est-ce à des fins d'apprenti sorcier scientifiques ?

Le 1^{er} mai au matin, ma sœur m'a dit : « Ne m'appelle pas demain, je t'appellerai jeudi ! – À jeudi, ma chérie ! » Ce furent nos derniers mots. Presque joyeux, en tout cas, confiants...

On peut donc voler sa mort à quelqu'un dès lors que l'on déclare son état irréversible.

Ma sœur a dix ans de moins que moi. Elle a soixante-trois ans. Depuis trois ans, elle a vécu des moments terribles avec un courage et une énergie incroyables. Elle vit à Strasbourg depuis des années pendant lesquelles elle a exercé son métier de chirurgien-dentiste.

L'Âme, le Destin, le Souffle. Qu'est-ce aujourd'hui ? L'horreur qui s'annonce, s'amoncelle, et avance masquée. Où est ma sœur à cette heure ? Dans quel cercle ?

Le 5 mai, j'ai obtenu le numéro de téléphone du service de réanimation de l'hôpital civil de Colmar. Un infirmier très compétent, attentif, chargé du « cas » de ma sœur a accepté toutes mes questions et a très précisément répondu : « La respiration assistée est celle même de l'intervention qui n'a pas été interrompue. La mort clinique se voit par des signes que surveillent les infirmiers, la tension artérielle (elle avait à ce moment 5/3), la saturation du sang par l'oxygène, la sienne était basse (67 % environ) mais non mortelle. Il fallait donc attendre un examen par scanner pour voir si le sang circulant atteignait le cerveau ou non. Le chirurgien était en colloque à Amiens. » Selon l'infirmier, ma sœur Anne-Marie ne vivrait guère plus qu'un jour. Si une souffrance se signalait, on lui donnerait des analgésiques dans la perfusion hydratante. J'ai été convaincue par ses paroles bien que j'aie

senti son entraînement à répondre aux proches.

Le 6 mai à 7 heures du matin, Anne-Marie est morte.

Le soir même, Nicolas Sarkozy est élu président de la République. Distance.

11 mai

Incinération du corps d'Anne-Marie.

Violence du feu après celle des diverses opérations chirurgicales des deux dernières années, des radiothérapies, des chimiothérapies, des médications créant souvent des 40° de température, des changements physiques.

Cendres pures qu'il faut seulement considérer. Elles iront sans doute rejoindre la mer. Où est ma sœur ?

Tout cela a eu lieu loin de moi à cause de ma difficulté à voyager. Je garde mes forces pour Dominique. Et surtout, je préfère le silence.

23 mai

Anne-Marie a quitté ce monde en s'éclipsant à la faveur d'une intervention. Pour elle, ce fut *mieux*. On ne dispose jamais de sa vie. C'est la vie qui nous traverse, emprunte notre écorce individuelle.

Catherine avec ses quatre filles est allée passer deux jours à Avignon pour bien voir Dominique. Les deux sœurs ont pu se parler longtemps car Dominique avait obtenu une permission de sortie de quarante-huit heures. Elle est à nouveau à l'hôpital depuis dimanche soir, et c'est encore pour une chimiothérapie. Première pensée au réveil, pensées durant la nuit dans les courtes insomnies, pensée traversant en fulgurances le jour. C'est ainsi.

Difficile concentration. L'angoisse diffuse coupe la parole.

24 mai

Continuer. Mais l'angoisse ne désarme pas. Elle se constitue de causes emmêlées, anciennes et nouvelles. Souffrir est un mot trop vague. Attendre.

29 mai

Je travaille à mon texte sur René Char. Grâce à Laurent Greilsamer, je prends de ses nouvelles depuis ce 3 mars de 1972. Tout ce que je lis dans la continuité me plaît, me conforte dans ce que je sais de René Char. J'apprends des détails ou des coïncidences qui me stupéfient. Tout cela me passionne dans le seul domaine qui m'intéresse depuis toujours.

À l'hôpital d'Avignon, les médecins se réunissent (tous ceux qui soignent Dominique) pour décider de son avenir proche. Toute la journée j'ai eu cette réalité sur mon cœur. J'attends et je redoute demain.

7 juin

Temps blanc sur la ville. Visibilité très courte, atmosphère lourde et moite. Aucun vent.

J'essaie d'écrire, je me tiens au plus simple, au plus direct. Je suis heureuse d'écrire cela.

Dominique pourra, seulement la semaine prochaine, commencer une chimiothérapie orale car elle a été fiévreuse toute cette semaine à cause d'une infection d'origine inconnue. Aux anti-inflammatoires se sont ajoutés les antibiotiques, et tout cela à la morphine en médication continue. Je me demande comment un organisme peut résister à cette accumulation. Mais sa voix est à peine altérée. Elle ne lit quasiment plus. Son sommeil est décalé, et elle regarde la télévision à partir de 2 heures du matin (Arte essentiellement).

8 juin

Hier, vers 20 heures, Jean-Claude Fernandez, son compagnon, nous appelle pour dire l'aggravation soudaine de l'état de Dominique.

Aujourd'hui, à 14 heures, après avoir vu le médecin, le verdict tombe : Dominique ne vivra pas au-delà d'une semaine. Nous ne parlons pas davantage, trop d'émotion.

16 h 15, Claire et moi essayons de regarder en face ce qui arrive à Dominique, telle qu'elle est devenue, telle qu'elle est. Ce qui nous arrive en même temps.

Qui aura vraiment connu Dominique ? Et maintenant, elle va s'en aller... Nous sommes entre le chagrin et l'amour d'elle.

25 juin (écrit le 2 juillet)

C'est le jour où Dominique disparaît. C'est celui de son anniversaire, quarante-neuf ans. Mais elle ne les a jamais eus ou presque, elle est morte le 19 juin à 7 heures 30 du matin dans les bras de son compagnon.

C'est le jour de l'adieu, du cercueil fermé, de la crémation, de l'urne dans le columbarium. C'est le jour de l'arrachement.

Nous sommes tous parallèles dans la douleur ou la tristesse. Le mot *ensemble* ne peut pas être prononcé.

La veille, le 24, Claire et moi sommes restées seules au funérarium auprès d'elle dans son cercueil ouvert. Dominique dans la distance glacée de la mort. Très belle. Mais Dominique enfin délivrée de la douleur, de l'héroïsme durant son agonie, peut-être des peurs secrètes qu'elle nous cachait.

Ma fille qui me précède dans la mort, qui sait maintenant des vérités que j'ignore, un *état* que je ne peux imaginer. Ma fille avant-coureuse.

Les images de l'agonie, les sons de l'agonie, je ne peux les chasser de mon esprit, je ne veux pas les oublier.

La chambre dans l'ombre, fraîche alors qu'il fait si chaud dehors. Dominique est dans la fièvre, entre 39° et 40°, les perfusions multiples, l'oxygène en permanence. Elle lève sans cesse ses bras si beaux, si minces, vers la suspension qui aide les malades à s'asseoir, mais elle ne s'assoira plus jamais.

Nous ne sommes pas sûres qu'elle nous a vues le 11 et le 12 juin alors que nous étions près d'elle, Claire, Catherine et moi. Quelques mots paraissaient trahir une conscience intacte, une compréhension. Mais était-ce si sûr ? Et le 15, lorsque nous sommes revenues, elle semblait moins souffrir. Les soins palliatifs avaient sans doute agi, mais pas complètement.

J'entends encore François sangloter au téléphone le 9 juin au soir. L'agonie, peut-on la regarder en face ? Non. Échange de paroles encore avec lui, avec Laurence, le 10 au soir, à Paris.

Attention, vigilance du médecin, des infirmières. Ils savent tout de

ces moments, ils prévoient ce que nous ne pouvons prévoir. Ils anticipent, et cette clarté n'est pas cruelle. Elle nous aide à quitter ce que la mort veut emporter d'un être.

Je suis sa mère. Je l'ai mise au monde pour la vie et pour la mort mais je n'aurais pas dû voir sa mort *et je la vois* comme tant d'autres mères dans le monde. Et je l'aime car je la connaissais, même si je ne sais pas tout ce qu'elle a fait.

L'urne est une sphère bleu et vert, lisse comme l'eau, le tissu qui l'entoure est bleu. La porte est en granit gris-vert. Ton nom y est gravé avec les dates de ta vie 1958-2007. Ce n'est pas une porte, c'est une pierre scellée. Tu étais grande, la vie t'avait blessée mais ta beauté résistait, pas toujours, mais souvent. Tes cendres tiennent dans cette sphère dont le nom est Océan. Tu es un point sur la terre, comme chacun de nous vu du ciel. Mais au moins cette pierre contre laquelle on peut poser son front et penser à toi, et prier pour toi, et te prier de penser à nous dans ce monde où tu es. Ton nom gravé sur une pierre de granit.

C'est ta sœur, Catherine, qui a fait tout cela pour toi, qui a choisi et, malgré sa peine, œuvré pour toi. Jamais je n'ai vu des obsèques aussi respectueuses d'un être. Cela nous a aidées au-delà de ce que l'on peut dire.

C'est François qui avait cherché avec persévérance, puis acheté et arrangé pour toi cet appartement de l'avenue Monclar où tu as pu vivre quelques mois en te réjouissant de la beauté du lever du soleil dans les arbres. Avignon, la ville que tu aimais, t'était accueillante autant que tu pouvais bouger. Tu as été heureuse de ce lieu « enfin à toi » comme tu me l'as dit. Ce projet, cette promesse tenue par ton frère ont été beaucoup pour toi.

Tout près de ta place scellée dans le columbarium du cimetière Saint-Véran, il y a un jeune et vigoureux olivier. Bientôt ses branches te toucheront.

La végétation somptueuse autour de toi. Les grands magnolias de l'entrée.

Je ne peux pas vraiment croire que tu as disparu. Je tenais ta main droite dans la mienne il y a si peu de jours. Le faisant, je suppliais les anges de t'emporter ailleurs. L'ange gardien. Celui de chacun. Et personne ne sait ce que représente ce messenger. Et pourtant, il est là.

Ton compagnon a traversé l'épreuve avec toi, au plus près. Il a vu toutes tes forces et toutes tes faiblesses. Il a été le vigilant, celui qui alerte. Le médecin, le docteur Magnan, a tout compris de cet homme ombrageux et sensible. Tu comptais sur lui et pour lui. Mystère des rencontres. Que va-t-il devenir ?

Je vois sur ma table le dessin paisible et saturnien de Primatice. C'est une carte de Marcelin, datée du 5 juin. Comme toujours, il m'écrit au plus profond et au plus juste. Il sait à ce moment que Dominique va mourir, et lui qui a écrit *Le savoir-vivre*, texte capital, il est là, présent à mes côtés, même si nous ne nous voyons pas. La tendresse de l'amitié est l'une des plus grandes lumières de la vie.

Les enfants de Dominique, adultes maintenant, sont devant un chemin à parcourir. Leur mère les aimait. Ils ne savent pas encore à quel point la vie est jalonnée d'inconnues. Ils ne peuvent pas encore comprendre la vie de celle qui fut si naturellement leur mère, avec une si grande simplicité, et en toute réalité. Ils doivent encore grandir et souffrir eux-mêmes, lutter pour le sens. Julien a parlé, à deux pas du cercueil, devant l'assemblée. Il a commencé à parler, mais il devra vivre ses paroles. Il devra, lui qui est au contact journalier de l'art du cinéma, entrer dans la réalité de ce qu'expriment les films ou les livres. L'art existe pour être dépassé et intériorisé. L'essentiel pour l'instant est, peut-être, qu'il ait essayé d'exprimer son trouble et son questionnement. Lorsque j'ai mis Dominique au monde, je ne pouvais pas savoir à quel point le sort s'acharnerait contre elle après la naissance de ses enfants. En ces jours, j'ai très peu parlé avec mes petits-enfants. Ils étaient là tous les dix, mais chacun d'eux était comme chacun de nous, médusé par le terrible raccourci de la mort, de l'encens, et du feu.

6 juillet

J'ai soixante-quatorze ans à présent. 03 07 07. Date qui enclôt les chiffres que j'aime. Je vis ce temps d'anniversaire solaire de façon tout à fait différente. C'est dans la préparation à la mort, il me semble. Comment voir son enfant mort sans penser à la sienne propre ? En même temps, la notion de joie coexiste. Elle doit pouvoir coexister.

Une image récurrente : je marche dans la colline avec Dominique qui a cinq ou six ans, peut-être moins. Claire est absente. Nous abordons la colline par un chemin différent dont le départ est à l'autre bout du village, sous le chevet de l'église romane. Ce chemin nous étonne, mais bien vite nous nous élevons car il est raide. En marchant,

je raconte à Dominique l'histoire de Roméo et Juliette. Parfois, nous nous asseyons car elle est longue. L'enfant est passionnée. Poignant souvenir. Depuis cette promenade (très rare), nous appelions ce chemin : le chemin de Roméo et Juliette.

Dans cette histoire, il y avait le drame de la discorde entre les Capulet et les Montaigu.

Ce drame paraît toujours étonnant, incompréhensible. Il est pourtant fréquent, il n'épargne pas notre famille.

C'est pourquoi nous étions *parallèles* dans notre douleur lors des obsèques de Dominique. À mon profond désespoir. Obsèques. Ce mot me gêne, me semble impropre à la réalité, et je ne parviens pas à le penser dans cette circonstance que je ne peux absolument pas vivre de l'extérieur.

« Obsèques. Vers 1400, d'abord obsèque XII^e jusqu'au XVI^e s. Emprunté du latin de basse époque *obsequiae*, altération du latin classique *exsequiae* (d'où *exeques*, usuel au Moyen Âge jusqu'au XVI^e siècle, et qui paraît même l'avoir été plus qu'obsèque) par croisement avec *obsequia* "clients, cortège", pluriel neutre de *obsequium* "complaisance, service" (de *obsequi* "céder à obéir", lui-même composé de *sequi* "suivre"). » (Dictionnaire Wartburg.)

Étrange voyage des mots.

Rien à voir avec l'obséquiosité (heureusement). Mais l'obstination dans une soi-disant franchise n'est pas belle non plus.

L'esprit de Dominique fera-t-il se délier ces nœuds ?

8 juillet

Nous émergeons peu à peu de tous ces mois, ces jours où notre esprit était toujours divisé entre notre vie ici et notre présence à Strasbourg et à Avignon. Innombrables communications téléphoniques, voyages dans la mesure de nos possibilités.

Nous lisons Emmanuel Swedenborg qui commençait à nous être familier dans les années 60, mais que nous avions délaissé tout en le conservant dans la bibliothèque. Cette lecture par fragments (c'est un traité) nous fait du bien, nous dégage de ce que la vie matérielle et sociale dans le monde d'aujourd'hui a de pesant, de compliqué, de contraignant. Je me demande si l'art ancien tel que nous l'avons connu aurait pu voir le jour si la société ancienne avait, dans sa propre voie, ressemblé à la nôtre. Je crois que non. L'art contemporain, sauf exception, est donc empreint de cette mainmise

brutale sur nos esprits. Mais c'est ainsi.

Roses blanches, merveilleuses, dans leur écrin de feuilles de cassis et de laurier-tin. Elles viennent d'Henry-Claude. Sa dédicace est en lettres dorées. Ces roses disent sa présence à nos côtés.

Le 6 juillet, dans l'après-midi, nous avons vu, avec Isabelle et Amal, l'extraordinaire exposition d'Anselm Kiefer au Grand Palais, « Monumenta ». En phase avec nos pensées.

2 août

Je me sens changée, de jour en jour un peu plus. Les métamorphoses existent, elles sont lentes, irréversibles. J'accepte à l'avance ce que je vais devenir. Il m'arrive de demander à Dominique de m'aider, du lieu où elle se trouve en esprit. Le chemin de sa vie (ce que j'en sais) s'inscrit en moi au plus profond. Au cœur même de ses excès, je crois parfois qu'elle était la meilleure d'entre nous, mais il me faut comprendre comment cela s'articulait avec ce que nous pouvions, de plus ou moins loin, percevoir.

Travaux dans la maison, troubles constants. Mais ce n'est presque rien, comparé à ce qui a eu lieu chez nous durant quatre jours pour la pose d'une « cornière » de 1400 kg en trois tronçons qu'il a fallu souder entre eux par des plaques rapportées au nombre de huit, cornière arrimée aux deux poutres maîtresses latérales qui soutiennent le toit. Efforts indescriptibles des ouvriers, danger permanent tout au long de cette série d'actions. Depuis, l'acier soutient le bois... en principe !

J'écris sur Char. Avec un recul plus grand que celui qui était le mien lorsque j'écrivais en 1975 *Tombeau de C.*, qui est devenu *Les Amantes* en 1978, puis enfin *Les Amantes ou Tombeau de C.* en 1998 dans la collection « Folio » (version complète et définitive).

C'est toujours impressionnant et vivifiant de repasser par la mémoire des événements. Quand je pense à Char, je suis assise face à lui dans la pénombre de la pièce où il écrivait. Je ressens exactement les mêmes choses et j'écris à partir d'elles. Je n'ai aucun autre fil conducteur du récit. Je ne sais de lui que ce qu'il m'a dit, et ce que j'ai lu de lui. Ses poèmes sont pour moi inépuisables. Très souvent, je les lis au hasard et ce hasard est en phase avec ce que je vis. Je n'ai pas besoin de vestibule ou de porte, je suis instantanément au cœur du

sujet.

19 août

Dimanche. Le troisième du mois. Nous les avons remarqués à cause des zones de silence. Heureusement, les travaux vont vers leur fin ! Temps affreux, ni véritablement l'automne, ni le printemps. Un entre-deux indéfinissable. Gris et froid. Venteux et pluvieux. Peu importe pour nous qui essayons de travailler.

J'avance dans mon texte. Je ne sais pas ce qui en sortira.

D'autres projets se profilent à l'horizon 2009. Au fond, j'ai confiance dans un texte qui me conduit plus que je ne le conduis. Je me laisse faire par la mémoire et par les sensations qui furent les miennes et celles de René Char.

Récurrente est la peine affreuse que me cause la discorde entre mes enfants. Je ne compte plus les années. Qu'en adviendra-t-il ?

28 août

Catherine a cinquante-trois ans aujourd'hui. J'ai tenté en vain de lui souhaiter son anniversaire en Grèce !

Catherine... sa naissance pour moi, c'est hier. J'en sais tous les détails. Les enfants devenus adultes sont toujours *mes* enfants, pris, enrobés dans ma mémoire. Catherine dans sa beauté du 28 août 1954. Ils sont sûrement en train de voler vers la France à cette heure, ou alors en transit à Volos ou à Thessalonique... Je pense à eux, à cette soirée extraordinaire du 28 juillet chez eux qui venait apaiser quelque chose de notre chagrin commun.

À Dominique je dédie ce fragment de Char ouvrant *Pauvreté et privilège* (1948-1954) :

« Il existe un printemps inouï éparpillé parmi les saisons et jusque sous les aisselles de la mort. Devenons sa chaleur : nous porterons ses yeux. »

Dominique, mon enfant du solstice, née le 25 juin 1958, est morte le 19 juin 2007. Le soleil s'est arrêté au-dessus d'elle entre le 19 et le 25 juin où elle disparut de ce monde.

Aujourd'hui, la brise, le vent léger, le vent plus rapide me bouleversent jusqu'aux larmes. Car elle était vibrante aux éléments du

monde à un point exceptionnel. Elle se levait toujours tôt pour voir le jour dans son apparition.

16 septembre

Nuages blancs, lents, sur le ciel d'un bleu pur.

Silence. Claire est au musée. La fin de mon petit livre approche. *René Char aux Busclats. Histoire d'une amitié* (en sous-titre).

Septembre. Avec sa douceur inimitable bien que la brillance du soleil augmente de façon inquiétante. Jusqu'où ?

Je me trouve bien silencieuse envers mes amis. Je ne peux être autrement. Ils doivent le comprendre.

La vie est excédante, elle déborde de tous côtés sur les vœux. Il faut lâcher prise pour s'y retrouver.

21 septembre

L'automne. Nuits fraîches, jours tièdes.

De Venise, une carte de Marcelin avec un dessin et lavis à l'encre brune de Luca Cambiaso.

Teseo riconosciuto dal padre Egeo. Magnifique !

« Une pensée pour vous que je ne vois pas assez souvent, mais je tiens à ma version de l'adage "Loin des yeux, près du cœur". » La carte est adressée à Claire et à moi. Merveille de l'amitié ! Elle ouvre l'automne que je voudrais justement être la saison du rapprochement avec ceux que j'aime.

J'ai vécu, nous avons vécu si longtemps ailleurs dans notre esprit depuis 2005 avec Anne-Marie, puis avec Dominique. Leurs deux vies au bord du gouffre. Toutes deux disparues, presque ensemble. Pensées du jour et de la nuit. Images fugaces, terribles.

1^{er} octobre

J'arrive à la fin de *René Char aux Busclats*.

Malheureusement, l'histoire du bail de l'atelier abîme nos journées. Nous avons jusqu'au 1^{er} novembre pour tenter de négocier au plus juste. Y parviendrons-nous ?

4 octobre

Il y a cinquante ans aujourd'hui, les Russes envoyaient dans

l'espace le premier satellite artificiel. France Culture, ce matin, tournait autour de l'événement.

J'aime que René Char ait tout de suite senti la dérive et le danger. En 1959, il écrivit ce court et sublime texte qu'il fit placarder (selon son habitude) sur les murs de L'Isle-sur-la-Sorgue.

« L'Homme de l'espace dont c'est le jour natal sera un milliard de fois moins lumineux et révélera un milliard de fois moins de choses cachées que l'Homme granité, reclus et recouché de Lascaux, au dur membre débourbé de la mort. » Le titre « Aux riverains de la Sorgue » exprime à quel point Char croyait à l'instinct des humains renforcé par la présence de la Sorgue, miraculeuse.

Claire a gravé ces lignes dans le grès, elle les a accompagnées d'un graphisme horizontal, rugueux, fortement texturé, traversé d'oxydes. J'espère voir bientôt cette œuvre dans une exposition rétrospective avec les autres grès muraux, sous des vitrines. Ils avaient été exposés aux Contards à Lacoste en 1970.

5 novembre

Anticyclone dans le ciel qui reste bleu et clair. Sur la Terre, c'est nettement moins bien !

La Toussaint, puis le jour des Morts. Les voilà derrière nous. Que dire ? Chagrin et soucis se croisent tous les jours sur l'horizon. L'avenir se prépare du côté des épines. J'ai beau essayer de m'entraîner à la sérénité, je n'y parviens pas. Les dangers sont diffus.

Attendre est de rigueur, en travaillant bien sûr, mais cette fois, sans aucune sécurité. Cela devrait me séduire, mais ne me séduit pas. Tant pis, c'est sans importance, au fond !

Je donnerais très cher pour que mes deux enfants se réconcilient. Leur sœur pourrait-elle les aider de là où elle est ?

Mon but est de me concentrer sur la publication de la monographie, et, plus tard, sur celle du court texte à propos de René Char. Ensuite, je dactylographierai le Journal des années 2001-2007. Je rassemblerai mes archives afin de les déposer à Paris ou à Nancy. Sans doute est-ce mieux à Nancy... ?

Pendant ce temps, il y aura la lutte pour la location de l'atelier d'abord, et peut-être pour un autre lieu ensuite. Obscurité épaisse de ce côté-là. Cela dépend de tellement d'inconnues.

13 novembre

Composé de 6 et de 7, ou de 10 et de 3, je m'étonne de la réputation fatidique du nombre 13.

Aujourd'hui, ce soir même, début de grèves qui seront peut-être « générales et illimitées » (en principe car on sait qu'elles ont toujours une fin !). Cependant, bien qu'on le sache, on n'hésite pas à risquer des pertes matérielles énormes (et peut-être des pertes de vies humaines) dans un pays, le nôtre, qui a tant à faire contre la pauvreté et l'insécurité. Elles vont torpiller les réformes indispensables et démontrer une fois de plus que beaucoup préfèrent leurs visées politiciennes (voire politicardes) à notre pays. C'est profondément triste et négatif.

5 décembre

À part des pluies soudaines et brèves, beaucoup de vent, l'automne magnifique continue sur sa lancée.

Je revois les fêtes de la Saint-Nicolas (fêtes modestes) en Lorraine, à Nancy. Dans mon enfance, c'est ce jour-là que l'on recevait des cadeaux, jamais à Noël !

C'est aussi le dix-huitième anniversaire de la mort de François, le frère de Claire, et le mien pour le cœur. *Portrait d'homme au crépuscule* emporte sa trace dans le temps, mais c'est comme si je venais de l'écrire, alors qu'il a été publié en 2001.

17 décembre

Hier, dimanche, dans le froid ensoleillé de la promenade au Luxembourg, puis dans la chaleur intime du café Le Rostand, Claire a eu l'intuition subite que, pour *Comme on parle à la nuit tombée*, le meilleur titre aurait pu être *L'amour, une seule fois*.

Elle a raison. En effet, s'il y a plusieurs entrées dans le roman, plusieurs pistes, plusieurs interprétations, celle-là est, de loin, la plus forte. Et j'en suis bien heureuse. Ce sera donc le titre pour une édition en poche. Et ce ne sera pas le seul changement de titre. J'en envisage plusieurs, mais ce n'est pas le moment de les évoquer. L'heure de la publication de *tous* mes livres en édition de poche n'a pas encore sonné. Là-dessus, il y aurait beaucoup à dire. C'est un sujet qui me préoccupe et même, me soucie. Cela dépend essentiellement des événements qui vont se produire dans mon travail.

Françoise Ducros est venue le 14 dans l'atelier de Claire pour voir le tableau qui pourrait générer un tapis qui serait tissé à la

Savonnerie. Ce fut un moment délicieux, plein d'échanges vifs.

23 décembre

Nous avons vu très longuement, avec Amal et Isabelle, l'exposition des tableaux de Courbet au Grand Palais. Exposition très (trop ?) exhaustive, assez mal éclairée, et, par moments, vraiment déplaisante. Je ne sais pas si elle exalte Courbet. Cependant, j'ai découvert un grand nombre de tableaux qui m'étaient inconnus, surtout des portraits, en général admirables et marqués d'une simplicité nuancée assez rare dans cette famille de tableaux. Des autoportraits plus que sincères. Une grande acuité dans la mémoire des lieux.

Mais quand nous débarrassera-t-on de l'atmosphère salace, entretenue à plaisir dans cette exposition, qui entoure l'admirable tableau *L'Origine du monde* qui n'a besoin que d'un mur nu et d'une franche lumière ? Il est détestable qu'un commissaire d'exposition imagine des dispositifs pour le voyeurisme le plus éculé dans des recoins rosâtres. Tout cela est absurde et misérable. Quant aux derniers tableaux, je ne sais vraiment pas quoi en penser, mis à part *Autoportrait à Sainte-Pélagie* où l'on sent la force animale de Courbet se heurter à une cage.

La soirée fut partagée avec Isabelle et Amal, chez elles. Harmonie du lieu, délicatesse festive digne du solstice. Joie de les voir si bien confrontées à la vie malgré leurs soucis et leur attente. Il est difficile d'être cinéaste, d'être comédienne, en ce moment même, de prendre de vrais risques pour réaliser sa vocation, et c'est pourtant à ce prix qu'il faut accepter de vivre.

Et on ne le regrette jamais !

27 décembre

L'année va vers sa fin. Je sens à quel point je suis devenue mutique depuis la mort de Dominique. Mutique envers mes amis. Je m'en veux de cette incapacité que j'ai à aller vers eux, à leur parler. Je pense à eux intensément, mais dans le silence. Claire et moi, nous sommes ensemble, serrées autour de ce point fixe et aveugle, dont seul le travail nous détourne.

2008 sera, je l'espère de toutes mes forces, une année de tension vers la lumière. Une hiérarchie nouvelle habite notre esprit. Maintenant les années sont comptées. Une mise au jour s'impose dans la justesse afin que les innombrables heures de travail qui n'ont jamais été rétribuées par des circonstances heureuses (sauf quelques

exceptions) conduisent à la visibilité, et cela dans un monde qui ne regarde pas souvent ce que nous avons regardé.

Je n'ai pas fini d'envisager les tâches qui m'attendent, et les méthodes qui seront les meilleures. En même temps, je ne peux pas prévoir mes forces. Tout le monde en est là à mon âge, mais les vies, selon l'angle du travail, sont plus ou moins compliquées. Je vois bien que la mienne l'est beaucoup. Le mieux est donc (sans doute) de dénouer au jour le jour. Ma capacité de patience diminue, c'est donc là qu'il me faut progresser.

Nos projets m'enchantent. Et aussi l'intuition du futur. Une rigueur surgit dans la nécessité d'écrire jusqu'au fond des choses pressenties.

30 décembre

Grande émotion hier soir à écouter un disque de Claire en commençant (et même en l'isolant) par *Le Temps de prier*.

Choc de sa voix à nouveau. Et de sa façon de dire selon le sens. C'est un charisme unique. C'est *cela* qui lui a valu l'amour du public dès son premier disque en 1958. Sans que ceux qui l'écoutaient en aient conscience. Elle-même ne le savait pas.

Mais avec le temps et la pratique intense de son métier, en sept années sa voix a gagné une profondeur merveilleuse et surtout intérieure. Oui, c'est cela qui a resurgi hier soir.

31 décembre

Il m'est difficile de « clore » l'année. Elle fut si étrange et si éprouvante qu'elle s'incrute dans la durée. Je ne m'habitue pas à l'idée : « mes deux enfants ». C'est une vérité qui me semble fausse. Je ne sais pas ce que j'attends de l'an prochain en ce domaine.

Pour le reste, je sais ce que j'attends. Mais à part la biographie de Claire et mon texte consacré à René Char, tout est secret en moi et in formulable. De l'air, de l'ouvert, du risqué, du confiant et... advienne que pourra !

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 14 avril 2009.
Dépôt légal : avril 2009.
Numéro d'imprimeur : 73 343.*

ISBN 978-2-7152-2916-7/Imprimé en France.